

Lettres du capitaine Coudreux à son frère (1804-1815)



Présentation
par Jérôme Croyet, docteur en histoire, archiviste adjoint aux A.D. de l'Ain

Cette édition reprend celle des Editions chez Plon de 1908.

L'auteur des lettres

Alexandre Coudreux est né à Tours le 25 novembre 1783. Il entre dans les Vélites de la Garde le 2 juillet 1804. Elève pensionnaire de l'Ecole Militaire de Fontainebleau le 4 novembre 1804. Nommé sous-lieutenant au 15^e régiment d'infanterie légère le 19 avril 1806. Il fait la campagne de Prusse puis celle de Pologne. Adjudant major le 14 juillet 1807. Capitaine le 14 janvier 1809. Il est blessé d'un coup de feu à l'index de la main droite le 19 avril 1809 à Thann. Blessé d'un coup de feu à la cuisse droite le 21 avril 1809 à Abensberg. Aide-de-camp du général Desailly le 14 juin 1809. Blessé d'un coup de feu à la jambe droite le 6 juillet 1809 à Wagram. Il reprend une compagnie au 15^e régiment d'infanterie légère le 1^{er} novembre 1810. Chevalier de la Légion d'honneur le 18 juin 1812, matricule 31 030. Blessé de deux coups de feu au bras gauche à Smolensk le 17 août 1812. Blessé d'un coup de feu au pied droit le 4 novembre 1812. Chef de bataillon le 8 octobre 1812. Blessé d'un coup de bayonnette au torse et d'un coup de sabre à la tête le 18 novembre 1812 à Krasnoé. Il fait prisonnier par les Russes durant cette bataille, il ne rentre que le 28 septembre 1814. Il passe à la suite du 4^e régiment d'infanterie légère le 19 janvier 1815. Pendant les Cent-Jours, il se rallie à l'Empereur. Il entre au 9^e régiment de tirailleurs de la Garde Nationale de Paris le 17 mai 1815. Il sert au 30^e régiment d'infanterie de ligne du 29 mai au 13 septembre 1815. Il prête serment à Louis XVIII le 22 octobre 1816. Il décède à Lyon le 15 janvier 1823.



Shako de musicien du 15^e léger. MASDP. Photo de l'auteur

Paris – Ecole militaire

« Fontainebleau, le 7 Thermidor an XII (26 juillet 1804)

Le contenu de ta lettre du 2 courant me fait un plaisir infini ; il est donc bien vrai que tu conserves encore pour moi des sentiments d'amitié dont je sens tout le prix en ce moment. Mon ami, oublions le passé ; oublie surtout les torts que j'ai pu avoir à ton égard et crois-moi pour le reste de ma vie le plus sincère de tes amis.

J'ai fait une grande folie ; j'en connais maintenant toute l'inconséquence, mais, au moins, que j'aie la consolation de conserver l'affection de ma famille et particulièrement la tienne. Adieu. Ma première sera plus longue. Embrasse pour moi ma belle-soeur et mon neveu, et assure de mes respects M. Ollivier.

Je me présenterai ces jours-ci chez le receveur.

Ton sincère ami.

Alexandre Coudreux »

« Fontainebleau, le 10 Thermidor an XII (29 juillet 1804)

J'ai été nommé chef de chambrée et instructeur ; c'est un grand acheminement au grade de caporal. Mais voici quel est maintenant le nouveau sujet qui fixe mon attention : Le général Bellavesne commande à Fontainebleau les élèves de l'Ecole spéciale militaire. Le hasard m'ayant procuré l'occasion de faire sa connaissance, il m'a témoigné qu'en ma qualité de Vélite je pourrais entrer maintenant à l'Ecole comme pensionnaire. Mon colonel, qui m'a toujours manifesté quelques égards, m'a promis de s'intéresser lui-même au succès de mes démarches, et il présentera ma demande au général Hulin et au maréchal Bessières, lors de la première revue qui doit être passée dans quinze jours. Voici donc quels seront les avantages qui pourront en résulter : dans un an au plus tard, je sortirai de l'Ecole militaire en qualité de sous-lieutenant, dans un corps à mon choix. Une fois officier, je puis quitter le service en donnant ma démission, ou servir avec honneur si les circonstances l'exigent. Cela ne vaudrait-il pas mieux que d'être grenadier dans la Garde, où je resterais peut-être mes cinq ans avec un grade subalterne et peut-être même simple soldat ? D'un autre côté, il est bon d'observer qu'il m'en coûtera 1200 francs par an à l'Ecole ».

« Fontainebleau, le 22 Thermidor an XII (10 août 1804)

Depuis quinze jours, nous avons toujours été sous les armes ; nous avons successivement passé la revue de l'inspecteur, de M. Hulin, notre colonel, et du maréchal Bessières. M. Bessières surtout a pris auprès de notre commandant beaucoup de renseignements sur la formation du corps en général et sur chacun des Vélites en particulier. En nous passant en revue, il a adressé la parole à quelques jeunes gens. En ma qualité de chef de chambrée, lorsqu'il a visité la caserne, j'ai été chargé de répondre aux diverses questions qu'il nous a faites. Il nous a tous engagés à témoigner le même zèle que par le passé, et nous a quittés en nous promettant qu'au 1er vendémiaire prochain, nous aurions tous les maîtres qu'on nous a promis. Quoi qu'il en soit, notre situation militaire est toujours la même et nous continuons à faire l'exercice huit heures par jour.

Je crois fermement qu'on veut commencer par faire de nous des soldats, et qu'il faudra ensuite gagner les épaulettes à force de mérite, de travail ou de protections. Il paraît d'ailleurs qu'un grand nombre de Vélites vont être envoyés dans la ligne ; le reste du corps se rendra à Paris pour la fête du 18 Brumaire, et ce n'est qu'à cette époque que nous connaîtrons notre véritable destination.

En mon particulier, j'ai beaucoup de motifs de me louer de la manière dont je suis au corps. J'ai eu le bonheur de faire la connaissance intime de M. Lacretable, cousin germain du général

Duroc, et le mieux recommandé et peut-être aussi le plus riche de tous les Vélites. Il me témoigne tous les jours beaucoup d'amitié ; nous sommes très bien ensemble, et il a eu la complaisance de me présenter lui-même chez le colonel et chez l'adjudant-major. Je dois sans doute à cette liaison le peu de considération dont je jouis ici ; mais, quoi qu'il en soit, je vais être nommé instructeur au premier jour. J'ai d'ailleurs fait des progrès assez rapides dans le maniement des armes, et j'ai passé depuis deux jours à la première classe. Toutes ces petites circonstances ne me sont point du tout indifférentes et ont singulièrement contribué à me consoler. Les quinze premiers jours ont, en effet, été bien pénibles à passer, et j'étais forcé de m'apercevoir à chaque instant du jour que j'avais perdu ma liberté, que je regarde plus que jamais comme le plus précieux de tous les trésors. Mais enfin, je commence à prendre un peu mon parti, et j'espère supporter les désagréments de l'état militaire avec quelque résignation, puisque, en effet, il n'est pas possible de mieux faire pour le moment. Mon colonel m'a promis de m'accorder une permission au commencement de l'hiver. En attendant, mon bon ami, si tes affaires t'appellent à Paris, passe, je t'en supplie, par Fontainebleau !

Sans doute, mon cher frère, tu vas trouver bien de la différence entre le style de cette lettre et celui de mes précédentes ; mais aussi quels motifs n'ai-je pas maintenant pour supporter mon sort avec quelque patience ! Je commence à me familiariser avec l'aspect rude de la plupart de ceux qui nous commandent, et j'ai su m'attirer jusqu'à ce moment leur bienveillance. Crois-moi pour la vie ton meilleur ami.
Je t'écris du corps de garde ».

« Fontainebleau, le 1er complémentaire an XII (18 septembre 1804)

J'attendais que je fusse de garde pour répondre à tes deux lettres. En effet, depuis quinze jours, nous avons été tellement occupés que nous n'avons réellement eu que le temps de manger ; enfin, nous avons manoeuvré hier devant le général Hulin, et j'espère que nous n'irons plus désormais que trois fois par semaine à l'exercice. Lorsqu'il a passé dans la chambrée, je l'ai entretenu un moment de mon désir d'entrer à l'Ecole spéciale ; il m'a répondu qu'il faudrait pour cela faire beaucoup de démarches qui traîneraient considérablement en longueur ; que cela dépendrait uniquement de notre général en chef, le maréchal Bessières, et qu'enfin on ne pouvait entrer à l'Ecole qu'e, vertu d'une lettre d'autorisation du ministre de la guerre. Tu vois que voilà bien des formalités à remplir. Cependant, le général Hulin nous a donné beaucoup d'espoir ; mais je ne crois pas qu'on doive beaucoup compter sur toutes ces promesses. Au reste, nous pensons tous que nous serons définitivement fixés au 18 brumaire sur la destination de notre corps. L'esprit de crânerie gagne insensiblement tous nos messieurs, et il ne se passe pas de jour sans qu'il y ait quelque querelle. Je fais tous mes efforts pour me faire estimer ici. Je suis toujours parfaitement avec tous mes chefs et en particulier le capitaine Le Marois, frère d'un aide de camp de l'Empereur. M. Lacreteille, mon intime ami, a eu la complaisance de me présenter au général Jacopin son parent, et au général de Montaigu, l'ancien aide de camp de son père. Cette liaison m'est extrêmement agréable et pourra devenir pour moi fort avantageuse ».

« Fontainebleau, le 17 vendémiaire an XIII (9 octobre 1804)

Mon bon ami,

Si tes occupations te permettent de t'occuper un moment de moi, ne perds point de vue, je t'en supplie, le contenu de ma dernière ; je t'y prévenais du triste sort qu'avaient éprouvé mes deux mandats, ensemble 150 livres, que M. Graitz n'a point voulu payer. Cette circonstance m'est d'autant plus pénible que je suis forcé de jouer auprès de M. Adam un rôle fort désagréable, en même temps que mes moyens particuliers sont aussi faibles qu'on peut l'imaginer. Depuis deux mois, en effet, j'ai constamment eu à payer 20 francs par mois à mes maîtres d'armes, de

tactique ou de mathématiques ; ajoute à cela le blanchissage et autres menus frais que la tenue à laquelle nous sommes astreints entraîne nécessairement, etc... Puisque tu as bien voulu te charger volontairement de venir toi-même à mon secours, ne me fais donc pas attendre plus longtemps et fais-moi passer par la poste les 150 livres que je te demande et que je devrais avoir reçues par parties successivement au commencement des mois de thermidor, fructidor et vendémiaire.

Notre départ pour Paris est définitivement fixé aux premiers jours de brumaire. Si donc il te convient d'ajouter à la somme ci-dessus mes appointements du mois prochain, nous n'aurons pas la peine de nous en occuper de nouveau dans quelques jours. Il est impossible de rien imaginer de plus malsain et de plus désagréable que Fontainebleau ; nous avons treize hommes malades dans ce moment dans la 12^e compagnie, et j'ai eu moi-même la peine d'aller à l'hôpital pour me reposer et me purger. J'espère, d'ailleurs, en sortir après-demain. D'un autre côté, on paye tout au poids de l'or. Croirais-tu, par exemple, qu'une gamelle nous coûte 20 francs et ainsi du reste ? Je parlais à M. Valin, dans ma dernière, d'un projet de voyage pour le courant de frimaire ou nivôse ; qu'en penses-tu ? Je ne serais pas fâché d'avoir ton avis. Remercie M. Valin des démarches qu'il a eu la complaisance de faire pour moi auprès de notre préfet, en attendant que mes occupations me permettent de le faire moi-même par une lettre particulière, et assure de mon amitié toutes les personnes qui peuvent s'intéresser à moi. Ma soeur et son petit Emile sont sans doute bien portants. Embrasse les pour moi et crois à mon attachement sincère ».

« Fontainebleau, le 1^{er} Brumaire an XIII (23 octobre 1804)

Au moment où je reçois ta lettre, on nous a donné l'ordre de nous disposer à partir pour Paris. Je pars donc demain avec tous nos messieurs, le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule, enchanté d'ailleurs de quitter Fontainebleau. Nous allons, dit-on, pour faire les grandes manoeuvres avec les autres corps qui composent la garde.

Vous savez sans doute comme nous que le couronnement est remis au 4 frimaire. On estime qu'il y assistera plus de vingt mille hommes de troupes réglées.

Adieu, je te quitte pour m'occuper de mon sac. Depuis deux jours, tout le monde est en l'air. Ce matin, nous avons brûlé dix mille cartouches à la manoeuvre ».

« Fontainebleau, le 10 Brumaire an XIII (1^{er} novembre 1804)

Ta lettre du 1^{er} courant m'est parvenue pendant mon séjour à l'hôpital. M'en voilà quitte encore une fois, mais ce ne sera sûrement pas pour longtemps. Je me suis, en effet, tant donné de mal en commençant et ma santé s'en ressent tellement qu'il faut absolument que j'aie passé un quartier d'hiver auprès de vous pour me rétablir tout à fait. Mon grade d'instructeur n'est qu'*ad honores*, et il n'en est résulté jusqu'à ce moment pour moi que de la fatigue et de l'ennui : deux heures de théorie et le plaisir d'aller souvent deux fois par jour à l'exercice pour instruire des recrues, voilà jusqu'à ce jour tout ce que nous en avons retiré. Notre corps est à peu près dans ce moment composé de 700 hommes. Les cinq compagnies qui forment le bataillon sont commandées par des officiers, sous-officiers et caporaux de la Garde. Tous nos messieurs sont donc de simples soldats, et Dieu sait quand cela finira ! Ainsi que je te l'annonçais dans ma dernière, notre régiment est parti le 4 pour aller passer la revue de l'Empereur. Le 6, les Vélites ont assisté à la grande parade ; le 8, ils sont repartis de Paris, et ils arrivent en ce moment bien crottés, bien mouillés et aussi fatigués qu'on peut l'être. On a paru assez content des manoeuvres qui ont été commandées par le prince Louis en personne, et les journaux n'ont pas manqué d'en faire mention. Je ne suis pas trop fâché que la réponse du ministre doive être longue à me parvenir ; quand j'entrerais maintenant à l'École spéciale, je n'en serais pas plus avancé ; en effet, pourvu que j'y puisse être reçu pour le 1^{er} germinal prochain, je n'en sortirai pas moins au 1^{er} vendémiaire An XIX. En attendant, je

repasser mes mathématiques et tout ce qu'il faut savoir de mes autres études pour ne pas me trouver dans les dernières classes. Nous employons encore, pour me faire toucher mes 50 livres tous les mois, un assez mauvais moyen. Je n'ai vu qu'une seule fois l'ami Frédéric, et he ne connaîtrais pas encore le général Bellavesne si le hasard ne m'en eût pas procuré l'occasion. Enfin, tu ne me donnes point ton adresse à Paris.

Tout bonnement, mon cher ami, envoie-moi ton propre mandat à vue sur Paris ; j'en trouverai facilement le placement. La poste ne met que trois jours à se rendre de Tours à Fontainebleau et, d'ailleurs, dans aucun cas, les lettres ne peuvent se perdre ; d'un autre côté, si je dois rester encore longtemps ici, je m'arrangerai de manière à faire la connaissance de M. Sellier, négociant en cuirs, et je l'engagerai à m'accorder un crédit. Envoie-moi donc, en réponse à celle-ci, un mandat sur la capitale, et fais-le de 100 livres, afin d'éviter l'inconvénient d'un départ précipité.

L'Empereur doit se rendre ici le 8 frimaire, pour y recevoir le pape qui arrive le 10 ; on présume que nous irons au-devant de Sa Sainteté, que nous serons sa gade penant son séjour, et que nous l'accompagnerons enfin jusqu'à Paris. On fait au château impérial des réparations immenses ; il arrive tous les jours des ameublements superbes. Le pape fera, dit-on, dans cette ville, sa résidence ordinaire.

Adieu, mon bon ami. Je te félicite d'avoir heureusement terminé tes vendanges ; j'espère que l'an prochain, d'une manière ou de l'autre, tu ne les feras pas sans moi. Ton sincère ami.

P.S. J'oubliais encore de te dire que nous avons, entre autres choses, l'avantage d'avoir des *cuisinières* ; la soupe n'en est pas meilleure pour cela, mais au moins point de *savate*. Respect et amitié chez toi ».

« Fontainebleau, le 5 Frimaire an XIII (26 novembre 1804)

J'ai bien reçu, mon cher ami, ta dernière du 28 passé. Je suis toujours à l'hospice, assez mal portant et très faible, et je n'espère pas en sortir avant huit jours. Enfin, vaille que vaille, il faut bien s'en consoler. On ne réforme personne à l'Ecole militaire ; le général vous donne votre sous-lieutenance quand vous l'avez méritée, et on dispose ensuite comme on veut de son brevet. Tu sais quelle est mon intention relativement au mien. Je t'envoie sur M. Callaud un mandat de 1200 livres. Tu le lui présenteras quelques jours après l'avoir reçu. Tu m'enverras le plus promptement possible 400 ou 450 livres, et tu m'enverras en même temps pour le reste de la somme une lettre de crédit sur quelque ami de la capitale chez qui je puisse me présenter en assurance à mon passage à Paris. On ne donne plus actuellement aux sous-lieutenants la permission d'aller passer quelque temps avec leur famille ; il faut rejoindre de suite et sans délai, de manière que rien n'est moins certain que mon voyage à Tours. Adieu. Je te recommande l'emploi de ton mandat. Surtout, ne me fais pas attendre, parce que, d'un moment à l'autre, je peux recevoir l'ordre du départ. Mes amitiés chez toi ».

« Fontainebleau, le 1er Pluviose an XIII (21 janvier 1805)

La vie que l'on mène à l'Ecole n'est pas fort amusante pour un homme de vingt-deux ans, accoutumé depuis longtemps à jouir de sa liberté ; quoi qu'il en soit, je prends facilement mon parti, et me voilà encore une fois réduit à m'occuper toute la journée de mathématiques, de dessin, d'histoire, de fortifications, etc., etc. sans cependant en être trop fâché. Le corps des Vélites est licencié ; on a fait passer les plus beaux hommes dans la Garde impériale, et tout le reste sera envoyé dans la ligne. ceux qui sont entrés dans la Garde font dès ce moment partie de l'armée active, et déjà 350 hommes sont partis pour Milan. cet événement a détruit tout espoir d'avancement, et tous mes anciens camarades sont désolés.

Les frais de mon équipement se sont montés à une assez forte somme ; j'ai compté au quartier-maître, outre mon trimestre, 477 francs ».

« Ecole militaire, le 6 ventôse an XIII (25 février 1805)

Il n'est pas trop facile de se faire une idée de l'administration de l'Ecole militaire. L'autorité s'y trouve partagée entre tant de gens qu'on ne sait véritablement à qui obéir. Depuis six semaines que je suis ici, j'ai seulement appris qu'on était assez mal nourri, et qu'on avait dix heures par jour d'exercice et d'étude.

Pour tuer le temps, je fume et je travaille le plus possible ; il paraît, au reste, qu'on est pas trop mécontent de moi, car le général vient de me nommer à la compagnie d'élite. On imprime dans ce moment un vaste programme, qui renferme une foule de questions relatives à tous les cours que l'on suit ici. Il faudra, pour sortir sous-lieutenant, se mettre à même d'y répondre d'une manière satisfaisante. A partir de vendémiaire prochain, le prix de la pension sera doublé ; mais j'espère toujours être du nombre des partants. ... L'exécution du projet que j'ai formé ne me paraît pas impossible, mais ce n'est pas encore le moment d'y penser. Je prendrai de nouvelles informations, e, si tu viens ici, nous nous concerterons pour en assurer le succès. Il s'agirait de solliciter une place d'adjoint à un commissaire de guerre ou à un commissaire ordonnateur ; je crois que cela pourrait bien valoir une sous-lieutenance. Ton avis, je te prie, à cet égard. Les conscrits de l'an XIII seront donc bien mal traités ; d'après toutes les apparences, les remplacements seront presque impossibles. Fais-moi le plaisir de me dire comment nos messieurs s'en seront tirés. Où en sont donc les affaires de ta société ? Je crois que la séparation n'avance guère plus que la vente de Champroux. Tant mieux ; le plus tard sera sans doute le meilleur. Tout à toi.

Ton sincère ami

PS. Mes respects chez toi. J'espère donc voir M. Emile en culotte à mon prochain voyage ».

« Fontainebleau, le 11 ventôse an XIII (2 mars 1805)

Lettre adressée à Madame Coudreux mère.

Enfin, ma chère mère, je puis donc vous accuser réception d'une de vos lettres. Je ne vois rien que de très simple dans le procédé que vous me reprochez à l'égard de M. et Mlle Dubois. Lorsque je suis arrivé à Paris au mois de nivôse dernier, il faisait un temps affreux et je ne me suis pas trouvé tenté d'aller faire quatre lieues dans Paris pour aller les voir, d'un autre côté il me semble qu'il eût été plus malhonnête de leur remettre leur argent de Paris plutôt que de Fontainebleau.

Malgré la vie ennuyeuse que l'on mène à l'Ecole militaire, je suis fort content d'y être. Lacretelle est dans ce moment à Paris et je crois qu'il travaille aussi pour y entrer, il y a déjà quinze jours que j'ai reçu sa dernière lettre. Je n'ai d'autre projet que celui d'être officier, le plus tôt possible ; je travaille le plus que je peux et il paraît qu'on est assez content de moi. Le général vient de me faire passer à la compagnie d'élite. J'ai tout lieu d'espérer que je ferai partie de la première levée, cependant, je n'ose pas trop y compter. Faites-moi le plaisir de m'envoyer deux paires de souliers semblables à ceux que Moulin m'a dernièrement faits. Priez Pillet de mettre dans le paquet les trois volumes d'éléments de physique de Brisson qu'il trouvera dans mes livres.

Adieu, ma chère mère, aimez toujours votre soumis fils.

Alex. Coudreux

P.S. Envoyez-moi ce que je vous demande le plus tôt possible. Faites faire, je vous prie, par Moulin une paire de souliers et une paire d'escarpins ; envoyez-moi une paire de bas de coton blancs dont j'ai besoin ; que les bas soient beaux et neufs ».

« Fontainebleau, le 23 ventôse an XIII (14 mars 1805)

Ta soirée a dû être charmante, mon cher ami, et j'estime que tes jolies danseuses n'ont pas laissé le temps à tes cavaliers de beaucoup considérer ton orchestre. Je te remercie d'avoir bien voulu t'apercevoir de mon absence au milieu de cette aimable réunion ; cependant mon carnaval n'a pas été aussi triste que je devais m'y attendre et j'ai eu le plaisir de passer une soirée tout entière avec mes anciens frères d'armes, messieurs Cesbron, qui sont toujours mes bons amis. Tu me donnes un conseil qui peut être bon ; permets- moi cependant d'observer que tu n'as pas toujours raisonné de la même manière. J'aimerais beaucoup l'état militaire si j'aimais moins Mlle Callaud, mais malheureusement on n'est pas toujours maître des sentiments de son coeur et j'ai pris mon parti à cet égard d'une manière invariable. Au reste je redouble d'efforts pour mériter continuellement l'estime de mes supérieurs et je puis t'assurer que depuis que l'Ecole est fondée, personne n'a jamais obtenu un avancement aussi prompt que le mien. Je viens d'être successivement nommé caporal et enfin sergent commandant la 2^e compagnie.

Deux ou trois compositions ont fait taire les jaloux ; j'ai en effet été le premier en mathématiques et en littérature et j'ai aujourd'hui le plaisir de toutes les prérogatives attachées au grade que j'occupe ; dans cette circonstance, je dois peut-être plus au hasard qu'à mon propre mérite, mais assurément je ne dois rien aux recommandations. Tu le croiras facilement si tu sais que le plus grand nombre des élèves es composé de fils de généraux, de sénateurs, et enfin des premiers de l'Etat. J'ai dans ma compagnie, par exemple, le neveu de l'Impératrice et le fils du préteur Clément de Ris.

D'un autre côté, j'ai la permission de rester dans la chambre pendant les classes de fortifications et de dessin, de manière que je ne fais plus l'écolier que tous les deux jours. Le général va me faire suivre un cours d'administration militaire. J'espère qu'il ne sera pas impossible, à la fin de cette année, d'obtenir un grade dans cette partie. Adieu, vieux, pousse jusqu'à Fontainebleau, quand tu iras à Orléans, et crois-moi toujours ton sincère ami ».

« Fontainebleau, le 18 germinal an XIII (8 avril 1805)

J'ai reçu, mon cher ami, ta lettre du 14 courant ; M. Lhéritier jeune m'a fait passer un mandat sur Paris de 318 livres que j'ai déjà remis à mon quartier-maître en paiement de mon deuxième trimestre ; ainsi, comme tu vois, tout est en ordre. Suivant toutes les apparences, l'Ecole militaire restera à Fontainebleau. D'après quelques renseignements bien positifs, je renonce à mon projet d'entrer dans l'administration militaire. Il n'y a pour toute la République que 51 adjoints, et depuis longtemps, non seulement tous les cadres sont remplis, mais encore il y a 80 surnuméraires qui sont employés sans appointements depuis dix-huit mois et même deux ans. Je m'en tiendrai donc à une sous-lieutenance. J'espère entrer dans une demi-brigade d'infanterie légère actuellement à Livourne, toujours en attendant que je puisse me retirer du service, car je n'a point changé d'avis depuis le premier jour. Je suis fort éloigné, mon cher ami, de te savoir mauvais gré de tes observations, d'abord parce que je suis persuadé qu'elles sont toutes dictées par ton amitié et ton attachement pour moi ; d'un autre côté, comme il y a longtemps que mon parti est pris, tout ce qu'on pourrait me dire serait inutile.

Je passe ici mon temps assez agréablement ; outre mes galons qui me procurent quelques faveurs auprès de mes supérieurs, je suis encore professeur d'arithmétique et d'algèbre, chef de classe du cours d'administration, enfin instructeur d'une classe d'exercice de 50 ou 60 hommes. Je fais ici le petit colonel tout à mon aise ; j'espère toujours que cela ne durera pas longtemps. Je sors souvent en ville ; j'y ai fait quelques connaissances et je m'aperçois rarement que je suis réellement prisonnier à l'Ecole. Le tableau que tu me fais des plaisirs de notre bonne ville de Tours n'est pas fort animé ; heureusement, les noces de l'ami Coclès vont

se trouver fort à propos pour faire oublier les privations du carême. Il paraît que nos Tourangeaux ont plus que jamais la fureur de se marier ; on ne me parle, en effet, que de mariages depuis un mois. Grand bien leur fasse !

Adieu. Mes amitiés chez toi.

Ton ami sincère.

P.S. Entre autres plaisirs, j'ai celui de boire la goutte et de fumer le cigare tous les matins après mon rapport. J'en suis d'autant plus satisfait que l'eau-de-vie et le tabac sont ici le fruit défendu. Juge d'après cela quels militaires nous faisons ! »

« Ecole impériale de Fontainebleau, le 7 floréal an XIII (27 avril 1805)

Ta lettre du 2 courant m'accuse réception de ma dernière du 18 germinal. Il est inutile, mon cher ami, que tu accuses réception de mes notes au général Bellavesne ; tous les trois mois, tu en recevras de semblables.

Depuis quinze jours, je suis sergent-major ; le double galon d'or est le nec plus ultra de l'Ecole ; il en résultera pour moi l'avantage d'emporter ici d'excellentes recommandations pour mon corps, et, ce qui m'intéresse bien plus encore, mon grade me donne la certitude de sortir dans cinq mois, quoique, par arrêté du ministre de la guerre, tous les élèves en devront passer à l'Ecole au moins quinze avant d'être nommés sous-lieutenants. On parvient au grade de sergent moins facilement que tu parais le penser. Sais-tu bien que nous n'avons en tout que quatre sergents-majors ? Jadis, à Rome, le consulat fut moins brigué que ne sont ici de simples épauettes de grenadier. Juge d'après cela de tout ce qu'on fait pour les galons ; personne ne se plaint de la manière dont je fais mon service ; dans le militaire, la sévérité est toujours supportable quand elle est fondée sur la justice. Je sais donc me faire obéir et conserver en même temps l'amitié de mes subordonnés. Il me paraît pourtant assez singulier de faire porter les gamelles et les corvées à *M. le comte d'Estaing*, *M. le marquis de Briquerville*, *M. le duc d'Aiguillon*, et ainsi de suite ; car ma compagnie est une des mieux composées. Au reste, le sergent-major passe pour l'oracle de la compagnie ; c'est à lui qu'on s'adresse quand on se trouve embarrassé pour une proposition de mathématiques ; on vient le consulter sur un devoir de littérature, sur une planche de fortification, sur une manoeuvre. C'est encore à lui qu'il faut demander la permission d'appel, d'exercice et de se coucher. Tu vois donc, mon ami, que le sergent-major peut se faire même adorer, s'il le désire ! Mais c'est assez sur ce chapitre, et voilà bien du bavardage pour te prouver qu'un major n'est pas un homme ordinaire.

Je serai tout bonnement sous-lieutenant ; j'espère, quoique tu puisses en penser, que je ne me noierai point dans une demi-brigade. Celui qui se donne la peine de travailler peut sortir d'ici excellent officier. Je suis déjà un des fameux pour la tactique, et j'ose me flatter qu'à la fin de l'année, je saurai sur ce chapitre tout ce que peut savoir un colonel. Je sens, cher frère, que je m'expose à votre censure et que vous allez vous trouver en droit de me reprocher une forte dose de bonne opinion ; vous pouvez en plaisanter à votre aise ; n'est-ce pas le sort des cadets que d'être sermonnés par les aînés de la famille ?

Avec toutes les belles choses que renferme actuellement votre bonne ville de Tours, on doit s'y amuser comme des bienheureux. Je regrette sincèrement de n'avoir point de part à tous ces plaisirs ; les marionnettes surtout m'auraient enchanté. Enfin je me résigne et pour me consoler de ces douloureuses privations, je vais dîner ce soir avec les frères Cesbron qui sont toujours à Fontainebleau et toujours mes bons amis.

Adieu, mes amitiés chez toi.

P.S. A propos de curiosités, sais-tu bien que nous avons ici des femmes charmantes. Je vais une fois par semaine passer quelques heures chez le commandant Koumann, vieux militaire de soixante-quatre ans, et véritablement respectable. Mlle Koumann a vingt-deux ans, de beaux yeux, beaucoup d'esprit et, dit-on, beaucoup d'humanité. Malheureusement, un de nos

officiers qui lui fait une cour assez assidue n'aime pas nous rencontrer sur ses brisées. Un mot, je te prie, de Mmes Callaud ; les vois-tu souvent, et sont-elles toujours aimables ? Comme à l'ordinaire, j'en suis toujours fou.

Mon cours de mathématiques va rondement ; le général assiste de temps en temps à mes leçons et il paraît aussi content de moi que je le suis moi-même de mes élèves. Adieu, écrivez-moi souvent ».

« Ecole impériale de Fontainebleau, le 11 prairial an XIII (31 mai 1805)

Le grade de sergent-major est uniquement *ad honores* ; il en résulte beaucoup d'agrément et peu de profit, mais un avantage qui n'est pas à dédaigner, c'est qu'en arrivant à mon corps avec mes galons d'or, je ne serai pas forcé de passer par mes grades, ce sera toujours deux ou trois mois de gagnés.

Nous avons eu connaissance d'une circulaire du ministre de la Guerre, dont le texte n'est guère encourageant ; il porte qu'on ne pourra plus passer d'un grade à un autre, sans avoir occupé le précédent pendant quatre années consécutives. Tu vois, mon cher ami, que voilà encore un puissant motif de se détacher tout à fait de l'état militaire. Cependant le nombre des élèves de l'Ecole augmente prodigieusement ; j'ai actuellement plus de deux cents numéros après moi. Il est vrai qu'un grand nombre des jeunes gens qui arrivent dans ce moment n'y viennent que pour éviter la conscription et avec l'intention de se retirer du service aussitôt qu'ils le pourront. Le sieur Héron est donc enfin marié ? Ses noces sont arrivées fort à propos pour vous dédommager de la tristesse de notre foire. Mesdames Callaud parlaient dernièrement de madame Coudreux ; il paraît qu'elles sont fort bien ensemble, j'en suis charmé pour Emilie surtout, qui est une bonne enfant et qui voyait avec peine l'éloignement que lui témoignaient les personnes de ma famille ; j'espère que ma chère mère reviendra facilement sur son compte ; elle ne m'a jamais témoigné d'aversion pour elle, au contraire, et peut-être es-tu mal instruit ; dans tous les cas, tu feras fort bien de n'en rien dire à Mlle Callaud la jeune ; il est des vérités qui sont fort désagréables à répéter et à entendre, et quelles qu'aient été ses intentions, je suis trop attaché à sa cousine pour lui savoir mauvais gré de tout ce qu'elle a pu faire. Je finis dans ce moment mon éducation militaire par les manoeuvres de l'artillerie ; je m'en acquitte passablement, mais en même temps je suis payé pour m'en souvenir. Nous étions dernièrement occupés à remettre une pièce de 12 dans son encastrement de tir par le moyen d'une chèvre ; nos messieurs, qui manquent souvent de force et de bonne volonté, ont tout à coup abandonné leurs leviers ; nos efforts n'ont plus été suffisants pour maintenir la machine et j'ai eu l'agrément de recevoir un vigoureux coup par la tête accompagné d'une hernie, simple heureusement. Je ne me sens déjà plus du premier, et, grâce aux soins de notre médecin, j'espère quitter mes bandages avant trois semaines.

Si le malheur d'autrui pouvait contribuer à consoler du sien propre, je pourrais te citer notre pauvre diable de capitaine qui a manqué d'être assommé, mais le brave homme a encore la tête plus dure que moi et il était sur pied deux jours après.

Au reste, il faut se consoler de tout et s'attendre à tout dans ce monde.

Tout à toi ».

« Fontainebleau, le 30 messidor an XIII (19 juillet 1805)

Jamais avis ne fut plus maladroitement donné que celui de M. Lhéritier l'aîné : si tu m'avais consulté avant d'écrire au général Bellavesne, je t'aurais engagé à me laisser le soin de me tirer d'affaire et j'en serais venu tout seul à bout parce que j'ai trop bien commencé ici sans le secours de personne pour ne pas finir de même en me donnant la peine d'être sage. Je dis "sans le secours de personne" et j'espère que tu seras de mon avis quand tu sauras que personne n'est en effet plus insensible à la voix des protections que le général qui nous commande. Je puis t'en donner une excellente preuve en te citant les noms de quelques

illustres personnages qui sont mes soldats depuis huit mois : par exemple Clary et Tascher, tous les deux neveux de l'Impératrice ; Lawoestine petit-fils de l'ambassadeur à la Cour de Prusse ; le fils de M. Clément de Ris, aussi âgé et deux fois plus grand que moi, etc., etc. ; mais enfin, puisque tu as fait pour le mieux, je suis bien éloigné de t'en savoir mauvais gré. Au reste, mon cher ami, on t'a fait le mal beaucoup plus grand qu'il n'était ; mon séjour à l'hospice a effacé tous les souvenirs désagréables et j'en suis sorti le 25 pour commander le 27 devant notre Empereur et Roi, par ordre du général. Une préférence aussi marquée, accordée à un sergent-major sur tous les autres, est le *nec plus ultra* de la considération, et, sans me flatter, j'ose espérer que j'occuperai un rang distingué dans les annales de l'Ecole. Pour tout l'or du monde, mon cher ami, je ne voudrais pas être adjudant sous-lieutenant ; il me suffit qu'on se soit attendu pendant huit jours à me voir donner l'épaulette d'un moment à l'autre. Après avoir été le premier sergent-major de l'Ecole militaire, j'y serais tout à fait déplacé en qualité d'officier ; dans deux mois, j'espère t'en expliquer de vive voix tous les motifs ; en attendant, je serai sage comme un Caton.

L'Empereur avait promis de venir aussi nous visiter dans nos classes et je l'attendais de pied ferme, car j'étais désigné par tous pour être interrogé devant lui ; malheureusement la mort de la princesse Borghese l'a rappelé à Paris un peu plus tôt qu'on ne pouvait le croire et hier il est parti incognito avec l'Impératrice à 6 heures du matin. On commence à s'occuper de la prochaine levée ; j'espère que les élèves partiront vers le milieu de vendémiaire. J'espérais entrer dans la 9^e demi-brigade d'infanterie légère, mais elle vient de s'embarquer à Naples où elle était en garnison. M. Dornier, mon capitaine, a profité de l'occasion pour me demander la permission d'envoyer mon nom au colonel du 15^e de ligne qui vient de lui écrire pour lui demander quelques sous-lieutenants de l'Ecole ; la réponse du capitaine est extrêmement à mon avantage, et j'ai tout lieu de croire que le colonel Reynaud me demandera incessamment au ministre de la Guerre.

Mes amitiés à ta femme et caresses de ma part au petit Emile.

Tout à toi ».

« A l'hospice à Fontainebleau, le 24 thermidor an XIII (12 août 1805)

Depuis ta dernière du 22 messidor dernier, je n'ai pas reçu de tes nouvelles. Je suis à l'hospice depuis quinze jours, mon cher ami ; j'y ai été étreint d'une vigoureuse façon ; une fièvre chaude m'a fait souffrir le martyr pendant huit jours ; enfin la sueur est venue à mon secours et après avoir mouillé au moins quarante chemises, me voilà à peu près tiré d'affaire. Je crains bien que ma convalescence soit longue. Une chose qui n'était point gaie du tout, c'est qu'un sergent-major de mes amis qui occupait le lit le plus voisin du mien s'est avisé de faire son paquet pour l'autre monde ; tous mes amis ont tremblé pour moi et je reçois tous les jours leurs compliments actuellement que je me porte un peu mieux. Adieu, je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

Tout à toi.

Je suis au mieux avec le général qui a la bonté de venir souvent me voir ».

« Fontainebleau, le 11 fructidor an XIII (29 août 1805)

Sous pli de ta lettre du 8 courant je trouve ta remise sur Jacques Récamier au 20 courant franc et une lettre de crédit pour Frédéric Lhéritier, auquel en temps et lieu j'aurai recours. Encore une fois, mon bon ami, le général ne fait point donner de congé absolu ; quand on veut quitter l'Ecole, on est absolument le maître de disposer de sa personne, mais on rentre dans la classe ordinaire des conscrits et on s'arrange ensuite comme l'on peut. Rappelle-toi donc que pour entrer ici, on est censé fournir des certificats qui attestent en même temps une bonne conduite et une santé robuste. Sois persuadé d'ailleurs que l'état militaire n'a pas plus d'attraits pour moi que par le passé ; quand l'occasion se présentera, je ne la laisserai point échapper et je

rentrerai dans mes foyers ; alors, si tes intentions sont toujours les mêmes, nous pourrons vivre et travailler ensemble comme deux bons amis. Ma chère mère m'a très bien tenu parole et Callaud m'est comptable sur le produit de la vente du Chausse d'une somme de 1250 francs dont l'écrit bien en forme existe entre ses mains.

Il te semble étonnant que j'aie demandé une somme de 50 louis à la fois ? Fais attention, mon cher ami, qu'en sortant sous-lieutenant de l'Ecole militaire, j'aurai à acheter depuis le chapeau jusqu'aux souliers ! J'estime que l'équipement est une affaire de 1500 francs si on y comprend le manteau et mon compte est parfaitement exact. Il paraît certain maintenant que les permissions seront très difficiles à obtenir ; nous verrons dans le courant du mois prochain si nous ne trouverons pas quelque moyen d'en avoir une ; si ma santé continue à être faible, peut-être nous y parviendrons assez facilement, mais il faudra cependant alléguer quelque puissant motif et je me charge de te mettre sur la voie quand il en sera temps ».

« Paris, vendredi 19 fructidor an XIII (6 septembre 1805)

Par ordre de notre officier de santé en chef, tous nos convalescents ont quitté depuis deux jours l'Ecole militaire. Je ne veux pas passer le temps de ma permission à Paris, et cette nuit je pars pour arriver dimanche au soir à...

On attend maintenant les brevets d'un jour à l'autre ; il est tout à fait décidé que les élèves sous-lieutenants rejoindront de suite leurs régiments. C'est l'ordre exprès du ministre de la Guerre. Nous commençons à nous mettre sur la défensive envers les Autrichiens ; nous avons dans ce moment plus de cent cinquante mille hommes en route pour l'Italie et l'Allemagne. Masséna commandera en Italie ; Lannes va se mettre à la tête d'une division composée de six mille hommes de la garde et de deux régiments de carabiniers ; enfin, l'Empereur commandera en chef l'armée du Rhin et nous désirons tous aller brûler des cartouches sous ses ordres ».

« Fontainebleau, 3 frimaire an XIV (24 novembre 1805)

Quand je pense à la rapidité avec laquelle le temps s'écoule, je prends bravement mon parti, et je me résigne à attendre patiemment le moment de ma promotion. Je me figure, pour m'étourdir sur l'idée de ma captivité, que le moment de la liberté n'est plus éloigné, et je m'occupe provisoirement d'une foule de choses qui me font bâiller de bon coeur. Il fut un temps où l'on pouvait encore se consoler quelquefois avec ses amis. La goutte, les cigares et la course en ville étaient en vénération ; mais, à présent, toutes ces passades sont autant de titres de proscription, et l'Ecole militaire est vraiment transformée en pension de jeunes demoiselles. Aussi, pour ma part, je ne fume plus, je ne bois plus, et depuis mon retour j'ai à peine mis le nez dans la cour.

Pendant que nous vivons ici comme des cénobites, mes anciens frères d'armes, messieurs Cesbron et autres se battent en Allemagne comme des enragés. La neige, le froid, la boue, les fleuves, rien ne les arrête. Ils m'écrivaient dernièrement de Linz qu'ils n'avaient plus de souliers, mais qu'ils en trouveraient à Vienne. Ils y sont maintenant, et j'y voudrais être aussi avec eux, quoiqu'ils prétendent cependant qu'on est encore mieux chez soi qu'à l'armée ».

« Fontainebleau, 18 frimaire an XIV (9 décembre 1805)

Il y a donc déjà un mois tout entier que je suis de retour ici. Encore un peu de patience et je verrai peut-être la fin de ma captivité. Il est cruel d'être enfermé à l'Ecole militaire quand nos armées sont à Brünn et je t'assure que j'aurais fumé une pipe avec plaisir sur les remparts de la capitale d'Autriche.

Les circonstances actuelles ne permettent pas à des apprentis sous-lieutenant de penser à autre chose qu'à faire la guerre. Cependant mes regards se tournent encore quelques fois vers mon cher pays. Au reste une campagne ne me fera pas grand mal, et je partirai, même assez

gaiement, avec l'espoir de battre les ennemis, et de revenir ensuite, s'il y a lieu, me reposer sur mes lauriers.

Il est donc vrai que nos armées ont eu des succès qui ont passé toutes les espérances ? Notre histoire de France n'a pas encore fait mention d'une campagne aussi courte et aussi mémorable. On répand déjà quelques bruits de paix ; puissent-ils être vrais ! Je le désire de bon coeur, quoique la guerre nous soit bien précieuse, à nous autres militaires, puisque c'est uniquement par elle que nous pouvons espérer l'avancement ».

« Fontainebleau, 24 frimaire an XIV (15 décembre 1805)

Encore une victoire plus éclatante que celles que nous avons déjà remportées ! Quel homme nous avons à la tête de nos armées, et combien il est digne de notre admiration ! La nouvelle d'hier se confirme aujourd'hui avec des détails bien positifs ; le premier bulletin annoncera sans doute que nous sommes maîtres de toute la Moravie. Sans doute aussi tant de brillants succès seront couronnés par une paix solide ; puisse-t-elle être aussi prochaine qu'on le dit ! »

« Fontainebleau, 8 nivôse an XIV (29 décembre 1805)

Le bruit du retour prochain de notre Empereur a ranimé toutes nos espérances. J'espère que pour cette fois je ne serai pas mis de côté comme en vendémiaire passé. Je sais tout ce qu'il faut savoir pour faire un sous-lieutenant, et, de plus, j'aurai une année de service à l'Ecole : cette dernière condition est plus rigoureusement exigée que jamais, et à cet égard on ne nous fait pas grâce d'un jour ».

« Fontainebleau, Ecole militaire, 10 janvier 1806

A l'instant, on vient de donner à l'Ordre, que les élèves, qui avaient l'espoir de partir à la prochaine promotion, eussent à se mettre en mesure pour les frais de leur équipement. Voilà, comme tu le vois, une assez bonne nouvelle. De plus on les fait appeler chez le général pour leur demander dans quelle arme ils désirent servir.

En attendant que je reçoive ma commission, je mène ici la vie d'un bon bourgeois. Ma qualité de sergent-major reste un titre honorable. Je suis de la 1^{ère} compagnie. On m'exempte de corvées, de garde, d'appel, etc. En un mot je n'ai plus qu'à désirer ma sous-lieutenance. Le général me traite toujours bien. Je suis fort bien aussi avec le capitaine d'artillerie auprès duquel je travaille continuellement depuis un mois. J'ai été choisi, moi deuxième, pour faire de l'artifice : fusées à bombes, lances à feu, étoupilles, gargousses, tout cela n'est plus qu'un jeu pour moi. Les manoeuvres d'artillerie vont toujours leur train. Je me suis fait, avant-hier, une assez bonne réputation, en déchargeant un obusier dans lequel on venait de brûler en vain deux amorces ».

« Fontainebleau, Ecole militaire, 20 janvier 1806

Le 1^{er} janvier s'est passé fort tristement pour nous, mon cher ami ; nous comptions de bonne foi sur une levée et malheureusement il n'en a pas été question. Il paraît aujourd'hui bien décidé que personne ne partira avant le retour de l'Empereur ; nous l'attendons ces jours-ci à Fontainebleau. Ce qui nous donne beaucoup d'espérance, c'est qu'on ne saura bientôt plus où loger toutes les recrues qui nous arrivent à chaque instant. Le château ne peut contenir que 618 hommes et nous sommes actuellement près de 600 ; nous nous préparons d'ailleurs à donner à notre souverain une idée avantageuse de nous. Je suis destiné pour ma part à manoeuvrer la pièce de 24 ; nous faisons tous les jours un bruit d'enfer avec nos canons et nos mortiers. J'ai manqué ce matin me faire écraser par une bombe ; je suis aux trois quarts sourd, mais tout cela n'est rien. Le quartier-maître a accepté ma traite sur Paris en paiement de mon

cinquième trimestre ; je ne doute pas qu'elle soit bien payée et je doute encore moins que j'aie compté de l'argent à l'Ecole pour la dernière fois.

On vient de faire appeler chez le général tous les élèves qui ont l'espoir de partir à la prochaine promotion pour leur demander dans quelle arme ils désirent servir. Cette démarche est d'un excellent augure ; il paraît qu'on va sérieusement s'occuper de faire des sous-lieutenants.

Adieu, tout à toi ».

« Saint-Cyr, 8 mars 1806

Mon cours de mathématiques va rondement...

Nos jeunes élèves ont la meilleure envie de bien faire ; nous sommes contents d'eux, et, par conséquent, le général Du Teil est content de nous ; il assiste de temps en temps à mes leçons ».

« Saint-Cyr, 12 mars 1806

Le pauvre Thiébault a été bien malheureux dans la dernière campagne ; sa blessure est fort dangereuse, et on craint qu'il ne puisse jamais se servir de son bras. Tu sais sans doute que Richebourg a été tué à la bataille d'Austerlitz ; il a été emporté par un boulet aux côtés de son général.

Voilà le sort des militaires : on mange son bien, on ruine sa santé, et la mort vient impitoyablement vous enlever tout le fruit de vos travaux et de vos sacrifices. Outre la maison du général Du Teil, nous avons encore celle de Mme de Villarceaux, où nous avons été présentés par son fils, dont j'ai été le sergent-major. Ces deux connaissances nous seront fort agréables pendant tout le temps que nous passerons au Prytanée. Nous vivons fort tranquilles à Saint-Cyr, en attendant les promotions. Le ministre de la guerre vient d'arriver à Paris ; nous ne tarderons sûrement pas à recevoir nos brevets ».

« Saint-Cyr, 22 mars 1806

On attend l'Empereur à Saint-Cyr ; j'espère qu'il sera content de nos jeunes élèves, dont les progrès sont vraiment étonnants. Nous sommes toujours sur un bon pied au Prytanée. Mes camarades s'en rapportent assez volontiers à moi, pour tous les détails du service et de l'instruction : il en résulte pour moi un certain ascendant qui me fait regarder par tout le monde comme un homme actif qui sait son métier ».

« Fontainebleau, 17 avril 1806

Enfin le voilà donc arrivé ce moment tant désiré et si longtemps attendu ! Nos brevets sont signés ! nous partons demain pour aller à la parade du 20 ; nous recevrons nos commissions au Champ-de-Mars, et dans trois jours nous porterons l'épaulette. Je suis à Fontainebleau depuis trois jours ; le général Bellavesne nous a fait revenir de Saint-Cyr, d'après les ordres du Ministre ; nous avons été félicités sur la manière dont nous avons rempli notre mission.

Si je puis disposer de quelques jours, j'irai les passer à ... Je les employerai à régler mes affaires. Si au contraire l'ordre de rejoindre est expressément limité, il faudra bien se décider à partir de suite. Depuis mon entrée à l'Ecole militaire, j'ai fait des sacrifices, bien au delà de ceux que mes moyens pouvaient me permettre ; j'espère que je pourrai enfin en recueillir quelques fruits ».

« Fontainebleau, 25 avril 1806

Ainsi que je te l'annonçais dans ma dernière lettre, nous avons été passer la revue à Paris le 20 de ce mois ; nous sommes de retour à Fontainebleau depuis deux jours. Nos brevets vont

arriver demain et après-demain, et dans huit jours tous les sous-lieutenants seront partis. J'ignore encore ma destination. Je tâcherai de m'arranger pour aller passer quelques jours à ... »

« Paris, 2 mai 1806

Mon bon ami,

Après dix-sept mois de tristesse et d'ennui, les portes de ma prison se sont enfin ouvertes. Je suis sous-lieutenant depuis le 19 courant. J'ai reçu hier matin mes lettres de service, et depuis quatre heures je suis à Paris. Je serai forcé d'y passer deux ou trois jours parce qu'il faut que nous allions réclamer au ministère nos lettres d'admission à l'école de Fontainebleau. Lundi au plus tard je partirai pour Tours et j'aurai le plaisir de t'embrasser au commencement de la semaine prochaine.

Je suis nommé officier dans le 15^e régiment d'infanterie légère. Le dépôt est à Neuchâtel en Suisse, le corps en Dalmatie ; M. Deshomeaux qui me charge de le rappeler à ton souvenir part pour l'armée de Naples et mes deux camarades vont rejoindre en Hanovre. Tu vois, mon ami, que nous allons avoir du chemin à faire ; en général nous sommes tous envoyés à l'armée.

La réception de mon brevet ne m'a pas causé autant de plaisir que je l'aurais cru. L'idée du sacrifice que j'ai été obligé de faire depuis deux ans en est je crois la principale cause. Je vais me trouver avoir dépensé presque autant d'argent qu'il m'en aurait fallu pour acheter un homme et je n'en serai guère plus avancé. Enfin le mal est fait, les lamentations sont maintenant déplacées.

A mon grand regret il m'a encore fallu payer au Quartier deux mois de pension à l'Ecole pour les deux tiers de mon sixième trimestre. Mon brevet m'aura coûté cher ! mais encore une fois qu'y faire ? Encore trop heureux puisqu'on restera désormais deux années. Le général Bellavesne m'a engagé à dîner fort souvent depuis mon retour. Npus nous sommes parfaitement bien quittés. Il m'a fait partir le premier avec mes trois anciens collègues seulement ; les autres élèves ne partiront que dans quelques jours.

L'ami Gavoty a eu la bonté de me prêter 150 francs donc il s'est remboursé sur toi, je te confirme le petit post-scriptum ajouté à sa lettre. Tu vois, mon bon ami, que j'emploie toujours ta bourse ou ton crédit. Ton amitié m'est un garant que tu m'obliges avec plaisir ; sois persuadé que j'en suis bien reconnaissant.

Adieu, tout à toi.

Ton sincère ami.

P.S. Les affaires vont assez mal à Paris. Gavoty ne fait pas grand'chose dans ce moment ; on s'attend, à ce qu'il paraît, à une diminution sur vos articles ».

« Paris, 17 juin 1806

Mon bon ami,

Je pars ce soir à 4 heures pour me rendre à Besançon ; dans six jours je serai, j'espère, rendu à Neuchâtel. Je me suis décidé à passer par Paris parce que je n'ai point trouvé d'occasion d'Orléans à Dijon. Je ne fais que trente lieues de plus et tout calcul fait, il m'en coûte moins cher.

J'ai été hier matin au bureau de la Guerre ; mon régiment est maintenant à Genève, mais le dépôt est toujours à Neuchâtel et c'est là que je me rendrai directement. J'ai été également au bureau de l'équipement pour y prendre quelques renseignements sur mon uniforme ; d'après les notes que j'ai reçues il m'en coûtera encore au moins 25 louis pour être au complet ; avec 900 francs que j'ai emporté de Tours je me serais trouvé là-bas sans un sol ; j'ai donc prié l'ami Brédif de me prêter 150 francs dont je lui ai fourni mon mandat sur toi. Fais-moi l'amitié, mon bon ami, de le payer à présentation.

Tu vois, mon cher frère, que j'ai toujours recours à toi, mais n'es-tu pas le seul ami que j'ai maintenant dans le monde ? C'est sur toi seul que je compte dans la cruelle situation où je me trouve et j'espère que ton amitié ne me manquera jamais. Adieu, je vais monter en diligence avec deux capitaines de mon régiment que j'ai rencontrés à Paris, je t'écrirai sitôt mon arrivée. Tout à toi ».

« Cortaillod, près Neuchâtel , 27 juin 1806

Après quinze jours de marche, je suis enfin arrivé à Neuchâtel ; j'ai passé le Jura, et suis actuellement à 200 lieues de toi ; il m'en a coûté 350 francs pour mon voyage, et je t'assure que j'avais besoin du petit supplément que j'ai pris à Paris.

Mon régiment n'est point ici ; il est encore en Allemagne, et le dépôt est à Mayence. Je n'ai trouvé ici que le bataillon d'élite, qui fait partie de la division Oudinot depuis le commencement de la campagne. M. Desailly, mon colonel, le commande en personne. On a d'abord parlé de me faire rejoindre à Mannheim, mais, depuis deux jours, mon colonel a changé d'avis : définitivement il me garde avec lui. J'ai été assez heureux pour lui convenir, et je resterai attaché jusqu'à nouvel ordre à une compagnie de carabiniers. Tu vois que je n'ai pas mal débuté. Tous nos messieurs me comblent de prévenances et d'amitiés. Hier j'ai dîné avec M. Desailly, aujourd'hui avec le chef de bataillon ; je suis invité pour plusieurs jours, et je ne mangerai pas une seule fois à mon logement jusqu'au moment de mon départ pour Saint-Aubin, où je vais rejoindre la 4^e compagnie d'élite.

Les troupes qui occupent dans ce moment la principauté sont en cantonnement dans les villages. Nous resterons probablement dans ce pays jusqu'au mois d'août ; on espère que nous reprendrons à cette époque la route de France, pour assister aux fêtes triomphales. Le prince Berthier n'est pas encore venu à Neuchâtel ; on fait de grands préparatifs pour le recevoir. Mon adresse est : A.C. officier au 15^e régiment d'infanterie légère, 4^e compagnie d'élite ; à Saint-Aubin près Neuchâtel. Division Oudinot, Grande Armée.

P.S. Fais-moi le plaisir d'affranchir tes lettres ».

« Provins, 16 août 1806

Depuis ma dernière en date de Metz nous avons continué notre route sur Paris. En arrivant à Meaux, nous avons reçu l'ordre de nous diriger sur Provins, où nous sommes entrés hier après un très heureux voyage. Les lettres adressées à Neuchâtel et à Mayence m'y attendaient. On prétend que nous ne resterons pas longtemps dans cette garnison, et que nous irons incessamment camper dans les plaines de Grenelle ; mais ce ne sont que des on-dit. La ville de Provins est d'ailleurs fort agréable. Les dames reçoivent volontiers le corps des militaires ; on nous a donné pour commencer un fort joli bal, où nous avons tous dansé comme si nous n'avions pas fait 10 lieues dans la journée.

La paix continentale va infailliblement se faire. Pour ce cas je forme des projets de retraite ; pourquoi en effet resterais-je alors au service ?

En attendant, me voilà établi à Provins, comme je l'étais, il y a six semaines, à Mayence. Nous sommes commandés dans ce moment par un jeune chef de bataillon qui n'a que vingt-quatre ans, et qui a vingt mille livres de rente, la croix de la Légion et un bras de moins ».

« Provins , 28 août 1806

Nous nous mettons en route demain à 4 heures du matin, et dimanche au soir nous coucherons à la belle caserne de Babylone. On croit que nous sommes destinés à rester en garnison à Paris. Le dépôt a déjà quitté Mayence pour nous y rejoindre ».

« Paris, 8 septembre 1806

Nous sommes arrivés à Paris le 31 du mois passé, et le lendemain nous avons commencé à faire le service de la place. Nous occupons une fort belle caserne, rue du Faubourg Poissonnière, en attendant l'arrivée de notre bataillon d'élite.

On dit que nous sommes destinés à faire garnison dans la capitale, mais j'ai grand'peur que nous n'y restions pas longtemps. On parle beaucoup d'une nouvelle coalition des puissances du Nord de l'Europe, et il est certain que les négociations avec la Russie sont tout à fait rompues. La Grande Armée a reçu l'ordre de garder ses positions au delà du Rhin, et les troupes qui occupaient le camp de Meudon sont prêtes à se mettre en marche. On travaille avec une activité prodigieuse à la réorganisation des corps qui ont souffert dans la dernière campagne, et nous n'attendons nous-mêmes que la rentrée de nos carabiniers pour former deux nouveaux bataillons de guerre.

Tous ces bruits ne paraissent pas faire beaucoup d'impression dans cette ville ; on m'a cependant assuré qu'il s'est fait hier très peu d'affaires à la Bourse et que les effets publics ont éprouvé une baisse assez forte. Si la guerre se déclare, ainsi qu'il y a tout lieu de le craindre, nous touchons encore au moment d'une nouvelle crise qui culbutera bien des maisons. Au reste, tout ce que messieurs les journalistes publient de l'esprit qui anime le soldat est exactement vrai. Jamais on n'a vu plus de bonne volonté et plus de dévouement. Je ne doute pas que nous ne remportions encore des victoires, si l'Empereur commande encore une fois la Grande Armée.

En attendant, nous sommes organisés à Paris comme si nous devions y passer dix ans ; nous avons nos logements en ville. Nous sommes accablés de service. Je suis toujours commandant de compagnie en l'absence de mon capitaine et de mon lieutenant, qui sont en recrutement ».

« Paris, 24 septembre 1806

Je reviens de Meaux où je suis allé escorter plusieurs convois. Il paraît que nous nous battons décidément avec les puissances du Nord. Les armées prussiennes font de grands mouvements, et vont bientôt se trouver face à face avec les nôtres. Tous les maréchaux d'Empire sont partis pour se rendre à leurs postes, et on assure que l'Empereur ne tardera pas à les suivre. Il a dû présider aujourd'hui le sénat. Toutes les troupes qui occupaient le camp de Meudon, et les différents régiments de la garde impériale vont en toute diligence sur le bords du Rhin. La garde impériale est en grande partie conduite par des relais et fait 30 lieues par jour.

Le choc sera rude, et nous aurons sans doute encore de grands changements politiques. Quant à nous, nous ignorons encore ce que nous deviendrons. Nos carabiniers n'arriveront que le 27. Nous savons seulement que le général Oudinot désire nous avoir avec lui, et nous nous munissons provisoirement des effets qui nous sont nécessaires pour faire campagne. Mon armée de réserve a servi à l'emplette d'un manteau avec lequel je suis tout disposé à braver, s'il le faut, les rigueurs du bivouac.

Si nous étions moins chargés de service, j'aurais beaucoup d'agrément à Paris. J'ai été accueilli bien gracieusement par les parents de plusieurs élèves de l'Ecole de Fontainebleau, avec lesquels j'étais très lié ».

« Paris, 2 octobre 1806

Je passais la revue aux Champs Elysées lorsqu'on m'a remis ta lettre du 27 passé. Nos deux bataillons de guerre sont formés ; nous attendons l'ordre de partir sous quelques jours. Je suis maintenant attaché à la première compagnie d'élite du 1^{er} bataillon. Demain matin, nous nous rendrons au Champ-de-Mars, avec tous les équipages de guerre, pour y manoeuvrer sous les ordres du général Junot ».

« Paris, 14 octobre 1806

Nous avons reçu deux fois depuis dix jours l'ordre de nous tenir prêts à partir, et deux fois nous avons reçu contre-ordre. Nous désirons beaucoup quitter la capitale, où nous faisons un service très dur et où nous sommes forcés de dépenser considérablement d'argent ; mais enfin nous ne dépendons pas de nous, et je ne sais plus combien de temps nous passerons ici. Il paraît que le général Junot a demandé à conserver deux régiments de ligne pour la garde de Paris. En attendant, ce sont tous les jours de nouvelles dépenses. Nous venons de donner un dîner de corps à MM. les officiers du bataillon d'élite. M. le gouverneur, ses aides de camp, et tout l'état-major de la place étaient invités, et nous avons été forcés de faire la chose très en grand. Toutes ces fêtes-là sont une charmante chose, mais les espèces défilent rondement ».

« Paris, 20 octobre 1806

Tu me grondes bien mal à propos, mon cher ami, relativement à mon changement de compagnie. Je suis passé au 1er bataillon du plein gré de notre colonel qui aime trop les jeunes gens pour ne pas chercher à les avoir sous ses yeux. On ne cabale point au reste au régiment ; un officier qui s'en aviserait ne serait pas bien venu ; je serai le premier à chercher querelle à celui qui s'en mêlerait ; dans tous les cas, je suis charmé d'avoir de l'emploi, car il n'est pas fort agréable de rester à la suite, surtout quand on court le risque de demeurer face à face avec une troupe de vieilles bêtes comme celles qu'on laisse ordinairement dans les dépôts. Je te connais trop bien pour croire qu'à mon âge, monsieur le Dragon, on fût parvenu à te faire goûter de pareils avis.

Tout à toi. Ton sincère ami.

Mes amitiés chez toi ; parle-moi donc de mes neveux ».

« Paris, 23 octobre 1806

Je réponds, mon bien bon ami, à ta dernière du 17 courant. Il est bien vrai que depuis deux mois que je suis à Paris, j'ai reçu et dépensé 440 francs. Cette somme est sans doute bien trop considérable pour ma fortune ; je sens plus que personne que je ne puis aller le même train et mon intention est de vivre avec la plus stricte économie, mais pourquoi supposes-tu que mon argent a été employé d'une tout autre manière que je te l'ai dit ? Si je faisais quelques folies, je ne t'en ferais point mystère ; un jeune officier a quelques droits à l'indulgence et tu ne me verrais point avoir recours pour m'excuser à un conte digne tout au plus d'un écolier de sixième. Il est donc exactement vrai que nous avons donné à dîner à vingt-cinq officiers du bataillon d'élite et que tout s'est passé comme je t'en ai fait part dans le temps. Chacun il est vrai, paie suivant son grade, mais la dépense se partage entre ceux qui recevaient et point du tout entre les nouveaux venus. Rappelle-toi enfin que je suis parti de Tours avec 900 francs ; j'en pris chez Brédif 150 et c'est avec ces deux sommes qu'il a fallu pourvoir aux frais d'un voyage de 100 lieues et de mon équipement ; il ne m'en restait donc guère en arrivant à Provins. jette maintenant un coup d'oeil de mes 440 francs et rends-moi je te prie assez de justice pour croire que je n'ai pas jeté mon argent par les fenêtres :

Une capote de drap à grand collet... 130 fr.

Une paire d'épaulettes neuves ... 40 fr.

Une paire de bottes galonnées ... 42 fr.

Une dragonne neuve ... 18 fr.

Un hausse-col... 12 fr.

Un schako... 50 fr.

Notre fameux dîner à Tivoli... 30 fr.

Total ... 322 fr.

L'excédent de mes appointements a été employé au paiement de ma pension, de mon logement, de mon domestique, etc., etc., Joins à cela maintenant les occasions sans nombre où on est forcé de dépenser de l'argent à Paris. Tous ces détails t'ennuient peut-être, mon cher ami

; j'y suis entré dans la seule intention de te prouver que je tiens à ton amitié et à ton estime. Parlons maintenant de la guerre actuelle ; aujourd'hui que tu as lu les premiers bulletins de la Grande Armée, penses-tu encore qu'il doive nous être indifférent d'être ici ? J'enrage de bien bon coeur, je t'assure, en apprenant tant de merveilles auxquelles nous n'aurons pas l'honneur de contribuer ; notre colonel ne s'en console pas et il a raison !

J'arrive à l'instant de chez monseigneur l'archichancelier où j'ai accompagné Madame C... Encore une nouvelle victoire dont vous ne verrez les détails que dans quelques jours ! Le courrier, qui n'est ici que depuis deux heures, a apporté la nouvelle officielle de la déroute complète de l'armée prussienne à la suite d'une deuxième bataille gagnée par notre Empereur ; 200 pièces de canons, tous les bagages et 28.000 hommes tués ou pris en sont les résultats. L'enthousiasme des soldats est à son comble.

Adieu, tout à toi de bien bon coeur.

Amitiés chez toi - donne-moi donc des nouvelles de mes neveux ».

« Paris, 11 novembre 1806

Nous partons demain pour Wesel ; dans douze ou quinze jours nous serons rendus. Nous prendrons la poste à Senlis et nous marcherons à grandes journées. On dit que nous sommes destinés à couvrir les frontières septentrionales de la Hollande, mais qui sait où nous irons quand nous serons une fois là !

Le 58^e régiment de ligne part avec nous, nous ferons désormais brigade ensemble. Adieu, mon cher ami ; bonnes affaires, bonne santé. Je donnerai souvent de mes nouvelles et j'espère que tu ne m'oublieras pas non plus. En attendant embrasse pour moi toute ton aimable famille et crois-moi toujours

Ton sincère ami ».

Allemagne

« Wesel, 24 novembre 1806

Nous n'avons mis que huit jours à faire la route de Paris à Wesel ; tu vois, mon cher ami, que nous avons marché rondement ! Nous avons eu assez beau temps tout le long du chemin et nous sommes arrivés ici sans accidents quoique nous ayons cassé plus d'une voiture dans les affreux défilés du département de la Roër ; j'ai vu avec plaisir Cambrai, Valenciennes, Mons, Bruxelles, Maëstricht et les autres principales villes des Flandres dont tu m'as bien souvent parlé. Nous aurions fait là un charmant voyage si nous eussions eu le temps de nous reconnaître ; mais malheureusement nous n'avons que celui de manger et de dormir quelques heures.

Le 58^e régiment de ligne est arrivé à Wesel le même jour que nous. Il a passé par une autre route et nous ne nous sommes rejoints qu'à deux lieues d'ici. Il a beaucoup souffert pendant trois jours qu'il a voyagé en bateau sur la Meuse. Il a eu plusieurs grenadiers noyés.

La précipitation avec laquelle nous sommes partis de Paris nous avait fait croire que nous nous rendrions de suite à l'armée ; il paraît maintenant qu'on a reçu de nouveaux ordres et que nous devons au contraire rester quelque temps ici ; nous avons déjà commencé à faire le service de la place.

La ville de Wesel est une des plus fortes du duché de Clèves, et on travaille avec beaucoup d'activité à de nouvelles fortifications. On dit qu'elle appartiendra désormais à la France, et qu'elle formera la tête du pont qu'on vient de jeter sur le Rhin en avant de Büderich. Nous sommes fort mal dans notre nouvelle garnison ; nous sommes logés chez les bourgeois, mais nous vivons à nos dépens, et il en coûte très cher. La choucroute, les pommes de terre et les navets sont ici des mets par excellence, qu'on nous vante beaucoup, que nous payons bien, et qui pourtant ne nous accommodent pas trop. Enfin, vaille que vaille, il faut bien en passer

par là. Au reste, nous sommes tous les uns sur les autres ; nous sommes huit officiers dans la même maison et nous sommes obligés de coucher sur le plancher. MM. les Allemands, en général, n'ont pas un grand nombre de lits.

Si nous restons longtemps ici, je prévois que nous nous y ennueront passablement. Depuis six jours, je n'ai pas encore rencontré une jolie femme ! Ce serait bien là le cas de se lamenter à l'occasion de la perte de mes divinités de la capitale, mais tu n'aimes pas les élégies, ni moi non plus. D'ailleurs, ma pipe me reste et je fumerai s'il n'est pas possible de faire mieux. Donne-moi toujours de tes nouvelles, mon bon ami. Occupe-toi de mes petites affaires ; fais-en de bonnes, et crois-moi

Toujours à toi, Ton sincère ami.

P.S. A l'instant, nous recevons l'ordre de partir pour Hambourg. Adieu ! Bonne santé ! »

« Lunebourg, 12 décembre 1806

Depuis quinze jours, mon cher ami, nous trottons comme des enrégés dans le plus mauvais pays de l'Europe. Nous nous rendons à grandes journées au quartier général du maréchal Mortier, qui est maintenant à Schwerin : on dit que nous allons en Pologne. Jamais de ma vie je n'ai jamais rien vu d'affreux comme la Westphalie. Pas une ville passable ; pas une grande route ; pas un pont de pierre. Nous couchons tous les soirs dans de mauvais hameaux, ou en bivouac, et nous sommes fort heureux quand nous pouvons trouver un morceau de pain et un verre de *schnick*. Enfin, vaille que vaille, je me porte bien et c'est le principal.

Nous avons pris beaucoup de Prussiens qui s'étaient échappés à Hameln et à Nienbourg. Ces messieurs-là ne sont pas aussi méchants qu'on voulait bien le dire l'an passé. Il est probable que nous nous battons incessamment avec les Russes. En attendant je marche, je fume ma pipe, et je te souhaite une bonne santé.

La saison n'est pas encore très rigoureuse ; nous n'avons pas encore vu de neige. En revanche, il pleut tous les jours, les rivières sont débordées partout, et nous sommes tous les jours dans la boue ou dans l'eau jusqu'à moitié jambes. Si cela continue, nos voltigeurs n'arriveront jamais à Schwerin.

Adieu. Tout à toi.

Ton sincère ami ».

« Au bivouac, près Steinberg, 22 mars 1807

Mon cher ami,

Depuis mon départ de Paris, je n'ai pas reçu une seule lettre de France ; j'en ai pourtant écrit plus de vingt, de Wesel, de Lunebourg, d'Anklam, de Posen, de Varsovie, etc., etc., Il est vrai que j'ai changé trois fois de corps d'armée dans quinze jours et que nos communications avec la France sont souvent interceptées par les partisans.

Nous laissons l'ennemi fort tranquille depuis la fameuse affaire d'Eylau ; l'armée s'est rapprochée de la Vistule ; l'empereur est à Osterode, et nous, nous sommes au bivouac et aux avant-postes, à trente lieues de Koenigsberg. Nous recevons tous les jours des coups de fusil, mais, en revanche, nous ne manquons pas de vivres, et nous sommes en cela bien plus heureux que l'armée qui est cantonnée, mais qui mange des pois et des pommes de terre en place de pain.

Jusqu'à ce moment, mon cher ami, j'ai eu beaucoup de bonheur : je me suis toujours très bien porté ; j'ai bravé les rigueurs de la saison, le bivouac, la faim, et ma santé est plus robuste que jamais. D'un autre côté, messieurs les ennemis ne sont pas adroits et j'en ai été quitte pour deux trous dans le collet de ma capote aux différentes affaires où je me suis trouvé. Les bulletins ont dû vous parler de la bataille de Prusse-Eylau ; je t'assure qu'elle en valait la peine ! Celle d'Austerlitz n'était, dit-on, qu'un jeu d'enfants quand on la compare avec celle-là

! Notre corps d'armée a commencé le bal et s'est battu seul jusqu'à onze heures du matin, avec plus de 50000 hommes. Juge par là de quelle façon nous avons dû être arrangés ; le fils de Mme de Caillemer a été tué à côté de moi.

Enfin, vaille que vaille, le beau temps approche et nous sommes sauvés si nous attrapons le mois de mai.

J'espère bien que nous froterons d'importance Prussiens, Russes et Cosaques, et que je reviendrai avec mes deux oreilles te conter un jour tous les exploits du 3^e corps d'armée. Adieu. On tiraille sur la rive droite de la Passarge ; on bat le ralliement et je cours à ma compagnie.

Tout à toi, Ton sincère ami.

P.S. Occupe-toi de mes affaires. Vois Mme Callaud et donne-moi de tes nouvelles. Voici mon adresse :

Officier au 15^e régiment d'infanterie légère, 2^e division, 3^e corps d'armée, à la Grande Armée ».

« Nagladen, 8 avril 1807

Je reçois enfin une lettre de France, du 8 décembre dernier ; elle me fait d'autant plus de plaisir que c'est la seule qui me soit parvenue depuis cinq mois.

Depuis huit jours, nous occupons de misérables villages, où nous buvons de l'eau, et où nous vivons de pommes de terre, de carottes, de choux-raves, et des boeufs que nous faisons tuer nous-mêmes. On appelle cela des cantonnements ! Mais enfin, je me porte à merveille, je mange toute la journée, je couche sur la paille, et, dans le pays que nous occupons, voilà tout ce doit désirer.

Quelle différence entre ce pays-ci et notre belle France ! Les habitants se ressemblent aussi peu que le sol ! Je n'ai pas vu une jolie femme depuis Varsovie. Les Polonais sont en général d'une saleté dégoûtante, et leurs châteaux ne valent pas une seule de nos jolies campagnes des bords de la Loire.

Depuis deux mois, les deux armées sont en présence, sans qu'il y ait eu d'action remarquable ; on est même tranquille aux avant-postes ; depuis huit jours, je n'ai pas entendu un coup de canon.

Le retour de la belle saison amènera sans doute quelques grands événements ; nous sommes en mesure de battre encore une fois messieurs les Russes, et tout le monde désire une bataille ; car c'est le seul moyen de reprendre la route de Strasbourg.

En attendant que nous puissions boire quelques rasades à la santé de nos exploits, fais-moi toujours l'amitié de t'occuper de mes affaires : les 4500 francs que Callaud t'a compté sont un acheminement qui me fait grand plaisir ; j'espère que ce qui reste aura son tour. Je ne te recommande point, mon cher ami, d'avoir soin de ces deniers ; je compte trop sur ton affection pour moi pour m'en occuper.

Tout le monde, en général, s'ennuie de séjourner aussi longtemps en Prusse et désire que la paix se fasse ; malheureusement, il paraît qu'il n'en est pas question ! messieurs les Russes nous donnent de la peine, mais, malheur à eux si nous les battons encore une fois ! Ils nous payeront cher tout le mal dont nous souffrons depuis le commencement de l'hiver. Ces coquins-là se battent comme des enragés et tiennent ferme ; mais, d'ailleurs, ce sont des bêtes brutes dont l'esprit est encore plus rude et plus repoussant que le corps, et qui ne sont vraiment pas capables de ce noble enthousiasme qui nous rend si bons soldats. Les fameux cosaques, dont on a d'abord tant parlé, sont également de misérables canailles qui tremblent devant nos baïonnettes quand ils ne sont pas ivres de *schnick* ; ils seront également rossés à plate couture. Quant aux Prussiens, je ne sais pas où ils sont passés ! Je n'en ai pas vu quatre régiments depuis quatre mois. Les débris de leur armée sont, dit-on, devant Dantzig et Graudentz ; il faut

croire que nous les aurons bientôt. En attendant que nous ayons assommé tous ces lurons-là, je t'embrasse de bien bon cœur et suis toujours ton meilleur ami.

P.S. A l'instant, mon ami, on me remet ta lettre du 2 mars ; elle m'est parvenue assez promptement, quoiqu'elle soit adressée à Anklam que nous avons quitté depuis le 20 novembre. Encore une fois, vous savez mieux que nous ce qui se passe à l'armée ; rien ne transpire et nous n'avons connaissance que des mouvements de notre division. Adieu. Bonne santé, bonne affaires. Embrasse ma soeur, Emile et ma petite nièce. Mon adresse :

3^e corps d'armée, 2^e division, à la Grande Armée »

« Neuschoeneberg, près Guttstadt , 28 avril 1807

Toujours sans réponse à aucune des lettres que je t'ai écrites depuis quatre mois, j'ai seulement sous les yeux celle du 15 mars que tu as adressée à mon colonel. Il paraît que la fameuse affaire de Prusse-Eylau t'avait causé quelque inquiétude sur mon sort : je suis singulièrement sensible à cette marque d'amitié.

Depuis deux mois, nous occupons les mêmes cantonnements ; l'ennemi ne fait aucun mouvement et nous le laissons parfaitement tranquille. On ne parle pas plus de guerre que si nous étions encore au sein de la France, et nous ne savons pas quand nous sortirons de cet état d'inaction. En attendant, nous sommes fort mal à notre aise ; nous buvons de l'eau, nous mangeons de mauvais pain de pommes de terre, des carottes et de la choucroute ; nous couchons sur la paille ; mais, ce qui me console, c'est que ma santé n'a pas été altérée un seul instant par toutes les privations que nous avons souffertes, et je n'éprouve d'autre regret que celui d'être à cinq cent lieues de mon pays sans espoir de le revoir de sitôt. Pour tuer le temps, nous fortifions, par ordre de M. le maréchal, le fameux village de Jankow. Je suis ingénieur en chef d'une redoute carrée qui sera finie dans deux jours. La misérable église du village et ses dépendances, c'est-à-dire le cimetière, ont été également bouleversés par monsieur ton frère ; je prétends donc m'intituler désormais ingénieur du 15^e régiment. Tu vois que je me mets ici en réputation.

On dit qu'on organise dans ce moment des légions, qui seront formées par les conscrits de 1808. J'attends ta première lettre avec impatience pour y trouver quelques détails à cet égard ; j'espère aussi que tu ne les épargneras pas sur tes affaires, sur les miennes, sur celles de ta famille, et enfin sur tous les objets qui nous intéressent ; car tu n'as pas d'idée combien on aime à se rapprocher de son pays, quand on s'en trouve si éloigné.

Quoique tu n'aimes pas infiniment les longues épîtres, tu ne seras peut-être pas fâché cependant d'avoir quelques notions sur le pays que nous occupons depuis trois mois. Nous sommes sur les frontières de la Prusse Ducale et de la Prusse Royale qui faisait autrefois partie de la Pologne ; en sorte que dans la journée nous entendons successivement parler polonais et allemand. Etablis dans des villages misérables, nous attendons avec impatience que la belle saison nous permette de coucher dans les bois qui les entourent ordinairement. Si je sors jamais de ce pays, je me promets bien de n'y plus remettre les pieds ! Quoi qu'on en puisse dire, les rives de la Vistule et de la Passarge ne valent pas celles de la Loire, qui l'emportent, à mon avis, sur tous les pays que j'ai parcouru jusqu'à ce moment ».

« Neuschoeneberg, près Guttstadt , 10 mai 1807

On voit bien, mon cher frère aîné, que vous n'avez jamais fait la guerre à cinq cents lieues de votre patrie ! Vous ne voulez pas absolument qu'une lettre puisse se perdre, même aux avant-postes, et vous poussez l'entêtement jusqu'à donner un démenti formel à un Officier de la Grande Armée ! D'honneur, vous avez tort, et, même grand tort. Vous vous conduisez là comme un bourgeois qui a passé l'hiver auprès de son feu, tandis que nous trottons nuit et jour dans la neige, et pas du tout comme un ancien dragon.

Plaisanterie à part, mon cher ami, t'imagines-tu que nos bureaux de poste soient organisés ici comme en France ? Songe donc que, jusqu'au moment de l'affaire d'Eylau, nous n'avons pas même eu d'ambulances et d'hôpitaux ! Nous étions souvent sans pain, et toujours aux trousses de l'ennemi, à qui on ne laissait pas un instant de relâche. Malheur à celui qui s'est alors trouvé blessé ou malade ; il périssait sur les routes de faim ou de froid. Je n'ai pas encore oublié combien j'ai vu à cette époque de mécontents de toute espèce.

La bataille d'Eylau, qu'on appelle plaisamment la bataille de *Niema Chleba* (mots polonais qui signifient *point de pain*), a coûté considérablement de monde : on n'a presque pas fait de prisonniers. L'ennemi s'est battu avec une intrépidité incroyable ; il a tenu bon jusqu'à 10 heures du soir ; il n'a abandonné le champ de bataille qu'au moment où le 6^e corps est arrivé. L'artillerie russe a fait un ravage épouvantable ; presque tous les carrés ont été rompus par la mitraille, et le 14^e régiment de ligne a perdu dans deux heures trente-deux officiers. Juge donc du reste. Les dragons français, qu'on appelle depuis ce temps-là "la dragonaille", ont en général très mal fait leur métier. J'en suis fâché pour l'honneur de ton ancienne arme, mais on a vu des divisions entières faire demi-tour devant une poignée de cosaques !

Mais laissons là Eylau, où il ne faisait pas bon, les dragons et leurs cosaques, et parlons un instant de l'histoire de ma mort. On m'avait également tué à Paris et au régiment : il est vrai que j'ai effectivement disparu pendant dix jours, et voici le fait.

Mon colonel me chargea le 17 février d'une dépêche pour S.A. le prince Berthier ; après avoir rempli ma mission, je me rendais très froidement d'Osterode à Bergfriede, quand je fus accosté par une dizaine de Russes, qui s'étaient échappés la veille d'entre nos mains. Ces messieurs, qui reconnurent mon uniforme, se mirent à crier *hourra*, d'un ton fort incivil ; mon guide eut peur et fit très rapidement demi-tour. J'eux à peine le temps de mettre le sabre à la main. Je traversai sans beaucoup de peine cette petite colonne, et je détalai grand train au bruit de la mousqueterie de ces messieurs, qui eurent la malhonnêteté de tuer mon cheval entre mes jambes. Comme j'avais un peu d'avance, je m'arrangeai de manière à la conserver. J'y réussis d'autant mieux que nous étions dans la forêt ; mais, provisoirement, je m'égarai si bien, qu'au lieu de revenir à Bergfriede, je me rendis droit à Napivoda. Là, je ne trouvai que des paysans polonais qui ne purent jamais m'entendre, et qui me laissèrent partir à la bonne aventure, sans trop savoir où je rejoindrais le régiment. Enfin, je rentrai le 25. L'histoire des prisonniers russes, qui avaient égorgé le détachement qui les conduisait, était connue, et on me croyait mort ou au moins gobé, quand j'arrivai chez mon colonel, précisément au moment où l'on mangeait une mauvaise soupe, que tout le monde trouvait détestable, et que j'avalai pourtant presque seul, en un clin d'oeil.

De là le bruit de ma mort. La vérité, c'est que je me suis toujours porté à merveille, et que je t'en souhaite autant.

De là, mon cher ami, le duel et les autres bamboches qu'on a débitées au dépôt du régiment et par suite à Tours.

Nous sommes toujours cantonnés ; on ne dit rien de nouveau. La vérité, je te le répète, c'est que je me suis toujours porté à merveille et que je t'en souhaite autant. Adieu. Je vous embrasse tous de bien bon cœur ».

« Au camp de Dorungen , 29 mai 1807

Hier, à dix heures du soir, on a annoncé à la division la prise de Dantzic ; je m'empresse de te faire part de cette heureuse nouvelle.

Depuis quinze jours, nous avons abandonné nos cantonnements : nous sommes actuellement campés à deux lieues d'Osterode, dans une position charmante, près du château de Dorungen. Notre camp est, dit-on, plus beau que ceux de Vimereux et de Boulogne. Tout y abonde, et nous sommes vraiment ici dans le paradis terrestre, en comparaison des mauvais et sales villages que nous occupions depuis trois mois. Je voudrais que tu visses ma petite baraque !

C'est un bijou où je passe des moments fort agréables. Je suis seul, et j'ai enfin la liberté de penser et d'écrire en repos. On prétend que l'armée ne tardera pas à faire un mouvement. Tant pis pour l'ennemi, car l'enthousiasme des soldats est à son comble et les régiments sont dans le plus bel état. On s'attend donc à recevoir d'un moment à l'autre l'ordre de marcher, c'est-à-dire de se porter en avant ; car l'un signifie l'autre. Je te disais, dans ma dernière, que j'avais été l'ingénieur en chef de la redoute d'Jankow. Je suis toujours en réputation sous le rapport des ouvrages, et je suis constamment occupé à travailler aux embellissements du camp : tous les croquis, levées de plans, projets de chaussées ou de ponts, qui sont envoyés au général, sont de ma fabrique ; on trouve tout cela superbe par la seule raison que, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. En résultat, cela me vaut de temps en temps de forts bons dîners, et, dans la position où nous sommes, un bon dîner n'est pas une chose indifférente, car tout ce qu'on nous vend ici est d'une cherté excessive ; par exemple, le tabac vaut 10 francs la livre, une bouteille de rhum, 15 francs, etc., etc.

L'aventure de Mr de G. du V. me semble assez drôle. Comment Mme Sophie de G. a-t-elle pu se résoudre à quitter son cher époux ? Sans doute il se lassera assez facilement d'être lieutenant d'équipage comme il s'est déjà ennuyé d'être hussard, garçon et libertin, marié et sage deux mois. Enfin, comme on le dit fort élégamment, les volontés sont libres et on ne dispose pas des goûts. Quant à moi, quoique j'aime beaucoup le métier des armes, je sacrifierais volontiers mes épaulettes à l'espoir d'une vie tranquille, si messieurs les Prussiens continuaient à me traiter avec autant de ménagements que jusqu'à ce jour. Nous avons vu ces messieurs-là à Allenstein, le 12 de ce mois ; ils avaient attaqué nos avant-postes le matin avec deux régiments d'infanterie, environ 400 cosaques, et 2 pièces de canon. Ils ont été reçus comme à l'ordinaire ; la 1ère division les a attendus à bout portant et les a renvoyés un peu plus vite qu'ils n'étaient venus ; nous n'avons pas eu la peine, pour notre part, de tirer un seul coup de fusil !... »

« Au bivouac, près Tilsit , 21 juin 1807

L'armée russe est à cent pas de nous, sur la rive droite de la Memel ; nous occupons Tilsit et les environs sur la rive gauche. Le 1^{er} et le 3^e corps d'armée n'étaient point le 14 à Friedland, où l'empereur a battu complètement l'armée russe ; en revanche, nous faisons le coup de fusil sur les rives de la Pregel, en face de Koenigsberg. Mon régiment a souffert du feu de l'ennemi, et nous avons eu plusieurs officiers blessés.

Ni le temps ni le lieu ne me permettent de te dire combien est imposant le spectacle des deux armées. Figure-toi seulement plus de 300.000 hommes réunis dans un espace de deux lieues carrées. La Memel est large comme la Seine à Paris, et ses rives sont garnies, de part et d'autres, de plus de 600 pièces d'artillerie.

Il arrive à chaque instant des parlementaires ; ainsi, dans peu de jours, la paix se fera, ou nous livrerons une grande bataille ».

« Au camp impérial de Tilsit , 30 juin 1807

Au moment où tu recevras cette lettre, les journaux auront déjà retenti du bruit des événements mémorables qui se sont passés ici depuis huit jours. Je m'estime mille fois heureux d'avoir pu en être témoin ! Quel beau spectacle, en effet, que celui que nous offre aujourd'hui la ville de Tilsit ! Quelle matière riche et féconde pour ceux qui écriront l'histoire du grand Napoléon !

Le 5 juin, l'armée ennemie attaqua le 6^e corps à Guttstadt et le repoussa jusqu'à Deppen. Le 6 à midi, toute l'armée française fut réunie et arrêta la marche audacieuse des Russes ; le 7, nous passâmes le Passarge sous le feu de leurs batteries ; nous les battîmes à Guttstadt, et nous entrâmes dans la ville ; le 8, nous étions maîtres de leurs formidables redoutes de Heilsberg, et les positions de Prusse-Eylau étaient tournées ; le 4^e et le 3^e corps étaient à Koenigsberg le

14, et le reste de notre armée foudroyait le même jour les débris de l'armée coalisée dans les vastes plaines de Friedland. Enfin, nous étions arrivés le 16 sur les bords du Niemen, nous avons pris Tilsit, et nous allions porter le dernier coup, quand les premiers de paix se sont fait entendre.

Le 25 juin, les deux Empereurs eurent une entrevue au milieu de la rivière. Le lendemain, Alexandre et Frédéric entrèrent en ville où ils furent reçus par Napoléon le Grand à la tête de son armée victorieuse ! Depuis ce moment, plus de guerre, plus de combats ! Tout le monde désire la paix, et tout porte à croire qu'elle est déjà signée au moment où j'écris. Les Gardes impériales russe, française et la Garde prussienne sont actuellement en garnison à Tilsit. Les trois monarques se voient tous les jours, et nous ne prenons plus les armes que pour faire admirer notre belle tenue et la précision de nos manoeuvres à ceux qui nous redoutaient tant il y a quinze jours.

Notre camp est rempli du matin au soir d'officiers étrangers, qui viennent visiter les officiers français ; nous allons avec eux de l'autre côté de la rivière, et toutes les journées se passent en fêtes continuelles. Ces messieurs sont en général très polis et très bien élevés ; ils parlent presque tous le français.

L'intimité et la bonne intelligence qui règnent entre les chefs a gagné jusqu'aux soldats : hier, les trois Gardes impériales et royale se sont réunies pour un banquet donné par notre empereur ; après le repas, on changea d'armes et d'habits, et ces braves et fiers grenadiers parcouraient ainsi la ville et les environs, aux cris mille fois répétés de "Vive Napoléon ! vive Alexandre ! vive Frédéric ! vivent les grenadiers des Gardes impériales et royale !" Tels sont les brillants résultats de cette campagne de quinze jours. Tant de victoires ont été funestes à quelques régiments qui se sont trouvés au plus fort du choc ; quant à nous, nous n'avons à regretter qu'une centaine de soldats et trois officiers.

Actuellement la campagne est finie et la guerre terminée. Je me félicite de bien bon coeur de m'en être tiré heureusement. J'ai toujours été à mon poste, je me suis quelquefois vigoureusement battu, et je regarde comme un grand bonheur de n'avoir pas été echiné comme tant de pauvres diables, que j'ai vu emportés par la mitraille dont messieurs nos antagonistes ont la mauvaise habitude de se servir dans toutes leurs affaires. Enfin, je t'avais promis de te rapporter mes deux oreilles, et j'espère en venir à bout. Excuse mon papier ; n'en a pas qui veut. Celui-ci vient d'Osterode. Je suis au bivouac, nous mangeons la soupe en plein champ dans des cuillères de bois, et mon pupitre est mon mauvais chapeau ».

« Au camp de Bartukeiten , 18 juillet 1807

Il est décidé que M. le maréchal Davout sera prince d'une grande portion de la Pologne, et son corps d'armée prendra incessamment avec lui la route de Varsovie. Nous voilà donc, pour ainsi dire, exilés de notre belle France, peut-être pour quelques années ! Nous nous en consolons facilement, parce que les Polonaises sont en général aimables et jolies. Cependant, nous eussions tous été charmés de repasser le Rhin. Nous partons le 20 courant. J'aurais pourtant tort de me plaindre, car, si je suis malheureux en amour, Mars prend soin de me dédommager. Lis donc avec attention le paragraphe suivant. Ma redoute de Jankow a joué un rôle dans nos premières manoeuvres en face de l'ennemi, et m'a mis en réputation dans la division, le lendemain du jour où nous arrivâmes vis-à-vis Schlittin, sur les bords de la Passarge, dont la rive gauche était garnie des avant-postes ennemis. J'apprends en arrivant que, dans le camp, on demande "un guerrier que la mort, que rien n'intimide !" Je me présente et je reçois l'ordre de M. le maréchal Davout de prendre dans mon régiment un détachement fort à ma volonté, et d'aller passer la rivière pour reconnaître quelques points favorables pour jeter les ponts ! A dix heures du soir, ma mission était remplie ! Je soupai chez M. le maréchal. Je donnai l'ordre que l'on travaillât de suite à faire trois mille fascines, et, le lendemain, tout le corps d'armée passa sur deux ponts de ma façon, qui n'étaient pas

beaux, mais qui remplirent admirablement nos intentions. Deux heures après, nous chassâmes l'ennemi de Guttstadt.

Je fus encore employé comme ingénieur à Koenigsberg et à Tapiau, pour le passage de la Pregel, et je viens de recevoir pour récompense le brevet de lieutenant-adjutant-major qui me vaut dès ce moment 2000 francs d'appointements par année, le rang de capitaine de 2^e classe, et effectivement le titre dans dix-huit mois, à partir du 11 juillet.

P.S. En tout son contenu, je te confirme ma lettre de ce jour. Au reçu de la présente, fais-moi l'amitié de remettre 360 francs à M. Bellet, quartier-maître de mon régiment, à Paris. Cette somme est le prix d'un fort beau cheval que je viens d'acheter pour commencer mes fonctions d'adjutant-major.

Tout à toi de bien bonne amitié.

Alex. Coudreux,

Adjutant-major, 1^{er} bataillon, 15^e régiment, 3^e corps d'armée ».

« Kleintauersee, 6 août 1807

Mon cher ami,

Nous avons quitté, le 20 du passé, notre camp de Bartukeiten ; nous sommes à présent cantonnés sur les bords de la Soldau, pays charmant à tous égards, que nous occuperons jusqu'au 18 de ce mois ; nous nous rendrons ensuite à Varsovie, où nous devons décidément rester en garnison jusqu'à nouvel ordre.

La route que nous venons de faire nous a dédommagés bien amplement des fatigues et des privations de la campagne du mois de juin ; nous sommes accueillis par les Prussiens comme de braves amis qui les ont délivrés des Russes. La fameuse affaire de Friedland a mis le comble à la gloire du nom français, et on nous reçoit partout comme des héros. Je suis établi, pour ma part, dans un joli château dont je suis en quelque sorte le seigneur. Le nom de major, sous lequel mes camarades me désignent, me donne une considération épouvantable ; M. le major est l'oracle de la maison. Mme de Str., jeune et jolie veuve d'un capitaine de dragons, paraît nous pardonner de bien grand cœur de l'en avoir débarrassée à la bataille de Guttstadt. Cette aimable dame a une fille charmante, que nous regardons tous comme un bijou : d'honneur, je me ferais volontiers Prussien pour elle ! Je suis un heureux mortel ! Mme de Str. m'accable de politesses en Prusse ; Mlle Callaud me garde toujours à Tours un cœur que je croyais perdu pour moi ; enfin, Mme de La Valette, à laquelle je ne pensais guère, m'écrit de Strasbourg que son vieux colonel s'est fait tuer à Friedland et qu'il faut absolument que je l'épouse.

Tu demandes toujours des détails, et tu ne veux pas te mettre dans la tête que nous ne savons presque jamais ce qui se passe à un mille de nous. Quand tu as lu les bulletins dans ton cabinet, tu en sais cent fois davantage que celui qui était sur le champ de bataille. Par exemple, lorsque j'étais le 14 devant Koenigsberg, je savais bien que le régiment du prince Henri, fort de 1200 hommes, faisait sur nous un feu épouvantable ; je savais bien que la mitraille et les boulets enlevaient de temps en temps des sapeurs qui travaillaient, sous mes ordres, à construire un mauvais pont, sur lequel nous avons pourtant passé deux heures après ; je savais bien encore que mon capitaine et mon lieutenant venaient de se faire casser les jambes à quinze pas de moi, et qu'il pouvait, d'un moment à l'autre, m'en arriver autant. Mais je ne savais même pas que le reste de la brigade se battait à 600 toises de là, et s'emparait des faubourgs de la ville, pendant que nous faisons échinier, pour avoir l'avantage de passer la Pregel les premiers.

A l'instant, j'apprends que nous partons le 13, non pas pour Varsovie, mais pour Plozk, ville située sur la Vistule ».

« Varsovie , 27 août 1807

Le 3^e corps d'armée est actuellement en Pologne. La 1^{ère} division occupe Varsovie, la 2^e est campée auprès de Sochaczew, et la 3^e est auprès de Thorn. On attend incessamment ici le roi de Saxe, qui doit venir prendre possession de son duché.

On prétend que nous sommes pour longtemps en Pologne ; tant pis, car, en général, nous serions charmés de revoir notre patrie. Je suis à Varsovie depuis trois jours ; j'y suis venu pour faire quelques achats d'effets pour le régiment. Varsovie est une magnifique cité ; on y compte plus de 200.000 habitants ; elle rappelle Paris ; on y vit à peu près de la même manière. Tous les gens du grand ton y parlent français, et, quand on se promène au beau jardin de Saxe, on peut facilement se faire illusion ; on se croirait aux Tuileries ou au Luxembourg. J'ai vu ici plusieurs régiments polonais, qui sont absolument organisés à la française ; les officiers sont très élégants, et sont surtout d'une recherche étonnante dans leurs habits ; il s'en faut de beaucoup que nous puissions rivaliser avec eux sous ce rapport-là. Les femmes ont adopté toutes nos modes ; elles se mettent avec autant de goût que les Parisiennes et sont peut-être encore plus coquettes. J'espère, comme tout le monde, que la paix continentale est bien assurée, et que le commerce ne tardera pas à reprendre la plus grande activité.

Je pars dans deux heures pour rejoindre mon régiment ».

« Au camp de Sochaczew , 7 septembre 1807

Je suis de retour de Varsovie depuis dix jours ; me voilà donc encore une fois habitant d'une baraque en paille, qui ne vaut pas assurément le joli château de Kleintauersee, mais il faut pourtant se contenter en attendant mieux. On croit d'ailleurs que nous resterons au camp jusqu'à ce que la mauvaise saison nous en chasse.

Merci, mon bon ami, de toutes les choses obligeantes que tu me dis à l'occasion de mon nouveau grade. J'en apprécie tous les avantages, et je ne compte pas pour rien celui d'être capitaine à vingt-cinq ans. Jusque-là, je n'aurai pas à me plaindre, puisque j'aurai fait un chemin aussi rapide que qui que ce soit dans l'armée.

Voilà désormais mon sort fixé. Je ne pense plus à quitter mon état. Deux mille francs d'appointements augmentés de mes revenus me mettront à même de vivre honorablement partout. Je possède un bon cheval, je jouis de la table et du logement de mon colonel ; tout cela doit suffire à me contenter, en attendant notre retour en France.

M. Bellet m'accuse aujourd'hui réception de ta remise. Mon vendeur est satisfait et moi aussi, car j'ai fait une bonne acquisition, et dame Vestale est une excellente bête ».

« Au camp de Sochaczew , 23 septembre 1807

Nous sommes toujours au camp, et nous y sommes fort mal. Il fait un temps détestable ; on paye tout très cher, et chacun enrage de bon coeur. Notre camp de Sochaczew n'est pas éloigné de la Vistule ; nous ne sommes qu'à huit lieues du fameux Czarnowo, auprès duquel nous avons dans le temps passé le Bourg. Nous sommes allés il y a quatre jours, avec mon lieutenant-colonel, reconnaître et visiter nos anciennes positions. Quoiqu'il y ait déjà dix mois que l'affaire de Pultusk ait eu lieu, on trouve encore des cadavres et beaucoup de débris dans tous les environs du champ de bataille ».

« Au camp de Sochaczew , 4 octobre 1807

Mon pari est définitivement pris : je reste militaire. Tout compte fait, mon métier en vaut en autre. Nous éprouvons souvent, il est vrai, de rudes fatigues, mais nous finissons presque toujours par trouver le moyen de nous dédommager. Par exemple, après-demain, nous quittons le camp pour aller prendre nos quartiers d'hiver, et j'espère avoir ma part de quelque château où je passerai la mauvaise saison.

Il n'en est pas moins vrai que nous maudissons de bon coeur et la Pologne et les Polonais ; mais comme, effectivement, nous ne sommes que des machines animées, que chacun fait mouvoir comme il le veut, les plus sages prennent leur parti et mangent, tout en jurant, les économies de la campagne passée.

Celles d'un pauvre sous-lieutenant n'ont pas pu résister à l'achat d'un cheval que les Russes m'ont tué huit jours après, au ressemelage et remontage de plus de douze paires de bottes, au remplacement enfin de presque tous mes effets. Néanmoins, je suis encore au niveau, et voici l'état actuel de ma maison militaire :

1° Espèces : 360 francs

2° Dame Vestale, qui se trouve fort bien des soins de M. Créola, autrement dit Caracalla, notre valet de chambre commun ;

3° un porte-manteau bien garni ;

4° Bouffarde, ma pipe et fidèle compagne, qui me vient des Baskirs, habitants du Gange. Ajoute maintenant à cela la santé la plus robuste, un bras vigoureux, le ton le plus décidé, et conviens de bonne foi que je suis à mon poste. Ces coquins d'Anglais ont donc pris Copenhague ? C'est un grand coup pour eux, qui fermera actuellement la Baltique à tout le continent. Nous avons, il est vrai, Stralsund et l'île de Rugen, mais notre commerce n'en ira pas mieux pour cela ».

« Nowidwor , 25 octobre 1807

J'ai sous les yeux, mon cher ami, ta dernière du 26 passé. Nous avons déjà quitté le camp lorsqu'elle m'est parvenue. Nous sommes actuellement cantonnés sur la rive droite de la Vistule, où nous occupons une centaine de villages. La troupe y est fort mal logée, mais enfin cela vaut encore mieux que le camp.

Je commande pour mon compte particulier la petite ville de Nowidwor, située au confluent de la Narew, à 6 lieues de Varsovie. J'y suis fort bien logé, et je ne plains pas, quoiqu'il m'en coûte 80 francs par mois pour ma pension. Ma commanderie ne ressemble pas mal à la ville de Montbazou près Tours. J'ai 200 hommes de garnison.

Je demeure chez M. Lazowsky, président de la commission de Plozk, qui me laisse par conséquent en tête à tête avec une fort aimable dame de vingt-sept à vingt-huit ans, et deux jolies petites demoiselles de dix à onze. Mes bonbons et mes joujoux m'ont facilement valu la conquête des demoiselles, mais la maman est d'une trempe à ne pas céder facilement. Mme Lazowska est une de ces femmes qui plaisent au premier coup d'oeil, et qui vous inspirent à la fois de l'amour et du respect. Elle écoute volontiers la fleurette, mais elle a en même temps une manière d'y répondre si spirituelle, si honnête et si décente, qu'on est forcé malgré soi de lui rendre toute la justice qu'elle mérite. Elle reçoit volontiers mes assiduités, mais mes affaires n'avancent pas, et je joue provisoirement un triste rôle auprès de ma belle hôtesse, dont, pour comble de ridicule, je crois, d'honneur, que je suis amoureux. Au fond, c'est une chose singulière que l'espèce d'ascendant que certaines femmes ont le talent de prendre même sur les hommes les plus effrontés. J'en suis vraiment épouvanté moi-même. Il y a un mois, j'aurais tout osé ; et, aujourd'hui, j'ai à peine le courage de baiser une main qu'on ne retire pourtant jamais. Le diable m'emporte ! je n'y conçois rien ! Mais parlons un peu d'autre chose. Oui, mon ami, mon métier me plaît tous les jours davantage ; je crois que j'aurai beaucoup de peine à m'accommoder maintenant d'une vie paisible et rangée. Une femme, des enfants, un état, tout cela est sans doute charmant, mais rien ne vaut, à mon avis, l'indépendance d'un soldat. Un officier, qu'on regarde à peine en France, est un homme d'importance dans un pays conquis. On fait 500 lieues en s'amusant ; on est bien reçu, bien accueilli partout. Est-on blessé ? on se retire dans un vieux château, dont la dame vous plaint toujours quand vous avez une tournure supportable ! Est-on sans le sol ? on raisonne en philosophe, on apprend la

langue du pays et la fin du mois arrive. Tu vois donc, mon cher frère, que j'ai raison de tenir à mon épaulette.

Adieu. Je vous embrasse tous. Je vais un moment, auprès de Mme Lazowska, prendre une leçon de sagesse et de galanterie.

Adieu.

Tout à toi ».

« Visogrod , 3 novembre 1807

Figure-toi qu'un ordre inattendu vient de m'enlever ma commanderie, et que depuis huit jours j'ai quitté la belle Mme Lazowska. Il y a dix lieues d'ici à Nowidwor où nous avons du monde ; il en résulte que notre service devient très actif et que je me suis vu forcé d'acheter un second cheval pour seconder ma Vestale. Mon nouveau coursier se nomme Lovinsky et me coûte 200 francs que j'ai tirés sur MM Gaudalet et Dubernard, de Paris. J'espère que ces messieurs voudront bien faire accueil à mon mandat daté du 30 novembre et payable à vue. Mon vendeur, officier du 33^e régiment, a exigé ainsi son paiement, parce qu'il avait de l'argent à envoyer à ses enfants. D'ailleurs, mes finances se maintiennent et ma caisse est fort bien garnie.

Rien autre chose de nouveau en Pologne. Le roi de Saxe est à Varsovie et doit y passer l'hiver ; il y arrive aussi incessamment 6000 Saxons, qui vont remplacer les 61^e et 51^e de ligne qui partent pour Magdebourg ; on prétend que nous les suivrons de près, mais ce sont des on-dit ».

« Thorn, 1er janvier 1808

Depuis ma dernière lettre, nous nous sommes encore rapprochés de la France. Nous occupons aujourd'hui la ville de Thorn, où nous espérons rester quelque temps. Notre nouvelle garnison est extrêmement agréable. Les femmes de Thorn sont aimables, jolies, et surtout folles de la danse et des plaisirs bruyants ; nous leur donnons dans huit jours un bal, qui sera brillant et qui, j'espère, nous fera honneur auprès de nos belles alliées.

En attendant, je suis accablé d'occupations. Je suis à la fois adjudant-major, adjudant de place, commissaire pour le bal, etc., etc., et je trouve à peine un moment pour me rappeler à ton souvenir et pour te faire les compliments d'usage à l'occasion du nouvel an ».

« Thorn , 9 février 1808

Notre départ de Varsovie pour Thorn est le seul motif du retard que tu as éprouvé dans ma correspondance. On parle toujours de partir pour les grandes Indes. On prétend que les armées française, russe et persane se réuniront à Astrakhan. La Russie fournira, dit-on, les canons, et la Perse, les munitions et les vivres. Si ce grand projet-là s'exécute, nous ne sommes pas près de nous revoir.

En attendant, nous venons de fraterniser de notre mieux avec les officiers russes prisonniers qui viennent de France, et que notre auguste Empereur renvoie dans leur pays avec tous les honneurs qui leur sont dus. Depuis huit jours, il n'a été question que de bals et de grands dîners ; nous avons épuisé tous les magasins de vins de la ville de Thorn, et il serait de toute impossibilité de trouver ici maintenant une seule bouteille de champagne. Nous avons bu comme des enragés ; les Russes se sont noblement grisés, et nous les avons renvoyés enchantés de nos procédés.

Après des bamboches aussi éclatantes, tu dois penser que les finances de messieurs les officiers du 15^e sont terriblement délabrées : avant-garde, corps d'armée, réserve, tout y est passé. Il me reste encore 21 fr. 10 pour faire le garçon. Je serais donc véritablement dans la débîne si le papa Cotillon, mon brave lieutenant-colonel, ne venait pas au secours de la deuxième personne de son état-major ».

« Thorn , 17 février 1808

Honneur soit rendu, mon cher capitaine, au zèle infatigable avec lequel tu travailles à l'instruction de tes guerriers ! Que j'aimerais à voir nos Tourangeaux braver courageusement les rigueurs de la saison et ne rêver que tactique et maniement des armes ! Les progrès les plus rapides seront le prix d'un dévouement aussi beau ! Il ne faut pourtant pas que l'enthousiasme les emporte trop loin ; en ma qualité de militaire expérimenté, je vous recommande le sang-froid, et je vous engage surtout à ménager les jambes de vos instructeurs. En lisant ta dernière lettre, mon bon ami, j'ai admiré la chaleur avec laquelle tu me parles de votre double déjeuner ; par un concours admirable de circonstances, nous vidions à peu près dans le même moment les flacons de bourgogne et de champagne. Vous avez infailliblement bu à la santé de l'armée, et, comme nous ne manquons jamais de boire de notre côté à celle de notre beau pays, nos santés se sont rencontrées à peu près à moitié chemin. Encore une fois, l'accueil que nous avons fait aux officiers russes a été très brillant ; mais, comme nos bourses ne sont pas à beaucoup près aussi ferrées que les vôtres, il en est résulté que sept ou huit jours de ripaille nous ont réduits à être sans le sol : c'est ainsi, par exemple, que je me suis vu un moment ruiné de fond en comble ; j'étais même en état de faillite, puisque, devant payer un Frédéric d'or, je ne possédais plus que 4 thalers. Pour réparer le désordre de mes finances, j'ai tiré 240 francs sur les amis de Paris payables le 12 du mois prochain ; fais-moi donc l'amitié de leur confirmer l'avis que je leur en ai donné, afin que mon mandat soit accueilli.

Les plaisirs et la danse vont toujours leur train, et j'ai parfaitement la réputation d'un homme galant. Il existe dans nos bals une douzaine de vieilles dames auprès desquelles je suis sans cesse aux petits soins. Je voudrais que tu me visses danser gravement une polonaise avec l'une d'elles, dont la plus jeune a plus de cinquante années ! Je suis d'honneur le cheval de bataille du régiment ! Une polonaise avec une maman nous procure les demoiselles une heure de plus, et, grâce à mon intrépide assiduité, nous dansons toujours jusqu'à cinq heures du matin. Adieu ».

« Thorn , 15 mars 1808

J'arrive de Varsovie, où je fus envoyé dans les derniers jours du mois passé pour les affaires du régiment. J'étais chargé de deux missions assez importantes : il s'agissait premièrement de défendre devant un conseil spécial la cause d'un ancien soldat de mon ancienne compagnie qui a tué un paysan dans un château où il était en sauvegarde. Il fallait, en outre, justifier auprès de Son Excellence la conduite d'un officier qu'on avait accusé d'enlever une certaine baronne assez laide et surtout très maussade que son vieux mari redemandait pourtant à cor et à cri. L'officier, qu'on voulait destituer, en a été quitte pour quinze jours d'arrêts, et le pauvre diable de chasseur, qu'on parlait de fusiller, pour trois mois de prison, avec invitation très formelle à l'une et à l'autre partie de laisser désormais tranquilles les baronnes et les paysans. Je suis donc rentré à Thorn, aussi fier de ce double succès que la circonstance pouvait le permettre, quand tes deux lettres des 15 et 24 février se sont trouvées là, comme mars en carême, pour me rabattre le caquet ; dans la première tu prétends que nous nous faisons tuer comme des moutons ; dans la seconde tu me dis à peu près que nous mangeons notre argent comme des imbéciles ! Je t'avoue, mon cher capitaine, que deux apostrophes aussi vigoureuses m'ont fait une vive impression ; je ne pouvais te pardonner de me regarder comme un sot après un voyage aussi brillant que je venais de terminer, et, dans un mouvement d'une trop juste colère, je fus sur le point de t'écrire pour t'envoyer un cartel, mais je fis ensuite réflexion qu'il ne fallait jamais avoir de démêlés avec ses supérieurs, et, en ma qualité de simple lieutenant, je pris le parti de m'en tenir à quelques raisons solides pour te prouver que je n'ai pas d'aussi grands torts que tu voudrais bien me le faire croire.

Je pose en fait que des gens d'honneur peuvent se battre au pistolet ; je te citerai à l'appui de cette assertion : 1° l'exemple de notre compatriote, M. Brulé, qui se fit tuer quelques années avant la Révolution par M. de Laf... qui tira mieux que lui ; 2° celui du brave général Reynier qui envoya dans l'autre monde le général Destaing qui revenait d'Egypte et qui devait se marier huit jours après ; 3° et enfin, celui tout récent du lieutenant général Bruden qui, pour cette fois, ne tua point son adversaire, le comte de Wefrey, quoiqu'ils aient tiré deux coups chacun et à dix pas de distance.

Je passe au deuxième chef d'accusation : tu ne conçois pas, dis-tu, comment, de gaieté de coeur, nous mangeons notre argent pour des Russes que nous ne reverrons jamais ! Vrai propos de bourgeois, mon cher capitaine ! vrai propos de bourgeois que j'ai beaucoup de peine à te pardonner ! Quand il s'agit de donner à des officiers de nation étrangère une opinion avantageuse de la nôtre et du bon esprit qui règne dans nos régiments, crois-tu que nous nous amusons à calculer d'avance la dépense que nous allons faire pour eux ? Nous sommes plus fiers que cela dans le 15^e et nous eussions vendu nos chevaux, nos claques, nos boucles d'argent et autres objets de luxe, plutôt que de souffrir qu'il en passât un seul sans se griser en portant la santé de notre Empereur ! Me voilà, je l'espère, pleinement justifié à tes yeux ; la manière victorieuse avec laquelle je viens de réfuter les divers paragraphes de tes deux dernières, t'engagera sans doute à être plus circonspect à l'avenir ; je te le conseille même fort si tu ne veux pas attraper quelque mauvaise plaisanterie à l'occasion de ta compagnie des gardes à pied, dont les journaux qui parlent de celles d'Orléans, d'Agen, de Toulouse, etc., n'ont pas encore dit un mot, de peur d'être forcés de n'en rien dire de bon. Notre voyage aux grandes Indes est sans doute quelque chose de fort incertain ; provisoirement, nous venons d'être équipés tous à neuf, et on vient de distribuer en même temps aux soldats des bidons, des gamelles et des marmites ; tout cela prouve au moins qu'on n'a pas envie de nous renvoyer en France.

Si tu veux te donner la peine de regarder un moment la carte de Prusse, tu verras que nous sommes ici à cent cinquante lieues de Magdebourg.

M. Métivier sera demandé au général Bellavesne par M. le colonel Desailly. Adieu, mon ami, crois-moi tout à toi de bonne amitié ».

« Thorn , 2 avril 1808

Depuis ma dernière du 16 passé, j'ai reçu la tienne du 4 dernier. Je te remercie encore une fois, mon cher ami, des soins que tu as bien voulu prendre pour qu'on fît honneur à mon mandat sur MM. Gaudalet Dubernard et Cie. Cette maudite Pologne sera le tombeau de la moitié de nos officiers et la ruine de nos bourses. D'un côté une fièvre maligne nous enlève à chaque instant quelques-uns de nos camarades, et de l'autre, on discrédite la monnaie de Prusse, et on fait augmenter de 33 pour 100 les comestibles et les denrées. Nous prenons pourtant notre mal en patience, et nous aimons tant notre auguste Empereur, que nous irons encore camper l'été prochain si bon lui semble, sans laisser échapper le moindre murmure. D'après toutes les apparences, Sa Majesté sera déjà passée dans vos murs, au moment où tu recevras celle-ci. J'aime à croire que nos Tourangeaux se seront fait remarquer dans cette circonstance, par leur empressement et le plus vif enthousiasme. Je lis depuis quelques jours les journaux français avec beaucoup d'attention, dans l'espoir de t'y voir figurer à la tête de tes gardes à pied !

Il faut convenir, mon ami, que tu viens d'éprouver des contre-temps bien désagréables ! Mais du courage et de la patience ! Un jour viendra où messieurs les Anglais ne bloqueront plus nos vaisseaux dans nos ports ; le commerce ira son train, et tu gagneras alors, dans un seul mois, autant d'argent que moi pendant vingt ans de services et de gloire.

Que dis-tu de notre nouvelle noblesse ? Si mon brevet d'adjudant-major fût arrivé à Tilsit huit jours plus tard, je serais aujourd'hui M. le chevalier ! Mais on ne peut être payé deux fois ! Je

me console cependant de mon obscurité, en pensant que je serai capitaine le 1er janvier prochain, et, tout bien calculé, je ne crois pas à y perdre. D'ailleurs, qui peut répondre qu'avant six mois nous ne nous battons pas comme des enrégés ? N'avons-nous pas encore deux ou trois rois à détrôner en Europe, sans compter les projets d'expéditions aux Indes et en Amérique ?

Je conserve donc l'espoir de devenir noble à mon tour, et comme il est probable que je ne serai plus bon à rien quand je demanderai ma retraite, je t'engage à travailler sérieusement à la fortune de M. Emile, afin qu'il puisse un jour devenir l'héritier et le successeur de M. son oncle dans tous ses titres et dignités.

Adieu, mon ami, je vous embrasse de grand coeur et suis tout à vous ».

« Thorn , 18 avril 1808

Depuis huit jours nous n'avons plus de communications avec la rive gauche de la Vistule ; les glaces ont emporté notre pont et obstruent encore la rivière. La Vistule a dans ce moment près d'une demi-lieue de largeur ; le fameux pont de Thorn, que nous regardions comme un chef-d'oeuvre de solidité, n'a pas résisté cinq minutes. cette débâcle a vraiment eu quelque chose d'épouvantable ; depuis vingt ans, on n'avait rien vu de semblable ».

« Thorn , 14 juin 1808

J'ai bien reçu, mon cher ami, les deux dernières lettres que tu m'as écrites. Depuis trois semaines nous avons eu tant d'occupations que je n'ai pas trouvé un moment pour y répondre plus tôt.

Tandis que vous faisiez de brillants préparatifs à l'occasion du voyage de Leurs Majestés le roi et la reine d'Espagne, nous avons le bonheur de posséder à Thorn notre général de division, M. le comte de l'empire Friand. Nous avons manoeuvré devant lui plusieurs jours de suite, et nous avons subi enfin la nouvelle organisation voulue par les derniers décrets de Sa Majesté Impériale.

Notre régiment est donc actuellement composé de cinq bataillons, dont deux en Portugal et trois à Thorn ; nous avons toujours le même colonel, quatre chefs de bataillon, cinq adjudants majors, dix adjudants et dix chirurgiens. J'ai conservé ma place au premier bataillon. Le séjour de la Pologne nous coûte toujours beaucoup d'argent, et beaucoup de soldats ; en même temps que nous payons tout au poids de l'or, la fièvre et le scorbut nous enlèvent tous les jours quelques-uns de nos chasseurs. Je suis le seul officier de la garnison qui n'ait pas été atteint. Ma robuste santé résiste à tout. En récompense, ma bourse est dans un état déplorable ; c'est aujourd'hui le 14, et déjà je n'ai plus le sou ; pour comble de malheur, le retour de la belle saison nous occasionne encore de nouveaux frais ; nos uniformes, que la dernière campagne avait cruellement outragés, n'osent plus prendre l'air ; il faut tout renouveler à un prix excessif. Prends donc bonne note, mon cher ami, de mon mandat de ce jour de 240 francs payable à 20/30 jours de date sur MM. Gaudalet Dubernard et Cie de Paris. Je compte sur un accueil favorable ; il sera comme à l'ordinaire envoyé à M. Bellet, notre quartier à Paris. Une maladie dont je ne te parlais pas fait aussi tous les jours de nouveaux progrès dans le 3è corps d'armée ! C'est la fureur d'épouser les dames polonaises. Les officiers du 15è régiment en paraissent particulièrement atteints. Deux de nos lieutenants-colonels se marient dans quinze jours ; trois capitaines et deux lieutenants dans un mois, et pour comble de bamboche, tous nos vieux troupiers font arriver de France à peu près une douzaine de vilaines femmes qui vont bien relever dans ce pays la réputation des dames françaises que la figure de nos vivandières avait un peu altérée. J'espère que l'envie du mariage ne me possédera pas de sitôt ; cependant, je ne voudrais pas en répondre, car encore une fois nos épouseurs sont vraiment possédés d'une espèce de rage, qui ressemble beaucoup à une épidémie. Adieu, mon cher ami. Parle-moi du passage de la Cour d'Espagne, et crois-moi de tout ton coeur ton sincère ami ».

« Thorn , 27 juin 1808

Je te confirme, mon bon ami, ma dernière lettre du 15 courant, par laquelle je t'annonçais mon mandat de 240 francs sur MM. Gaudalet Dubernard et Cie de Paris. Il m'est arrivé depuis deux événements désagréables qui viennent encore me couper la bourse d'une manière cruelle. Le 24 de ce mois sur les six heures du matin, je dormais d'un profond sommeil ; mon domestique, qui venait d'entrer chez moi pour y prendre mes habits, laissa ma porte ouverte, et, une heure après, quand je sortis de mon lit, je m'aperçus qu'on m'avait enlevé ma bourse, une fort belle montre en or, une paire d'éperons en argent et mes épauettes. En ma qualité d'adjudant de la place, j'eus de suite à mes ordres tous les agents de la police ; deux heures après on m'amena un personnage entre les mains de qui je retrouvai ma montre et mes autres effets, mais mes espèces sont définitivement perdues. Pour comble de guignon, mon domestique mena le même jour mon cheval au vert dans l'intérieur des fortifications ; une vipère le piqua à la jambe gauche de derrière, un peu au-dessus du pâturon ; on le ramena avec beaucoup de peine à l'écurie, et en dépit des secours de tous les artistes vétérinaires de la ville, j'ai eu le malheur de perdre ma belle Vestale, dont je refusais encore 22 louis d'or il y a quinze jours.

Je ressens vivement cette double perte qui me fait tort de plus de trente louis ».

« Thorn , 26 juillet 1808

Je viens de recevoir, mon cher ami, ta dernière du 27 du mois passé ; elle ne m'est parvenue qu'après vingt-quatre jours de marche ; ce retard a sans doute été occasionné par la crue considérable des rivières qui ont endommagé presque tous les ponts ; celui de Thorn a presque entièrement été rompu par d'énormes radeaux que le force du courant avait entraînés. La guerre est ici à l'ordre du jour ; on ne dit point avec qui, mais on s'attend à se mettre en mouvement d'un moment à l'autre. Nous venons d'envoyer chercher à Posen quatre-vingt mille cartouches à balles et deux paires de souliers par homme. Les troupes qui occupent les avant-postes ont aussi reçu des munitions ; on vient également d'envoyer à Varsovie douze bateaux chargés de canons, de poudre et de boulets. Veut-on réellement recommencer à se battre, ou bien sont-ce seulement des démonstrations dont le but serait d'intimider quelque cabinet qui n'accorde pas assez vite ce qu'on lui demande ? Nous vous laissons, messieurs les politiques, le soin de résoudre la question. En attendant, nous sommes prêts, et malheur à ceux qui nous forceront de nous mettre à leurs trousses. Tout le monde est tellement convaincu que nous ne tarderons pas à avoir quelque occupation, que chacun fait déjà ses dispositions ; nos dames de France ont reçu l'ordre de rétrograder ; nos vieux officiers font leur testament et disposent gravement d'un millier d'écus économisés depuis quinze ou vingt années ; nos jeunes gens, pendant ce temps-là, demandent à grands cris de l'argent pour payer leurs dettes, et tous attendent avec impatience l'ouverture d'une nouvelle campagne qui ne manquerait pas de nous procurer de l'avancement, des croix et des lauriers ! Moi-même, mon cher ami, je veux mettre aussi de l'ordre dans mes affaires, et tu trouveras ci-inclus un double de mon compte avec toi. J'espère pourtant que je recevrai encore quelques lettres de toi à Thorn, car nous avons la louable habitude de ne commencer la guerre qu'aux environs de septembre et octobre, c'est-à-dire quand les moissons sont faites, et par conséquent les greniers remplis. Pour mon compte particulier, je serai charmé de quitter Thorn. En même temps que nous y dépensons un argent d'enfer, nous avons encore le désagrément d'y être tourmentés par des maladies de toutes espèces ; les fièvres et le scorbut nous ont déjà enlevé quatre-vingt-douze soldats depuis six moi et nous avons constamment trois cent malades aux hôpitaux. Jusqu'à ce moment, j'ai eu le bonheur de conserver ma santé, mais aussi je suis sans cesse sur le qui-vive. Je dépense régulièrement trente sols par jour en tabac, en cochléaria, en eau de Dantzic, et autres drogues anti-scorbutiques. Le scorbut est devenu pour nous une maladie incurable ;

tous ceux qui en ont été atteints ont succombé.
Tu dois trouver, mon cher ami, que je dépense un argent considérable, mais tu peux facilement calculer ma dépense et ma recette de tous les mois. Je reçois du gouvernement 44 thalers de Prusse (un thaler nous est compté pour 3 fr. 14 et ne vaut réellement que 3 fr. 12)

Ma pension me coûte 30 thalers.

Mon cosmétique 2 thalers.

Mon blanchissage 4 thalers

Total 36 thalers

Il me reste donc 8 thalers pour payer le bottier, le tailleur, le perruquier, etc., et faire le garçon. En France, au contraire, avec 45 francs j'ai une excellente pension et, tous frais défalqués, il me resterait encore tous les mois 72 à 80 francs de net. Nous avons donc quelque raison de ne pas chérir ce pays-ci.

Tu dois voir clair comme le jour que je serais gueux comme un rat d'église si je n'avais pas de temps en temps recours à toi, car enfin, outre qu'il faut vivre, il faut encore acheter tous les ans des habits, du linge, etc., etc. Je borne au reste ma dépense le plus que je peux et je t'assure que j'estime l'argent tout ce qu'il vaut.

Je n'ai pu encore réussir à trouver un cheval pour remplacer ma Vestale. Je me sers provisoirement du cheval de mon domestique qui n'est pas mauvais, mais qui est bien d'ailleurs un des plus vilains coursiers de la division. Il va donc encore m'en coûter là une trentaine de louis et peut-être même davantage, car les bons chevaux sont d'une rareté prodigieuse et excessivement chers ; la dernière guerre a tout enlevé ; une chose également désagréable, c'est qu'on ne trouve pas communément des chevaux hongres, messieurs les Polonais ayant l'habitude de se servir de chevaux entiers. Si je parviens à me monter comme il faut, la caisse du régiment me fournira les fonds nécessaires et je rembourserai ensuite M. le quartier maître en un mandat sur les régiments de Paris.

Adieu, mon ami, je vous embrasse tous de bien bon coeur.

Tout à toi ».

« Thorn , 27 juillet 1808

PS (de la lettre précédente du 26 juillet)

Nous avons été toute la nuit sur pied. Le tonnerre est tombé hier au soir à cinq heures sur un magasin rempli de cordages et de chanvre ; tout a été brûlé ; C'est une perte considérable pour le propriétaire. Ce bâtiment n'étant qu'à portée de pistolet de l'arsenal, toute la ville était dans des transes horribles ; heureusement, il n'est point arrivé d'accident quoique le feu ait duré jusqu'à neuf heures du matin. Adieu, je vais me mettre au lit ; j'ai tant crié et j'ai été tellement mouillé que je crains d'avoir attrapé la fièvre ».

« Thorn , 12 août 1808

J'ai reçu ta lettre du 14 passé. Je conviens que j'ai eu le plus grand tort d'étaler mes espèces et mes bijoux sur une table de nuit, mais cependant cette malheureuse table n'était pas à quatre pieds de moi.

L'incendie dont je t'ai parlé dans ma dernière m'a valu trois accès de fièvre très violents. Le quinquina est venu de suite à mon secours et, depuis huit jours, ils n'ont pas reparu. J'espère donc en être entièrement débarrassé. Mon indisposition ne m'a pourtant pas empêcher d'aller à la foire de Lowitsch avec mes officiers supérieurs nouvellement mariés. Cette foire, la plus considérable de la Pologne, vaut presque la foire de Guibrai. Il s'y fait un commerce considérable en tout genre, et particulièrement en bois de construction et en grains. Nos messieurs y ont acheté très cher de très beaux équipages. J'y ai aussi fait l'emplette d'une assez

belle jument russe qui m'a coûté vingt-huit louis d'or. Jusqu'à ce moment j'en suis extrêmement content, et quoique cette dépense soit énorme, je m'en console par l'espoir d'être bien monté pour quelques années. J'ai vu vendre à la foire un cheval cosaque trois cents cinquante ducats de Hollande ! C'est un cheval dont un Français n'aurait pas donné vingt louis ; le seigneur polonais n'a pourtant pas fait un mauvais marché ; les bons chevaux cosaques sont effectivement inappréciables.

La caisse du régiment m'a fait toutes les avances dont j'ai eu besoin pour l'achat et pour l'équipement de mon cheval et j'a remboursé monsieur l'officier payeur en deux mandats sur Paris dont je te prie, mon ami, de prendre bonne note, afin qu'ils reçoivent tout l'accueil que mérite la confiance qu'on m'a accordée ici.

Notre garnison de Thorn est toujours ruineuse pour nous en raison de l'excessive cherté des marchandises et des pensions. Croirais-tu qu'on paye ici 60 francs un chapeau qu'on achète à Paris 32 francs.

Le scorbut continue à nous enlever beaucoup de monde. Cette terrible maladie vient de prendre un caractère singulier : elle attaque les nerfs avec violence, et tous ceux qui ont été atteints depuis quinze jours, sont entièrement estropiés. On fait partir ces jours-ci trente-six soldats et deux officiers pour les eaux de Warmbrunn en Silésie. On croit que c'est le seul moyen de les tirer d'affaire. Je suis obligé d'aller faire trois fois par semaine la visite de l'hôpital, et je t'assure que je prends toutes mes précautions pour ne pas gagner ce détestable mal.

Il a été convenu entre M. Morin, notre officier payeur, et moi, qu'il me ferait tous les mois une haute paye de 5 fr. 70, dont je le rembourserai seulement tous les quatre ou cinq mois, pendant tout le temps que nous resterons ici. J'aurai réellement besoin de cette augmentation, nos appointements suffisant à peine aux dépenses ordinaires, de manière que les trois quarts et demi de nos officiers sont sans le sol. M. Morin m'a compté cette somme à partir du mois dernier. Comme tu le vois, mon cher ami, je dépense considérablement d'argent, mais conviens qu'il est vraiment désolant d'être sans cesse obligé de calculer à un thaler près ».

« Nimptsch , 4 octobre 1808

Avant mon départ de Thorn, j'ai reçu, mon cher ami, ta lettre du 28 août passé. Pour un capitaine de gardes d'honneur, il faut avouer que tu as quelquefois un style bien bourgeois ! Une somme de 300 francs n'est sans doute pas une bagatelle, mais crois-tu donc qu'on puisse se monter pour rien dans un pays comme la Pologne où la guerre a enlevé plus de soixante mille chevaux de toute espèce ? Le mien, qui me coûtait vingt-huit louis, n'était que fort ordinaire et pourtant il n'était pas payé trop cher...

Je suis actuellement propriétaire d'une des plus belles bêtes que l'on puisse voir. C'est une jument normande, âgée de 6 ans, provenant du général français Leval, qui est retourné en France à la suite d'une blessure très grave, qu'il avait reçue à la bataille d'Eylau. M. le premier président du comité de Thorn l'a payée quarante-cinq louis, à l'époque où les chevaux étaient presque pour rien, par la raison que nos cavaliers se montaient alors partout sans compliments ni cérémonies. Voici en deux mots l'histoire de la Belle Coquette. J'étais adjudant-major de la place de Thorn. Deux jours avant mon départ, messieurs les Magistrats voulurent me prouver leur gratitude par un cadeau d'une trentaine de frédéric d'or que je leur renvoyai sur-le-champ. M. le président fit alors mettre dans mon écurie, à la place du mien, son propre cheval, et je reçus en même temps un billet ainsi conçu : "Monsieur le Major, je vous prie d'accepter, en échange de votre cheval, celui que je vous envoie : c'est une excellente bête ; je vous assure que vous en serez parfaitement content." Mon colonel m'ayant permis de faire cet échange, Coquette est restée entre mes mains, et pour son début, elle vient de faire avec moi en cinq jours le chemin de Thorn à Breslau, c'est-à-dire quarante-deux milles. J'en suis effectivement satisfait.

Depuis le premier du mois, nous sommes cantonnés ; nous occupons trois petites villes, savoir : le 1er bataillon, Nimptsch ; le 2^e Strehlen ; le 3^e Ohlau ; La troupe est casernée très agréablement et les officiers logent en ville.

La Silésie est un pays magnifique qui vaut presque la Touraine ; c'est avec raison que le vieux Frédéric en faisait tant de cas ; elle offre des ressources inépuisables ; avant la guerre, v'était un vrai pays de cocagne ! Actuellement, tout y est très cher et cependant une excellente pension ne coûte que soixante francs par mois. On boit d'excellent vin de France à trente sols la bouteille. J'espère que nous pourrons nous dédommager un peu ici des dépenses excessives que nous avons faites en Pologne où tous nos officiers se sont ruinés ; il n'en est pas un qui ne redoive à la caisse un et deux mois d'appointements.

Dans ta lettre du 28 août qui est, entre nous soit dit, une sévère mercuriale, tu prétends que j'allais un train d'enfer ? Cela peut être vrai, mais de grâce fais encore une fois mon compte. Je reçois par mois 160 francs, c'est-à-dire 44 thalers ; j'en payais trente pour ma pension ; il en restait donc quatorze pour mon entretien, celui de mon cheval et mes plaisirs. Si tu veux faire attention avec cela qu'un adjudant-major de son régiment est obligé de vivre à l'état-major de son régiment, et qu'il doit être en tenue du matin jusqu'au soir, tu ne seras pas étonné qu'avec 70 francs par mois j'étais encore les trois quarts du temps sans le sol ; pense donc, mon cher ami, qu'on n'est pas à son aise dans un pays où l'on paie un chapeau 60 francs, une paire de bottes 50 et le reste à proportion. J'entre avec toi dans tous ces détails pour te convaincre que, loin d'aller un *train d'enfer*, je menais au contraire un très petit train, puisque je ne dois pas un denier à personne.

L'arrangement que j'ai fait avec l'officier payeur à partir du 1er juillet ne subsistera pas longtemps et je te prie de me faire l'honneur de croire que, dans notre métier mieux que dans aucun autre, on apprend à ne point jeter son argent par les fenêtres. Maudite Pologne ! Quand nos chasseurs sont arrivés à la barrière où on lisait en grosses lettres : *Silésie*, ils ont jeté des cris de joie ! Chacun faisait ses adieux aux Polonais de cent manières différentes, toutes plus drôles les unes que les autres ! »

« Frankenstein, 2 novembre 1808

Depuis ma dernière en date de Nimptsch, j'ai reçu, mon cher ami, celle que tu m'as adressée à Glogau. J'avais déjà lu dans nos journaux le détail de mille réceptions brillantes que vous avez faites en France aux soldats de la Grande Armée et j'ai vu avec un bien grand plaisir que les habitants de Tours ont eu l'honneur d'être cités dans un article particulier ; un accueil aussi flatteur et, n'être nous soit dit, si peu ordinaire, va encore redoubler le courage de nos braves et infatigables légions et messieurs les révoltés ne seront pas aux noces quand elles vont leur tomber sur les bras. Si les Anglais osent les attendre, ils verront ce que c'est que d'avoir affaire aux baïonnettes d'Austerlitz et de Friedland.

J'aurais bien voulu que le 3^e corps d'armée fût aussi destiné pour l'Espagne ; malheureusement, il est décidé que nous passerons l'hiver en Saxe. Nous avons déjà reçu notre ordre de départ, et avant huit jours nous aurons évacué la Silésie. Nous avons fait hier nos adieux à M. de Salaignac, lieutenant dans mon ancienne compagnie, qui vient de passer aide de camp de M. le général de division Drouet, gouverneur de Bayonne. C'est un brave et estimable officier, qui emporte nos regrets et notre amitié. Je lui ai donné une lettre pour toi, et il te la remettra à son passage à Tours. Je te prie, mon cher ami, de lui préparer d'avance quelques mots de recommandation pour tes amis de Bordeaux, Mont-de-Marsan, Bayonne, Bilbao et Madrid. En même temps que tu l'obligeras beaucoup, tu rendras peut-être un grand service à tes amis d'Espagne. Il est extrêmement officieux, et, pendant le séjour que nos troupes ne manqueront pas de faire dans le pays conquis, il peut trouver l'occasion de leur être utile.

Je ne t'engage point à lui faire bon accueil ; je compte trop sur ton attachement pour moi pour

ne pas être persuadé d'avance que tu verras avec plaisir un de mes meilleurs camarades. Offre-lui de l'argent ; il n'aura pas de besoin, mais il me saura le meilleur gré de ton procédé. M. de Salaignac est enfin un jeune homme d'excellente maison, et aussi recommandable pour ses bonnes qualités que pour ses talents.

Le départ de ce jeune officier laisse une place vacante dans le coeur de M. le colonel qui lui était tendrement attaché. J'ai l'espoir de parvenir à le remplacer auprès de lui ; je suis déjà en bon chemin.

Adieu, mon cher capitaine. Je vous embrasse tous de grand coeur.

Tout à vous ».

« Frankenstein, 12 novembre 1808

Depuis ma dernière du 2 courant, je n'ai point reçu de tes nouvelles. Pourquoi, mon cher ami, restes-tu donc aussi longtemps sans m'écrire ? Si M. de Salaignac n'est point passé au moment où tu recevras celle-ci, il ne devra point tarder à paraître. Je te renouvelle la prière que je t'ai déjà faite, de le traiter comme un de mes camarades.

Le jour de notre départ est fixé au 17 de ce mois. Nous ne connaissons point encore notre destination ; nous savons seulement que nous traverserons la Saxe pour nous rapprocher des bords du Rhin. Je me mettrai en route le 16 pour aller d'avance faire le logement de mon régiment. Nous quitterons la Silésie comme nous quittons tous les pays où nous séjournons quelque temps, c'est-à-dire sans regret. Nous n'en regardons pas moins ce pays-c- comme un des plus beaux de l'Allemagne.

Nous ne faisons plus actuellement partie de la Grande Armée, et nous serons à l'avenir désignés sous le nom d'armée du Rhin. La Grande Armée a été dissoute par un décret de Sa Majesté.

J'attends avec impatience des nouvelles d'Espagne ; dis-moi donc bien vite, mon ami, tout ce que tu pourras en apprendre. Je vous souhaite à tous toutes sortes de prospérité e je vous embrasse de bien grand coeur.

Tout à toi »

« Kulmbach, 21 décembre 1808

Je commence à désespérer de toi, mon cher capitaine. Je te croyais mort ou parti pour l'Espagne avec ta compagnie ! Le moyen, en effet, d'imaginer que tu es chez toi, que tu te portes bien, que tu n'as pas grand'chose à faire, et que tu me laisses pourtant trois grands mois sans répondre à une seule de mes lettres.

Je suis étonné que Salaignac ait tant tardé à paraître : il devait être à Tours dans les derniers jours de novembre. Tant pis pour lui s'il a fait le paresseux ; on se sera battu sans lui en Espagne, et, à sa place, j'en aurai été bien fâché. A propos de l'Espagne, il paraît que nos affaires ont été grand train. Néanmoins, d'après différents rapports particuliers, nos soldats ont eu quelques grands coups de collier à donner. Jusqu'à ce moment, il ne paraît pas que les Anglais veuillent en tâter.

Pour un ancien dragon, pour un ancien commandant de place, et enfin pour un capitaine de gardes d'honneur à pied, il faut convenir que tu n'as pas de notre métier des idées très étendues ni très exactes ! Tu me demandes froidement si je suis proposé pour avoir la croix ; si je serai capitaine bientôt ; si j'aurai une compagnie avec. Conviens donc de bonne foi, mon cher ami, que tu n'es plus bon qu'à garder la maison et par-dessus tout à porter l'épaulette ! Je veux bien cependant t'expliquer tout cela, mais à conditions que tu n'y reviendras plus. D'abord, j'observe que la croix d'honneur ne s'accorde qu'à la suite de quelque grande affaire où l'on perd beaucoup de monde et où l'ennemi en perd encore dix fois davantage : il faut donc attendre, pour l'avoir, que mon régiment se trouve encore une fois ou deux au milieu des balles et des boulets ! Secondement, je te répète que je serai capitaine le 12 janvier qui vient !

c'est-à-dire capitaine adjudant-major, au lieu de lieutenant adjudant-major, ce qui ne change que le grade et pas du tout le traitement pécuniaire ! Troisièmement, enfin, je te répète que je ne suis pas libre de prendre une compagnie, et que jamais un adjudant-major ne prend de compagnie, à moins qu'il ne déplaie souverainement à son colonel, ou qu'il ne puisse plus ni marcher ni monter à cheval. L'adjudant-major intelligent, qui sait faire son métier et ménager en même temps l'estime et l'amitié de ses chefs et de ses camarades, est sans contredit un officier très heureux et d'autant plus à même de jouir de mille faveurs particulières, qu'il ne se dit pas un mot dans le régiment pour le bien du service et qu'il ne se donne pas un ordre de deux lignes sans que tout cela lui passe par les mains. C'est assez vous expliquer, mon cher et très honoré capitaine, que, si vous serviez dans mon régiment, vous ne manqueriez pas une seule occasion de m'ôter votre chapeau et de m'inviter à déjeuner. Tu verras par la date de celle-ci que nous avons entièrement quitté la Prusse et que nous occupons actuellement la principauté de Bayreuth ; on croit que nous n'y serons pas longtemps, et que nous nous rapprocherons de Mayence.

Nous avons marché trente jours pour venir de Frankenstein à Bayreuth et Kulmbach ; nous avons traversé tout le royaume de Saxe, et nous avons vu en passant la belle ville de Dresde, que je ne puis comparer à aucune de nos villes de France que je connais. C'est une ville qui n'a que neuf cents maisons et quatre-vingt-cinq mille habitants ».

« Kulmbach, 19 février 1809

Depuis huit jours, on ne parle plus que de guerre. Nous avons l'ordre d'emballer tous nos gros bagages ; on vient d'envoyer dans les hôpitaux tous les hommes malingres et hors d'état de faire route ; enfin, nous nous attendons très sérieusement à quelque chose d'extraordinaire. MM. les Autrichiens veulent, dit-on, brûler encore une fois des cartouches avec nous ! Tans mieux ! J'aime le bruit. L'odeur de la poudre me plaît et je suis tout disposé à me brosser d'importance.

Je viens d'être interrompu par l'arrivée de M. le général de division : nous sommes tous partis à cheval pour aller reconnaître les défilés de Hof et de Kupferberg ; ce sont deux des débouchés de la Bohême ! Nouveau signe que nous ne tarderons pas à faire un mouvement ».

« Segnitz, 26 mars 1809

Depuis ma dernière des premiers jours de ce mois, la 2^e division de l'armée du Rhin a pris de nouvelles positions. Nous occupons toujours le pays de Bayreuth, où il n'y a pas moins de cent mille hommes. Chaque régiment est actuellement placé à son rang de bataille, et face à l'Autriche. Jusqu'à ce moment, au contraire, nous étions cantonnés dans l'ordre inverse. Les bruits de guerre, qui prennent d'autant plus de consistance qu'il paraît sûr que messieurs les Autrichiens font effectivement de grandes démonstrations, nous donnent lieu de croire que nous ne serons pas longtemps tranquilles. On assure même que nous devons faire le 29 un nouveau mouvement.

Toutes nos femmes sont reparties pour la France ; nos bagages ont été envoyés jusqu'à Würzburg, et nous n'avons même pas eu la faculté de conserver nos porte-manteaux ; en revanche, nous avons reçu des souliers, des fusils et des cartouches ! Chacun voit avec plaisir ces préparatifs guerriers ; une campagne avec l'Autriche nous fera passer trois ou quatre mois, et nous autres soldats, nous avons besoin d'occupation. Nous sommes donc très disposés à ouvrir le bal quand on voudra ; tant pis pour ceux qui perdront la mesure. Jamais l'armée n'a été plus belle, ni mieux entretenue. Je t'annonce avec plaisir, mon ami, que je viens de recevoir ma nomination au grade de capitaine. Je compte du 11 janvier dernier. Au moment de notre départ de Kulmbach, plusieurs de nos messieurs nous ont donné la comédie. Notre chirurgien-major, entre autres, était devenu amoureux fou de la demoiselle du bailli chez lequel j'étais logé. En ma qualité d'ami intime du docteur, j'étais à la fois le

confident et l'interprète. M. le docteur, dont les intentions sont plus qu'honnêtes, avait eu le bonheur de faire de grands progrès dans le cœur de la Dulcinée, et, quand il a fallu se séparer, j'ai cru un instant que tout ce monde-là allait mourir de douleur. Le disciple d'Hippocrate pleurait à chaudes larmes et faisait ses adieux en français ; la tendre Antoinette gueulait à pleine tête et lui répondait en allemand ; le père fumait sa pipe sans rien dire, et la maman, la chère maman Donauer, pleurait avec sa fille, mais elle serrait la main de M. le chirurgien-major, et avait l'air de lui dire : "Que je vous regrette !" »

« Bremberg, 28 avril 1809

Messieurs les Autrichiens nous ont donné de la tablature ; nous nous sommes battus avec eux les 14, 19, 21 et 22 de ce mois. L'affaire du 21 a été très chaude ; nous sommes restés pendant quatre heures sous le feu de trois régiments de ligne et de sept pièces de canon ; nous avons déjà 621 chasseurs et 10 officiers hors de combat. Mon cheval a été tué entre mes jambes, mon fourreau de sabre a été coupé en deux par un morceau de mitraille, j'ai reçu une petite contusion à la cuisse gauche, et je suis légèrement blessé à la main droite ; mes habits sont troués dans cinq endroits différents. D'ailleurs, tout va bien ; l'ennemi est en pleine retraite ; encore une bataille et c'en est fini de l'Autriche. Je souffre un peu de ma cuisse, mais je pense cependant suivre le régiment. Le pays Thierry du 33^e a été tué. Gamelin est chef de bataillon ».

« Lintz, 8 mai 1809

Depuis ma dernière lettre en date de Bremberg, il ne s'est rien passé de nouveau dans le 3^e corps d'armée. Nous avons manœuvré pendant quelques jours sur les deux rives du Danube, sans avoir aucun engagement avec l'ennemi. Nous sommes campés depuis deux jours en avant de la belle ville de Lintz, capitale de la Haute Autriche. Les Autrichiens sont chassés de position en position par le 4^e corps. On annonce à l'instant que S.M. l'Empereur des Français a couché hier à la fameuse abbaye de Mülk et que les avant-postes sont déjà devant Saint-Poelten.

Ma blessure à la cuisse m'a fait souffrir pendant quelques jours ; actuellement, c'est à peu près terminé.

Adieu. Je vous embrasse tous ».

« Vienne, 26 mai 1809

Je ne mérite pas, mon cher ami, le reproche que tu m'adresses par ta lettre du 14 courant ; tu dois effectivement avoir déjà reçu deux lettres de moi depuis le commencement de la campagne : ma première, datée de Bremberg près Ratisbonne, quelques jours après la bataille, t'annonçait nos affaires du 14, du 19, du 21 et du 22, où la division Friant, dont mon régiment fait partie, a eu l'occasion de se distinguer, c'est-à-dire de se battre contre 35.000 ou 40.000 hommes, et de se faire tuer ou blesser plus de 2.000 soldats. Mon régiment a perdu : un officier tué, 13 blessés, 70 soldats tués, 580 blessés.

Depuis la bataille de Ratisbonne, le 15^e régiment n'a rien fait d'intéressant ; nous avons été envoyés en partisans sur les bords du Danube, nous avons tirillé presque tous les jours d'une rive à l'autre, mais sans faire ni recevoir beaucoup de mal.

Nous sommes ensuite entrés à Vienne le 19, six jours après l'arrivée de l'empereur. Nous avons été témoins oculaires de la terrible affaire des 20 et 21, sans pouvoir y prendre une part active ; le pont que nous avons jeté sur le Danube, et que l'ennemi a eu le talent de rompre aussitôt qu'une partie de l'armée a été passée, nous ayant réduits au triste métier d'observateurs ! Tu apprendras par les journaux les détails de ce mémorable combat ; tu y verras que le courage de la nation s'est montré là dans son plus beau jour ! Une poignée de monde a passé le Danube sur un pont jeté à la vue de toute l'armée ennemie, et a fait pendant vingt-quatre

heures une contenance imposante, malgré tous les incidents qui sont résultés pour nous de la rupture du même pont.

Le brave maréchal Lannes, le général Oudinot, le général de division Saint-Hilaire ont été les premières victimes de cette journée. Le général Oudinot est légèrement blessé au bras gauche, mais les deux autres le sont très dangereusement : le maréchal a perdu une cuisse et le général Saint-Hilaire une jambe.

Depuis hier, mon régiment est rentré dans Vienne ; nous attendons d'un moment à l'autre l'ordre de nous remettre en mouvement. J'ai profité de ce moment de repos pour me remonter. M. le colonel m'a fait avancer par la caisse, à cette occasion, 400 francs que je te prie de vouloir bien rembourser le plus promptement possible à M. Bellet, notre quartier-maître, à Paris.

Adieu, mon ami. Je vous embrasse tous de bon coeur. Tout à toi.

P.S. Ma robuste santé résiste à toutes les fatigues, quoique j'ai été forcé de marcher un mois à pied, mon deuxième cheval étant devenu une vraie rosse, à peine bonne à monter mon domestique. Nous sommes d'ailleurs faits comme des voleurs et noirs comme des diables ! Toute ma dépouille ne vaut pas un louis d'or, quoiqu'il y ait à peine six semaines que nous soyons en campagne ! Les marches d'été sont terribles à cause de la poussière ; nous avons perdu en grande partie la moitié de nos cheveux et de nos sourcils. Je n'ai pas encore pu parvenir à me décrasser, quoique j'aie pris une demi-douzaine de bains depuis deux jours. Adieu »

« Au bivouac, près Vienne, 9 juin 1809

A l'instant, mon cher ami, je reçois ta lettre du 27 du mois passé. Tu as tellement tort de t'imaginer qu'on peut toujours écrire quand on le veut ; dans notre métier, on manque souvent de pain, et plus souvent encore de papier et d'encre ! Nous sommes toujours campés près de Vienne ; depuis plusieurs jours, nous avons été placés à la droite de la ville, entre le faubourg Landstrasse et le fameux Ebersdorf. Nous nous attendons à passer le Danube d'un moment à l'autre, ou du moins à nous mettre en mouvement contre l'ennemi d'une manière quelconque. Avant-hier, à 6 heures, du soir, toute la division Friant s'est rendue à Schoenbrunn. Sa Majesté a passé en revue les cinq régiments qui la composent ; tous les grades vacants vont être remplacés par son ordre. Il y a eu un avancement considérable. Je me trouve déjà avoir dix capitaines après moi. L'armée française se concentre de plus en plus ; si je ne me trompe, nous touchons au moment d'une grande affaire.

Adieu, mon ami. Je vous embrasse tous de grand coeur.

P.S. C'est justement la belle Coquette que j'ai perdue à l'affaire de Ratisbonne. C'est un vrai deuil pour moi ; cette bête-là valait son pesant d'or ! Je te disais par ma dernière que j'avais acheté un autre cheval, qui est beau, mais qui ne vaut pas grand'chose ; je viens encore d'en acheter un autre qui provient du colonel Brunet, du 24^e chasseurs à cheval, qui a perdu un bras à l'affaire devant Ebersdorf et qui s'en retourne en France. Notre métier d'adjutant-major est très pénible en campagne ; je suis tout à fait bien dans l'opinion de mon colonel, et par conséquent toujours sur pied.

Puisqu'il faut te le dire encore une fois, mon régiment fait partie de la 3^e division du 3^e corps d'armée.

M. le maréchal Davout commande en chef.

M. le comte Friant commande la division ; et enfin M. le général baron Gilly commande la 1^{ère} brigade, c'est-à-dire les 15^e régiment d'infanterie légère et 33^e d'infanterie de ligne. Les autres régiments de la division sont les 48^e, 108^e, et 11^e de ligne. Nous occupons la droite de la division en notre qualité de tirailleurs, ce qui signifie en bon français que les premiers coups de fusil et les premiers boulets sont pour nous. Nous avons perdu jusqu'à ce moment : 1 officier de grenadiers ... tué

1 officier de grenadiers ... blessé
2 adjudants-majors ... blessés
10 officiers des compagnies du centre... blessés
70 soldats ... tués
580 soldats ... blessés

Actuellement, mon cher ami, j'espère que tu ne me diras plus que je ne te donne pas de détails »

« Vienne, 18 juin 1809

Mon cher ami, demain matin, je quitte le 15^e régiment d'infanterie légère ! Mon colonel est passé général de brigade et je le suis en qualité de premier aide de camp ; j'ai déjà reçu depuis deux jours l'ordre de Sa Majesté pour me rendre auprès de lui.

Mon nouvel emploi offre quelques avantages, indépendamment de celui qu'on trouve toujours à servir dans les états-majors. D'abord, je n'aurai plus de dépenses à faire pour ma table ; 2^e je recevrai 2300 francs par an ; 3^e en temps de guerre : quatre rations de fourrage ; en temps de paix : deux rations de fourrage, etc.

Mon changement d'état vient de m'occasionner une nouvelle dépense : je suis obligé d'acheter un cheval ; mon uniforme d'aide de camp me coûte également horriblement cher. J'ai la peine, mon cher ami, de m'adresser encore à toi, mais j'espère que je te demande aujourd'hui de l'argent pour la dernière fois.

Je te priais, par mon avant-dernière lettre, de remettre à M. Bellet, quartier-maître de mon régiment, à Paris, 400 francs. Les avances que la caisse vient de me faire ici me rendent de nouveau débiteur de 600 francs. Ensemble 1000, je dis *mille francs*, que je t'aurai la plus grande obligation de lui remettre de suite en papier, à une ou deux besaces sur la capitale. Je compte à cet égard, mon cher ami, sur ta bonne amitié et sur ton exactitude.

Adieu. je t'écrirai aussitôt que j'aurai rejoint mon général.

Tout à toi.

P.S. Je viens de compléter mon équipement de campagne en effets et en chevaux ; j'ai dépensé pour tout cela plus de 2000 francs depuis mon arrivée à Vienne.

Ecris-moi désormais à l'adresse suivante :

Monsieur A.C., capitaine, aide de camp du général de la brigade Desailly, 4^e division, 3^e corps d'armée ».

Aide de camp

« Brünn, 17 juillet 1809

En arrivant à Brünn, j'ai reçu, mon cher ami, ta lettre du 24 passé ; elle s'est croisée avec ma dernière, par laquelle je t'apprenais que j'étais devenu aide de camp de mon ancien colonel, devenu général de brigade. Depuis ma dernière lettre, nous nous sommes rendus devant Pressbourg, que nous avons bombardé. Cette ville a éprouvé un dommage considérable. Après avoir épuisé toutes nos munitions, la 4^e division a repris la route de Vienne, et nous avons passé le Danube le 4, avec tout le reste de l'armée. Le 5, à la pointe du jour, la canonnade a commencé ; à dix heures du soir, nous tirions encore et nous avons gagné trois lieues de terrain. Cette première affaire fut seulement une affaire d'artillerie. L'ennemi n'engagea aucune de ses masses et se tint toujours à grande portée. Le 6, au matin, toute l'armée autrichienne se montra en position sur un magnifique plateau qui dominait la plaine de plus de vingt toises ; à quatre heures elle commença à s'ébranler, et d'épaisses colonnes d'infanterie, soutenues par une artillerie formidable, descendirent majestueusement du plateau et vinrent attaquer le 3^e corps qui formait l'extrême droite, et cherchèrent à le déborder ; la division Puthod dans laquelle mon général commandait une brigade, et forte de 4.500 hommes seulement, fut la première engagée. L'ennemi courut au pas de charge pour nous enlever un

village qui couvrait notre centre. Un petit régiment d'environ 1000 hommes l'arrêta tout court, et le feu de quatorze pièces de huit et de douze le força à faire demi-tour à droite. L'ennemi s'obstina à s'emparer du village ; il dirigea contre nous trente bouches à feu et démonta cinq de nos pièces en dix minutes. Sa Majesté, qui s'était portée sur ce point, nous fit soutenir par douze pièces de la garde et toute l'artillerie de la division de cavalerie Nansouty. Nous restâmes dans cette position jusqu'à huit heures du matin ; nous y perdîmes 3 lieutenants-colonels, 21 officiers et environ 600 hommes. A huit heures, nous reçûmes l'ordre de cesser notre feu et d'aborder l'ennemi à la baïonnette ; en un clin d'oeil, tout ce qui était devant nous disparut ; nous prîmes dix pièces de canon, et nous arrivâmes aux cris de : "Vive l'Empereur !" sur le fameux plateau. Les divisions Morand, Friant et Gudin, du 3^e corps d'armée, avaient également culbuté l'ennemi, et M. le maréchal Davout manoeuvra de suite pour le rejeter sur sa droite, qui s'appuyait encore au Danube.

Tel fut le résultat de l'attaque de messieurs les Autrichiens. Il s'engagea alors sur le plateau une affaire terrible. L'ennemi se défendit vaillamment et nous fit un mal horrible ; le champ de bataille fut couvert de nos morts et des siens : un bataillon de la brigade du général Desailly se trouva avec un seul officier ; la mitraille pleuvait dans nos rangs. En chargeant à la tête de sa brigade, mon général fut atteint d'un coup de canon : le boulet lui enleva son épaulette et endommagea fortement l'épaule droite ; son cheval se trouva au même instant blessé de deux coups de feu. Un éclat d'obus me toucha la jambe au-dessus de la cheville et j'eus une forte contusion ; un second coup me brisa mon sabre entre les mains, et fit sauter un oeil à mon cheval. Un moment auparavant, un boulet venait d'enlever la tête à un chef de bataillon, auquel je transmettais un ordre, et m'avait couvert de son sang et d'une partie de sa cervelle.

Mon général et moi nous nous rendîmes à l'ambulance. Il partit pour Vienne. Après avoir été pansé ; je rejoignis ma division sur les onze heures et demie ; l'ennemi était alors en pleine déroute, et tout se passa bien jusqu'à la fin de la journée. Je m'en croyais quitte pour cette fois, quand un des derniers boulets que l'ennemi nous envoya vint tomber entre les jambes de mon cheval qui fit un saut terrible ; les sangles cassèrent et je fus désarçonné. Je tombai malheureusement la cuisse en défaut et je me luxai fortement le fémur. Cet accident m'a rendu boiteux. Je souffre beaucoup ; je ne puis plus marcher sans l'aide d'un bâton ou d'une béquille. J'ai fait des efforts incroyables pour suivre la division jusqu'ici ; mon domestique est obligé de me monter à cheval et de m'en descendre. J'espère cependant que tout cela ne sera rien et que je pourrai partir dans quelques jours, pour rejoindre mon général à Vienne »

« Vienne, 20 août 1809

depuis la lettre que je t'ai écrite de Brünn, le 16 du mois passé, j'ai reçu, mon ami, des deux tiennes des 6 et 18 derniers. Nos bulletins ont dû vous apprendre en détail tout ce qui s'est passé aux deux fameuses journées d'Enzersdorf et de Wagram. Vous autres Français, qui les lisez à tête reposée, vous en savez par conséquent beaucoup plus que nous, qui voyons à peine ce qui se passe dans le bataillon vis-à-vis lequel le hasard nous conduit. Les batailles des 5 et 6 juillet sont, au reste, deux beaux faits d'armes ; l'ennemi était nombreux, plein de courage et soutenu par un grand nombre de pièces.

Les plus anciens soldats ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête. Quinze cents pièces de canon ne sont effectivement pas une bagatelle. Depuis ma dernière lettre, je suis revenu à Vienne. Mon général est déjà guéri ; je me porte également à merveille et il ne nous en faut plus qu'autant. On ne sait rien de tout ce qui se passe à la cour ; rien ne transpire ; on croit à la paix et tout est prêt pour la guerre. L'armée française est plus belle et plus forte que jamais. Je ne conçois rien au nombre prodigieux de nouveaux soldats qui arrivent à chaque minute. On serait tenté de croire que notre Empereur a le talent de les fabriquer à volonté. Demain matin, je repars pour Brünn avec des dépêches. Mon nouveau métier ne me plaît qu'à

demi ; dans ma prochaine, je m'expliquerai plus au long. Je commence à croire que j'ai fait une sottise, et nous verrons par la suite s'il est impossible de la réparer? Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse tous de grand coeur. Tout à toi.
Mon adresse est toujours : Monsieur Alex. Coudreux, capitaine, aide de camp du général Desailly, à Vienne ».

« Vienne, 3 septembre 1809

Je ne conçois pas, mon cher ami, comment je ne reçois pas plus souvent de tes nouvelles. Je t'ai écrit fort exactement depuis la fameuse affaire des 5 et 6 juillet. Cependant, je n'ai pas encore de réponse à ma lettre datée de Brünn le 16 juillet. Es-tu absent, ou tes lettres ne me seront-elles pas parvenues ? Donne-moi donc quelques détails sur ce que vous avez appris de nouveau relativement à messieurs les Anglais. Il paraît que ces drôles-là font leurs farces en France ; j'espère bien qu'ils seront étrillés comme il faut, avant de pouvoir regagner leurs vaisseaux.

Mon général est toujours à Vienne. Nous attendons une nouvelle destination. je crois que nous pourrions très bien prendre un de ces jours la route d'Espagne. Adieu, mon capitaine. Je vous embrasse tous de bonne amitié.
Tout à toi ».

« Raussnitz, 28 septembre 1809

J'ai reçu presque en même temps, mon cher ami, tes deux dernières des 31 juillet et 7 septembre. Je ne conçois rien à un semblable retard, qui ne peut provenir que de notre changement de division. J'espère actuellement que cela n'arrivera plus, mon général ayant reçu un nouveau commandement depuis quelques jours. Il a maintenant sous ses ordres la 1^{ère} brigade de la 3^e division du 3^e corps. Nous sommes cantonnés dans les environs de Raussnitz, c'est-à-dire que nous sommes placés sur la ligne de démarcation fixée par le premier armistice. Nous passons à Raussnitz des jours fort tranquilles et nous ignorons absolument si on fera la paix, ou si nous recommencerons bientôt à brûler de la poudre avec messieurs de l'Autriche. Nous nous tenons néanmoins prêts à tout événement.

Le général auquel je me suis attaché est, comme tu le sais, mon ancien colonel. Je sers auprès de lui d'une manière agréable et je suis convaincu qu'il me fera tout le bien qu'il pourra ; malheureusement, je reconnais un peu tard que l'Empereur ne fait pas grand cas des officiers d'état-major, puisqu'il est vrai qu'on a demandé la croix pour moi quatre fois de suite depuis le commencement de la campagne ! Je n'ai encore rien obtenu. Je puis pourtant me flatter qu'aux batailles des 5 et 6, j'ai vu de près les baïonnettes des Autrichiens. A moins qu'on ne se fasse tuer ou prendre, il n'est guère possible d'en faire davantage. Enfin, patience jusqu'à la première affaire !

Si jamais je viens à quitter mon général, je ne m'enfilerais plus dans aucun état-major. Le métier d'aide de camp ne vaut rien ; on est cent fois mieux dans un régiment ! Au reste, je ne perds pas la Garde impériale de vue.

M. Bellet m'a prévenu que tu l'avais remboursé. Je te dois donc maintenant un argent d'enfer ! Je n'ai eu aucune occasion d'entendre parler du jeune Bedouet. Je n'ai également vu Guibert qu'une seule fois.

Nous avons appris par les journaux que messieurs les Anglais avaient disparu. Ces gens-là ne sont pas de notre calibre ; ils ne gagneront jamais grand'chose avec nous. Adieu, mon bon ami. Mes amitiés à toute la famille que j'embrasse de bien grand coeur.

P.S. Triples et même trois fois triples remerciements à nos F... ; leur souvenir me flatte infiniment. Je te charge de leur en témoigner ma reconnaissance.

Les initiales que tu remarques en avant de ma signature sont un mystère qui ne peut pas s'expliquer par écrit ».

« Vienne, 12 novembre 1809

Je viens, mon cher ami, de recevoir ta lettre du 28 octobre. Je désire sincèrement que ton voyage de Calais te rapporte tous les avantages que tu parais en attendre. Je crois que nous n'irons point en Espagne ; on dit même que toute l'armée d'Allemagne restera sur le pied où elle se trouve maintenant. M. le maréchal Davout commande en chef depuis le départ de Sa Majesté.

Cette campagne n'a vraiment pas été heureuse pour moi. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour gagner la décoration, j'ai même réussi à me faire remarquer ; mais les circonstances m'ont très mal servi : d'une part la blessure de mon général m'a fait perdre le moment favorable ; d'une autre, M. le général de division Puthod, auprès duquel j'ai fini ma campagne, a éprouvé une disgrâce qui a fait un tort infini à tous les officiers de son état-major. Il faut donc prendre son mal en patience et attendre une nouvelle campagne.

Je suis toujours très bien avec mon général : cependant, mon intention n'est pas du tout de rester auprès de lui. J'ai déjà fait mes démarches pour obtenir une compagnie dans mon ancien régiment. Je suis encore trop jeune militaire pour avoir des droits à entrer dans la Garde impériale. J'ai vu des officiers de mérite appuyer leur demande de vingt ans de grade et ne pas réussir. Dans tous les cas, mon ami, tu te fais une fausse idée de la Garde à cheval ; si j'étais le maître de choisir, c'est dans la Garde à pied que je voudrais entrer.

Adieu, mon cher ami. Ne perds point courage ; tes affaires deviendront infailliblement meilleures et tu viendras tôt ou tard à bout de te créer une jolie fortune. C'est ce que je te souhaite de bien grand coeur.

Ton sincère ami ».

« Obernberg, 25 janvier 1810

Mon ami ; ta lettre du 28 décembre s'est croisée avec la mienne du 27 datée de Neukirchen-am-Walde, dont tu m'accuses la réception par ta dernière du 11 janvier. Tandis que tu t'impatientais de mon silence, je courais nuit et jour par monts et par vaux avec une dépêche adressée à M. le gouverneur d'Innsbruck. Comme il ne fait pas très chaud au mois de janvier dans un pays presque aussi montagneux que la Suisse, j'ai eu une oreille gelée, et comme en même temps les chemins à travers les montagnes sont fort difficiles, mon traîneau a versé une vingtaine de fois, et j'ai manqué par conséquent autant de fois de me rompre les bras et les jambes. Ce sont là, mon cher capitaine, les motifs pour lesquels je ne t'ai pas écrit plus souvent.

Au reste, mon oreille est déjà aux trois quarts guérie et je ne t'en parlerai plus. Quant à la position géographique de Neukirchen-am-Walde, je ne m'étonne pas que ton dictionnaire n'en parle point, car Neukirchen-am-Walde est un mauvais village où mon général et son état-major logeait noblement dans un cabaret et couchaient sur la paille avec leurs chevaux ; dans notre métier, tout n'est pas rose ! En même temps que je t'écrivais de Neukirchen-am-Walde, j'écrivais aussi à M. Callaud pour l'inviter à régler avec toi ; il doit avoir reçu ma lettre. Nous sommes maintenant cantonnés sur les bords de l'Inn, entre Passau et Kraunau. J'espère rentrer incessamment dans mon ancien régiment ; le nouveau colonel, dont j'ai su m'attirer les bonnes grâces, vient de m'écrire une lettre fort aimable, par laquelle il me promet formellement le premier emploi vacant. Cela vaut mieux pour l'instant que la Garde et que tous les régiments de cavalerie du monde.

Au reste, mon cher ami, autre temps, autres moeurs ; et je suis sûr que tu me reconnaîtrais à peine, si j'avais maintenant le plaisir de te revoir.

Adieu. Je vous embrasse tous de grand coeur. Tout à toi.

Si j'ai besoin d'argent, je me prévaudrai sur Gavoty ; nous sommes toujours très mal payés ; nous perdons 50 pour 100 sur nos appointements, et nous payons 50 pour 100 plus cher qu'en France. Mon général, avec 25.000 francs de rentes, réunit à peine les deux bouts ».

« Magdebourg, 7 mars 1810

Après un voyage d'un mois, pendant lequel nous avons traversé la Bavière, le pays de Bayreuth, la Saxe et une partie de la Westphalie, nous sommes enfin arrivés à Magdebourg, faits comme des voleurs. Nous avons éprouvé en route tout ce que l'hiver peut avoir de désagréable et de rigoureux : nez, oreilles, pieds, etc., ont été gelés en assez bonne quantité. A l'exception de mes chevaux qui sont horriblement fatigués, ma maison militaire est pourtant encore en bon état ; dans ce moment, mes chevaux, qui valent plus de 50 louis d'or, ne trouveraient pas d'amateurs pour 10.

Magdebourg est une grande et belle ville. Depuis huit jours, nous avons été invités huit fois. Les bals et les dîners sont brillants. Nous pourrions nous amuser ici, mais Dieu sait quel argent nous avons dépensé pour nous équiper à neuf et sur un pied convenable : 700 francs que j'avais en réserve ont disparu comme un éclair ; voici ma dépense :

1 chapeau, ganse, etc ... 50 francs
1 paire d'épaulettes neuves ... 72 francs
1 paire de bottes ... 36 francs
1 dragonne ... 18 francs
2 paires de bas de soie ... 18 francs
1 paire de souliers ... 5 francs
1 culotte de casimir blanc ... 36 francs
1 habit neuf et pantalon *idem* ... 150 francs
1 capote neuve ... 90 francs
1 épée ... 36 francs
1 selle neuve pour mon cheval de parade ... 60 francs
1 habit pour mon domestique ... 30 francs
1 paire d'éperons ... 30 francs
Total : 631 francs

Nous sommes ici sur le pied de France, c'est-à-dire que nous sommes obligés de vivre avec nos appointements, sans aucune espèce de traitement ou indemnité extraordinaire, et en même temps tout ce que nous achetons nous coûte 30 pour 100 de plus qu'à Paris. Nos officiers, que la campagne d'Autriche a déjà ruinés, vont achever de vider leur bourse ici. Pour comble de guignon, on ne parle plus de nous payer les mois de décembre, janvier et février, qui nous sont dus. Il n'y a ni ordre de paiement, ni fonds en caisse. ... M. le général Desailly m'a fait l'amitié de me prêter 600 francs ; aussitôt la présente reçue, fais-en de suite la remise à M. Bellet, quartier-maître du 15^e régiment d'infanterie légère, à Saint-Denis, près Paris. Je te prie, mon cher ami, de n'apporter aucun retard à lui faire ce remboursement, parce que M. le général Desally, dont la dame part pour Paris la semaine prochaine, est sur le point de faire retirer les fonds qu'il a dans ce moment entre ses mains. En route, j'ai eu l'occasion de voir un instant M. Guibert. Il m'a dit qu'il espérait passer incessamment aide de camp d'un général de brigade dont j'ai oublié le nom. Il aurait cent fois tort de faire une pareille sottise ; l'arme dans laquelle il sert n'est pas, il est vrai, la première de l'armée, mais, en revanche, on y fait de bonnes affaires et on n'a rien à démêler avec les boulets. On m'a assuré d'ailleurs que maître Guibert savait fort bien tirer parti de sa place. Dans notre métier, c'est tout le contraire ; l'officier d'honneur se ruine en se faisant casser les bras et les jambes. M. le général Desailly, par exemple, a dépensé 15.000 francs et au-delà ».

« Magdebourg, 16 mars 1810

Ma dernière lettre, mon cher ami, t'annonçait que nous étions arrivés à Magdebourg, en triste équipage, à la vérité, mais bien portants, à quelques oreilles ou nez près. Aujourd'hui, nous sommes brillants comme des soleils, mais on s'aperçoit facilement au bal que nous n'avons plus nos jambes de dix-huit ans. Je ne suis pas actuellement en état de "passer un quatre" ou de battre "un terre à terre" ; la blessure que j'ai reçue à Wagram a rendu ma jambe droite extrêmement paresseuse.

Je te recommande, mon cher ami, de n'apporter aucun retard à rembourser à M. Bellet les 600 francs que le général Desailly m'a prêtés. Mme la générale part dans quelques jours et on a déjà donné des ordres pour que les fonds du général lui fussent remis à son arrivée. Je compte sur ta bonne amitié et sur ton exactitude. Je n'aime pas devoir quelque chose aux grands seigneurs ! On ne parle point de payer ; au contraire. Le mois de décembre reste à l'arriéré de 1809 ; voilà ce que c'est que les états-majors !

Nos plaisirs viennent d'être troublés par deux suicides qui ont fait beaucoup de bruit. Deux officiers de la brigade de mon général, MM. Aloy et de Fournier, s'étaient rendus coupables de quelques dilapidations ; l'inflexible et rigoureuse discipline militaire allait les condamner à l'infamie ! Aloy s'est noyé, et le brave Fournier, après avoir écrit une lettre touchante à ses anciens camarades, s'est passé une balle à travers le cœur ! Tout le monde le regrette, le condamne et l'admire ! C'était un bon soldat.

Nos chevaux se remettent difficilement es fatigues de la dernière route ; ceux de mon général surtout sont horriblement fatigués ; les chevaux fins ne valent rien en campagne. On croit ici que la trompette guerrière nous appellera bientôt à de nouvelles conquêtes ; tant mieux pour nous autres jeunes soldats ; mais cependant il y a loin d'ici à ... On ne nomme pas encore les masques, mais c'est facile de s'apercevoir que les cartes commencent à se brouiller. Adieu, mon ami. Mes amitiés à Mme Coudreux et à ses marmots. Je vous embrasse tous de grand cœur ».

« Magdebourg, 29 mars 1810

Mme Desailly nous a quittés avant-hier pour se rendre en France où elle laissera sa demoiselle qu'elle a emmenée avec elle. J'espère, mon ami, que ces dames trouveront entre les mains de M. Bellet 600 francs que je t'ai prié par mes deux précédentes de lui faire remettre pour le compte de mon général.

Je crois que nous quitterons incessamment Magdebourg pour nous rendre à Halberstadt, jolie ville située à huit lieues d'ici, dans l'arrondissement de la division, le général Desailly devant prendre le commandement d'une nouvelle brigade en raison du départ prochain du général de division. Ma santé est un peu dérangée depuis quelques jours ; ma jambe me fait beaucoup souffrir ; c'est, je crois, un commencement de goutte, mal héréditaire, dit-on, et assez commun dans notre métier.

Adieu, mon ami, je vous embrasse tous de grand cœur.

Tout à toi ».

« Halberstadt, 18 avril 1810

Depuis ma dernière lettre, datée de Magdebourg, il est survenu de grands changements ici. D'abord on assure que l'armée d'Allemagne est dissoute ; d'un autre côté, plusieurs généraux ont reçu l'avis qu'ils ne faisaient plus partie du 3^e corps et ont en même temps reçu l'ordre de se rendre en France à la disposition du Ministre de la guerre. M. le général Desailly a changé de brigade. Nous sommes maintenant à Halberstadt, avec les 35^e, 85^e et 21^e régiments de ligne.

Je n'ai pas encore reçu de réponse à aucune des lettres que je t'ai écrites de Magdebourg ; il faut que tu sois bien en retard avec moi, à moins que cela ne provienne des postes qui sont en effet assez mal servies depuis le commencement de l'année.

Adieu, mon ami, je vous embrasse tous de grand coeur.

Tout à toi.

P.S. Mes douleurs vont toujours leur train ; j'attends la belle saison avec impatience ».

« Halberstadt, 5 juin 1810

J'ai reçu ta lettre du 11 du mois passé ; elle m'a trouvé assez mal portant. J'ai eu quelques accès de fièvre et je suis obligé de garder tout à fait la chambre. J'attribue mon indisposition à un froid très vif pour la saison, que nous éprouvons depuis huit jours. Le voisinage des montagnes du Hartz occasionne ici des changements fréquents de température qui cadrent mal avec les rhumatismes. Je souffre particulièrement de la cuisse droite et du bras droit ; je ne marche plus qu'à l'aide d'un bâton, et comme je suis couvert de pantalons, vestes et capottes de gros drap, j'ai à peu près la tournure que tu avais, il y a sept ans, quand tu revins des eaux d'Ax. J'espère toujours que les chaleurs me rétabliront complètement.

L'officier d'habillement du 25^e régiment m'a cédé deux aunes et demie de drap bleu de Sedan et quelques pièces de Nankin dont le montant s'élève à 192 francs. Le conseil d'administration étant obligé de payer en argent de France, j'ai remis à ces messieurs un mandat de pareille somme sur Gavoty de Paris, payable à mon ordre le 10 juillet prochain. J'a promis qu'il recevrait un bon accueil et il a été accepté sans difficulté. Je le recommande, mon ami, à ta bonne amitié. Entre nous, je n'ai pas été fâché de la circonstance. Il m'est dû décembre, et les mois de mars, avril et mai, et tu concevras sans doute facilement que je ne suis pas très en fonds. S'il eût fallu sortir de ma bourse 192 francs, il n'y serait certainement pas resté grand'chose.

Nous sommes depuis le 1er mars à la solde du roi de Westphalie ; c'est une preuve que nous restons en Allemagne. Notre cavalerie légère, qui s'était avancée jusqu'à Bamberg, a reçu l'ordre de nous rejoindre. Le 7^e hussards est déjà de retour à Magdebourg. Je te dirai (tout bas) que Sa Majesté le roi de Westphalie, n'est pas riche, et que nous ne serons pas payés régulièrement tous les mois ».

« Halberstadt, 26 juin 1810

Depuis quelques jours il fait assez chaud ; mes douleurs disparaissent peu à peu. J'espère qu'elles ne tiendront pas contre le soleil des mois de juillet et août. J'attends d'un moment à l'autre l'ordre de rentrer dans mon régiment. M. le colonel Noos vient de m'écrire à cette occasion une lettre très honnête par laquelle il m'annonce avec des expressions vraiment flatteuses qu'il a demandé au ministre de la guerre l'autorisation de me rappeler auprès de lui. Il est donc certain que je ne tarderai pas à avoir une compagnie ».

« Halberstadt, 31 juillet 1810

Je viens de donner l'adresse de Gavoty à M. Guilhaud, brave officier de mes amis qui a eu la cuisse fracassée à l'affaire de Ratisbonne. Il se rend à Paris pour solliciter une pension qu'il n'a malheureusement point obtenue dans le temps parce qu'il est resté onze mois malade dans une petite ville d'Autriche et qu'on l'a cru mort au régiment. Si ce brave jeune homme est obligé de rester longtemps à Paris, il est possible qu'il se trouve un peu à court d'argent ; prie Gavoty de lui compter en ton nom une dizaine de louis, si par hasard il les lui demandait. Cette somme pourrait lui être utile, et me serait à moi remboursée exactement par le régiment. Ce jeune officier, âgé de vingt-deux ans seulement, est enfant du régiment où son père a été capitaine ; nous le chérissons tous comme un frère. En lui donnant l'adresse de Gavoty, j'ai voulu lui prouver toute mon estime. Je suis persuadé qu'il n'en profitera pas sans le plus extrême besoin ; ainsi, mon ami, je regarderai comme un signalé service les complaisances que Gavoty pourra avoir pour lui, si par hasard il se présente ».

« Halberstadt, 18 septembre 1810

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 19 passé, à mon retour d'une tournée assez longue, que j'ai été obligé de faire avec quelques officiers d'état-major dans une partie du pays occupé par les troupes de notre division.

Je viens de faire une perte qui m'est bien sensible dans la personne de M. de Croix, mon lieutenant, second aide de camp de mon général. Ce jeune officier, âgé de vingt-huit ans seulement, était depuis cinq ans déjà mon intime ami ; une inflammation de poitrine l'a enlevé au bout de quatre jours de maladie. Je le regrette bien sincèrement. Je me trouve chargé, conformément à nos lois militaires, de l'inventaire, de la vente et de la remise des fonds à la famille du défunt. C'est une corvée bien pénible. Mon camarade qui, comme moi, n'était pas payé depuis longtemps, laisse quelques dettes, cela me cause beaucoup d'embarras. J'espère néanmoins que le produit de la vente couvrira tout, et que tout ira bien. Prie Gavoty d'accueillir mon mandat de 136 francs, payable à mon ordre le 20 du mois prochain, que j'ai remis au conseil d'administration du 25^e régiment de ligne en remboursement de pareille somme qui lui était due par M. de Croix pour fourniture d'effets ».

« Brunswick, 13 octobre 1810

Mon cher ami,

Depuis ma dernière lettre en date d'Halberstadt le 13 du mois passé, j'ai toujours été par voies et par chemins. Le général de division comte Compans, sous les ordres de qui nous sommes depuis trois semaines, nous a fait faire des courses terribles.

Après un voyage de près de trois semaines, dans les différents départements de l'Elbe, de la Saale et de l'Oder, je viens enfin d'arriver à Brunswick ; voitures, chevaux, domestiques et maîtres, nous sommes tous dans un état affreux. Pour comble de guignon, nous recevons à l'instant l'ordre de repartir d'ici le 15 courant pour aller occuper Werden, Brême, et Oldenbourg où nous devons remplacer la 1^{ère} division. Ainsi que tu le verras par l'inspection de la carte, nous quittons le royaume de Westphalie où, malheureusement, on nous doit cinq mois d'appointements. Nous partons donc sans le sol ou à peu près ; mon dernier voyage m'a complètement ruiné.

Ma dernière lettre te prévenait que j'avais fourni sur Gavoty un mandat de 136 francs, payable le 20 de ce mois ; prie-le également, mon ami, de faire bon accueil à un autre de 300 francs, payable le 25 novembre, que je remets à la famille de feu mon camarade, le lieutenant de Croix, qui vient de mourir, pour solde de ce qui lui revient de la vente des effets du défunt. Je vous embrasse tous de grand coeur et je vous souhaite une excellente santé. Tout à toi.

P.S. Nous approchons de la Suède ! Je t'écrirai d'Oldenbourg aussitôt mon arrivée. Le prince royal de Suède est parti d'ici le 10 à 11 heures du matin. J'étais arrivé la veille et j'ai eu l'honneur d'être de service auprès de lui pendant la nuit du 9 au 10 ».

« Oldenbourg, 26 octobre 1810

Après huit jours de marche dans un pays presque désert, où nous avons trouvé beaucoup de mauvais chemins et très peu de bons gîtes, nous arrivons enfin, mon cher ami, dans la capitale du petit duché d'Oldenbourg. Officiers, soldats et chevaux, nous étions tous crottés jusqu'aux oreilles.

Le prince est un homme très instruit et infiniment aimable ; son fils aîné a épousé une des soeurs de l'empereur de Russie. Il nous a reçus comme on reçoit ordinairement des gens qui viennent à la tête de 3.000 hommes pour occuper un pays qui ne peut pas en mettre 300 sur pied ; il nous accable de politesses et d'amitiés, mais je suis persuadé que, dans le fond, il voudrait nous voir à tous les diables.

Ce pays-ci ressemble assez à la Hollande. Les habitants prétendent qu'il est très malsain et que beaucoup d'entre nous y laisseront leurs os ; nos soldats se moquent d'eux et espèrent qu'il n'en sera rien du tout. D'ailleurs, tout coup vaille, il vaut autant se faire enterrer ici qu'ailleurs. Nous ne regrettons pas la Westphalie ; les seigneurs de ce pays-là sont de drôles de gens. Ils sont en général aussi fiers que s'ils étaient les premiers moutardiers du pape, et n'en soupent pas moins avec un verre de bière et des tartines ! Je ne puis pourtant m'empêcher de rendre justice à une superbe chanoinesse, Mme Elisabeth de Gradhoff, dont j'avais l'honneur d'être le favori ; c'est une bonne personne. Il est vrai qu'elle pèse environ deux quintaux ; mais, à cela près, elle passe pour une des plus belles dames du département du Hartz. Sans les 300 francs que j'ai recueillis de la succession de mon pauvre camarade, je serais absolument minable.

Dis-moi donc des nouvelles de ma chère mère ; il y plus de quatre mois que je n'ai entendu parler d'elle. Tes lettres deviennent également terriblement rares ; fais-moi l'amitié de m'écrire plus souvent. Je n'ai rien reçu de nouveau à l'égard de ma rentrée dans mon régiment. Adieu, mon ami. Embrasse bien tendrement de ma part Mme Coudreux et ses jolis bambins. J'ai grand'peur que nous n'allions faire un tour à Stockholm, et que je ne vous revoie pas de sitôt.

Bonne santé, meilleures affaires et toujours du courage. Tout à toi.

P.S. Le roi de Westphalie nous doit cinq mois de solde ; il paraît que l'argent n'est pas commun dans son pays ».

« Oldenbourg, 1^{er} janvier 1811

Bonne santé, bonnes affaires, paix intérieure, enfin bonheur sans nuages : tels sont, mon ami, les souhaits que je fais pour toi au commencement de cette année. Le général vient de recevoir du ministre de la guerre l'autorisation pour ma rentrée dans mon ancien régiment. Me voilà donc encore une fois commensal du beau et brave 15^e. Je partirai d'ici à quinze jours pour le rejoindre ; adresse-moi dorénavant tes lettres.

Je ne t'en dis pas davantage aujourd'hui. Je monte dans l'instant à cheval pour porter des dépêches à Brême. Nous sommes depuis trois jours accablés d'occupations ».

« Francfort, 16 février 1811

Je suis arrivé à Francfort le 12, et le 13 au matin j'ai pris le commandement d'une compagnie. Ainsi donc, mon ami, me voilà installé dans mon ancien régiment ; mes camarades m'ont fait un accueil très agréable. M. le colonel m'a reçu d'une manière charmante, et j'en tire pour l'avenir un excellent augure.

J'ai vendu en partant d'Oldenbourg tout ce qui tenait à l'ancien métier : chevaux, épaulettes, habits même, enfin tout ce qui sentait la livrée ! Ytois mois d'appointement arriérés ajoutés à cela m'ont fait une somme de 1250 francs, avec lesquels je prétends me monter sur un bon pied au régiment !

J'ai d'ailleurs des dépenses considérables à faire. Nous sommes plus brillants que nous ne l'avons jamais été :

Nos shakos nous coûtent ... 180 francs

Nos épées à monture d'agent ... 120 francs

Deux paires d'épaulettes ... 100 francs

Bottes et chapeau d'uniforme ... 90 francs

Habit, veste et pantalon ... 200 francs.

Viennent ensuite les fanfreluches telles que hausse-col, dragonnes, cors de chasse, boutons, etc., etc., ; tout cela coûte encore plus de 120 francs. Les 1250 francs vont donc être battus en brèche d'une vigoureuse manière.

Mon chef de bataillon est un Nantais, nommé Lafitton ; ses parents, qui sont dans les affaires, ont été associés un moment avec MM. Rivet père et fils. Comme c'est un homme fort aimable et très estimé de mon colonel, fais-moi le plaisir, mon ami, d'écrire à Nantes, et arrange-toi de manière à m'envoyer de la part des Rivet ou de quelque autre correspondant un petit mot de recommandation pour lui. Cela ne pourra faire qu'un excellent effet. Comme il est probable que nous resterons encore longtemps à Francfort, je ne serais pas fâché que tu me recommandasses à quelques négociants de cette ville, soit par toi-même, soit par MM. Gouin frères. Dis-moi également si M. Chalmel est toujours directeur des droits réunis à Mayence. Cette lettre doit te parvenir lestement et j'espère que j'aurai de tes nouvelles au régiment avant quinze jours.

Adieu, mon ami. J'embrasse de grand coeur toute ta famille ».

« Francfort, 24 mars 1811

J'ai reçu, mon ami, tes deux lettres des 26 passé et 16 courant ; la chute de tant de maisons de commerce dont la fortune et la réputation paraissaient si bien établies, est quelque chose de réellement effrayant. Heureux sans doute les négociants qui pourront se soutenir au milieu de tant de désastres. J'espère, mon cher ami, que tu seras de ce nombre et que ta prudence et ton courage te sauveront d'un naufrage presque général.

Hier, à cinq heures du matin, le canon nous a annoncé la naissance du Prince impérial ; ce matin, à la même heure, nous avons reçu l'ordre de partir pour la Westphalie ! notre départ aurait-il quelque rapport avec une aussi agréable nouvelle ? Devons-nous nous préparer à faire une nouvelle campagne ?... Quel que soit l'ennemi que nous ayons à combattre, nous sommes sûrs de la victoire et nous marcherons avec enthousiasme, puisque les destins de l'Empire sont désormais assurés.

Tu vois, mon cher ami, que je suis bien loin de penser à aller te voir ! D'ailleurs, mon parti est pris à cet égard ; je ne reparaîtrai jamais à Tours qu'avec une grosse épaulette ou avec la croix de la Légion d'honneur. Je suis extrêmement bien vu dans mon régiment. Mon colonel me fait mille amitiés ; j'ai déjà été chargé depuis mon arrivée de plusieurs missions de confiance et bien agréables à remplir. J'ai tout lieu de croire qu'il me sera facile d'y réparer le temps perdu. J'ai fait à Francfort, pour mon équipement, beaucoup plus de dépenses que je ne l'aurais cru ; mes 1250 francs y ont passé et au delà. Dis-moi, mon ami, si, sans te gêner, je peux disposer de quelque chose sur Gavoty ; aussitôt ta réponse, je remettrai sur lui un mandat à M. Bellet. Je n'ai pas précisément de besoins, mais je n'ai plus d'argent, et dans notre métier il est indispensable d'avoir toujours quelques louis en réserve. Je suis d'ailleurs supérieurement équipé ; ma malle vaut plus de 3000 francs et j'ai certainement pour plus de 1500 francs de bijoux ; mais, encore une fois, ma bourse est absolument vide, et je compte sur ta complaisance.

Adieu, mon ami. Bonne santé, meilleures affaires et surtout du courage ! Vive un métier comme le mien ! Je ne puis pas, j'en conviens, répondre de deux jours d'existence, mais au moins je passe sans soucis, sans chagrins et sans inquiétudes tous les moments dont je puis disposer !

Adieu. Je vous embrasse tous.

P.S. Chalmel n'est pas très bien vu à Mayence. J'ai retrouvé ici le colonel de gendarmerie Boisard qui m'a fait beaucoup d'honnêtetés »

« Grossbollenhagen, près Rostock , 9 mai 1811

Tu verras par la date de ma lettre que nous sommes maintenant à 140 lieues de Francfort. Mon régiment, dont l'état-major est à Rostock, borde la Baltique depuis Ribnitz jusqu'à Wismar. Nous voyons presque tous les jours des bâtiments français, danois et suédois, armés en course, qui nous amènent dans le port de Rostock des bâtiments de transports étrangers,

capturés en pleine mer. On dit que nous nous embarquerons bientôt pour la Suède. Je ne crois pas qu'on doive ajouter beaucoup de foi à de pareils bruits.

En venant de Francfort à Rostock, nous nous sommes croisés avec presque tous les régiments de l'armée d'Allemagne ; tout le monde était alors en mouvement ; nous nous dirigeons tous sur Magdebourg ; le 108^e régiment de ligne avait même déjà passé l'Elbe et était entré en Prusse. Il est certain qu'il y avait alors quelque chose de nouveau sur le tapis, et que la marche des troupes a terminé quelque grande discussion. Je suis de plus en plus satisfait de la manière dont on me voit au régiment. Mon colonel me comble d'amitiés. J'ai déjà été chargé de quelques missions qui prouvent de la confiance de sa part et dont je me flatte de m'être passablement acquitté. Je commande une belle compagnie forte de 125 hommes ; mon métier me plaît plus que jamais, et je t'assure, mon ami, que je m'estime aussi heureux qu'il est possible qu'un militaire le soit.

A l'argent près, tout irait bien. Les officiers sont en général assez économes dans le régiment ; cependant, je n'en connais pas un seul qui ait le gousset garni : 150 francs par mois ne mènent pas un capitaine très loin, actuellement surtout qu'on a la manie d'entasser fêtes sur fêtes. Aujourd'hui, par exemple, nous rendons aux habitants de Rostock un assez joli bal qu'on nous nous a donné à notre arrivée ; dans quinze jours ce sera la fête de notre colonel ; dans quatre mois ce sera celle de l'Empereur ; viennent ensuite celles de S.M. l'Impératrice ; l'anniversaire d'une douzaine de batailles qui ne nous ont pas valu un sol, et qui nous ont coûté dix ou douze milliers de bras et de jambes ! Enfin, il n'y a pas jusqu'aux enterrements de trois ou quatre de nos camarades, qui se laissent mourir assez régulièrement tous les ans, qui ne nous enlèvent quelques journées de solde, sans y comprendre les secours accordés aux Polonais, Saxons, Bavaois, Hessois, Westphaliens, Hollandais, Mecklembourgeois, etc., etc., que les Espagnols nous renvoient de temps en temps, très légers de gloire et d'argent, mais en récompense exterminés de blessures ! Fais-moi la grâce de remettre à M. Bellet de ma part 450 francs pour le compte de M. Morin, officier payeur des bataillons de guerre.

Adieu »

« Ribniz, près Rostock , 14 juin 1811

Nous sommes fort tranquilles sur les bords de la Baltique ; Ribniz, où je suis maintenant en garnison, est une petite ville du Mecklembourg, bâtie sur les bords d'un beau lac qui communique avec la mer et qui sépare le pays du duc de Mecklembourg de la Poméranie suédoise.

La flotte anglaise, composé de plus de trois cents bâtiments de toute espèce, a dernièrement passé en vue de Ribniz pendant vingt-quatre heures.

Nous faisons un service assez actif, mais cependant peu pénible.

Il me reste à t'annoncer, mon ami, que l'inconstante fortune vient de m'honorer d'un regard flatteur, au moment où je m'y attendais le moins. Mon colonel, avec qui j'ai le bonheur d'être parfaitement bien, pour me donner une preuve de sa bienveillance, m'a nommé capitaine de sa 1^{ère} compagnie de grenadiers. Me voilà donc le premier capitaine du régiment avec 2.400 francs d'appointements et cent quarante hommes superbes à commander ! Je suis sûr que cette nouvelle te fera plaisir ; annonce-le à ma chère mère et embrasse de ma part toute la famille. Tout à toi ».

« Ribniz , 26 juillet 1811

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 2 courant. Je te remets ci-joint le reçu de M. Beauchesne de Montigny, qui était effectivement chasseur dans mon ancienne compagnie, mais que j'ai eu l'occasion de faire faire depuis caporal. C'est un excellent sujet ; il travaille dans les bureaux de l'officier payeur. Toutes les fois que madame sa mère aura quelque chose à lui envoyer, fais-moi le plaisir de t'en charger . Ces bagatelles ne sont pas sans conséquence dans un

régiment ; il en résulte toujours pour celui qui oblige une espèce de considération qui ne manque jamais de faire son effet après des chefs. Dans notre métier, mon cher ami, il faut un peu de charlatanisme ; c'est ordinairement un excellent moyen de réussir !

Je crois pouvoir me flatter d'être bien noté dans l'opinion de mon colonel ; ma compagnie de carabiniers est maintenant plus belle qu'elle ne l'avait été depuis dix ans. Je fais mon affaire avec zèle, on est content de moi, tout va bien. Je viens d'être chargé d'une commission assez délicate : il s'agissait d'acheter quatre-vingt chevaux pour le service de l'artillerie du régiment. Le colonel m'a fait, en conséquence, compter 36.000 francs avec lesquels je me suis mis en route pour faire mes achats. L'opération a complètement réussi ; le général Bordesoulle, envoyé par le prince d'Eckmühl pour passer la revue de nos chevaux, en a été parfaitement satisfait, et en a fait son compliment au colonel. Nos fonds ayant été réellement employés comme ils devaient l'être, sans aucun bénéfice pour qui que ce fût, il s'en est naturellement suivi que notre régiment s'est trouvé le mieux monté des corps d'armée. M. Noos, aimant les honnêtes gens qui font bien leur métier, me fait depuis cette époque plus d'accueil et plus d'amitiés que jamais !

Donne-moi toujours exactement des nouvelles de Tours. Mlle Henriette ne se marie donc pas ? Que devient Mme Callaud, que devient Callaud, et enfin que devient Mlle Emilie ? On parle beaucoup de guerre avec la Russie. Nous ne serions pas du tout fâchés de faire une nouvelle campagne. On disait avant-hier à Rostock que le maréchal Masséna était arrivé incognito sur les bords de l'Elbe.

Adieu, mon ami. En paix comme en guerre, je t'aimerai toujours de bien bon coeur, toi et ta petite famille.

Je vous embrasse tous cordialement.

P.S. Mes compliments à ma chère mère ».

« Au camp de Bernsdorf, 29 octobre 1811

Je conviens, mon ami, que depuis deux mois je n'ai pas écrit une seule ligne ; mais, d'honneur, ce n'est pas ma faute : nous sommes si occupés dans notre vilain camp que nous n'avons pas même le temps de penser à nos meilleurs amis.

Tandis que les habitants de notre belle Touraine s'amuse à remplir leurs tonneaux, les soldats de la 2^e division bivouaquent noblement dans une vaste plaine située entre Rostock et la mer Baltique. Quand on a passé l'été dans de bons cantonnements, tu dois concevoir qu'on ne campe pas avec plaisir au mois d'octobre, par delà le 54^e degré de latitude ! Cependant, tout coup vaill ! nous avons pris notre parti en braves, et nous nous estimerons encore fort heureux d'en être quittes pour le mois de novembre ! Nous aurions alors passé trois mois bien comptés dans la paille, et ce serait raisonnable pour cette année.

Nous n'apprenons ici absolument rien de nouveau. L'ordre de camper nous faisait dans le temps présager une nouvelle campagne dans le Nord. Le départ précipité du roi de Prusse pour Koenigsberg paraissait appuyer fortement nos présomptions. Il paraît maintenant que tout s'est raccomodé ! Tant mieux ! La guerre d'hiver est détestable.

Mes douleurs recommencent de nouveau à me tracasser. J'ai bien peur de finir comme le pauvre M. Ollivier dont tu me parles dans ta dernière lettre. J'attribue ma douleur de cuisse à la contusion que j'ai reçue à Wagram et dont je n'ai pas dans le temps pris grand soin. D'ailleurs, mon ami, je fais toujours bonne mine contre mauvais jeu. Je ne me plains qu'à la dernière extrémité. Tu dois savoir que, dans notre métier, on ne croit à la maladie des gens que quand ils sont morts ! Mon parti est donc pris à cet égard ; je ne quitterai le camp que lorsque je ne pourrai plus marcher.

Adieu, etc ».

« Au camp de Bernsdorf, 14 décembre 1811

J'ai reçu ta lettre du 13 novembre ; elle est remplie d'excellents conseils. Tu parles des douleurs rhumatismales en homme qui s'y connaît ! Mais tu concevras facilement que les préservatifs à employer par un paisible habitant de la Touraine ne peuvent guère convenir à un capitaine de grenadiers campé sur les bords de la Baltique : autres temps, autres moeurs, dit le proverbe ! Il faut ici ajuster les précautions à l'uniforme et au climat. Voici donc de quelle manière ton cadet s'est affublé :

Bottes à la russe doublées de peau de mouton mort-né ; caleçon de peau ; bon pantalon bleu ; veste à la papa ; surtout *idem* ; plus une fameuse capote dite à la polonaise, garnie en astrakan et capable de réchauffer toute une escouade ! Tel est le costume que j'ai adopté depuis que j'ai reconnu que notre camp n'était pas une plaisanterie et qu'il était très possible qu'on nous y laissât tout l'hiver.

D'un autre côté, comme il n'est pas agréable de faire tous les jours deux lieues dans la boue, pour aller et revenir de Rostock en qualité de rapporteur auprès du conseil de guerre, j'ai pris le parti d'acheter un cheval. M. Coco est un gros Mecklembourgeois âgé de six ans. Il me revient tout équipé à 460 francs. Je crois avoir fait un bon marché. Mon colonel m'a gratifié à cette occasion d'une ration de fourrage.

Me voilà donc à l'abri des événements. Mes douleurs me laissent dormir maintenant fort tranquille. En revanche, ma triste bourse a furieusement diminué de volume ; j'en ai fait sortir d'un coup 1.127 francs, tout compté, en y comprenant un bonnet à poil magnifique, qui vient de m'arriver de Paris, et, en plus, 72 francs que j'ai dépensés pour mettre ma baraque en état. Je suis donc ruiné, confondu, aussi bas percé que possible.

Fais-moi, je te prie, la grâce, aussitôt celle-ci reçue, de remettre à M. Bellet, à Paris, 340 francs que tu porteras à mon compte. A la rigueur, je pourrais me passer de cette somme ; mais tu sais mieux que personne qu'un officier sans le sol est un vrai corps sans âme. On ne sait pas dans quelle circonstance on peut se trouver. Je tiens à avoir toujours au moins 25 louis devant moi. Les 340 francs que je te demande font justement cette somme avec ce qui me reste.

Mes affaires vont toujours à merveille ; j'acquiers de l'ancienneté dans mon grade, et j'espère, à moins de malheur, ne pas mourir simple capitaine ».

« Stralsund, 5 février 1812

C'est actuellement la 5^e division qui occupe Rostock et le camp de Bernsdorf. Au moment où on y pensait le moins, tous les régiments de la 2^e, infanterie et cavalerie, sont entrés dans la Poméranie suédoise, au grand étonnement des habitants : mon régiment et un régiment et un régiment espagnol sont à Stralsund ; les autres régiments occupent le reste du pays et l'île de Rugen. Le motif d'un pareil mouvement est encore un mystère pour nous. On dit que le camp de Boulogne est levé et que les troupes qui le formaient ont déjà passé le Rhin ; si cela est vrai, nous devons nous attendre à entrer en campagne au printemps ».

« Wossitz, 30 avril 1812

J'ai reçu ta lettre du 2 avril. Il ne m'a pas été possible de te donner plus souvent de mes nouvelles. La marche des troupes et le déplacement du grand quartier général ont interrompu pendant des mois entiers le service des postes. Nous n'avons maintenant qu'une seule direction par corps d'armée ; nos vagemestres sont en conséquence forcés de faire trente ou quarante lieues pour aller porter leurs lettres. On n'envoie plus à la poste que tous les quinze jours. Le service militaire se fait par estafettes.

Ainsi que tu l'as fort bien présumé, nous n'avons pas fait un long séjour à Stralsund. Tout notre corps d'armée s'est mis en mouvement le 29 mars dernier, pour se porter sur la Vistule. La division Friant, dont mon régiment fait partie, occupe actuellement Dantzig et ses environs. La garnison de Dantzig se compose de plus de 20.000 hommes de toutes armes.

Jamais nous n'avions été si serrés. Nous sommes, par exemple, 340 hommes à Wossitz, mauvais village qui ne contient en tout que neuf maisons. Je loge avec 60 de mes carabiniers. Notre corps d'armée, qui s'appelle maintenant 1er corps de la Grande Armée, se compose de sept divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant en tout plus de 90.000 hommes. C'est toujours le prince d'Eckmühl qui nous commande. Nous occupons toute la ligne de la Vistule depuis Dantzig jusqu'à Thorn, et de là jusqu'à Posen. Nous avons devant nous les troupes polonaises, et à Koenigsberg les troupes prussiennes qui bordent la Pregel. Le 2^e corps d'armée, commandé par le brave maréchal Oudinot, est cantonné derrière l'Oder, et est également très fort. Si la campagne s'ouvre bientôt, ainsi que nous le désirons tous, nous donnerons certainement de la tablature aux Russes.

Voilà tout ce que je puis te dire de nouveau, ce que tu savais déjà sans doute mieux que moi. Vous autres, bourgeois, qui avez toujours les gazettes à la main, vous connaissez bien mieux que nous la situation des armées. Nous sommes même trop heureux quand vous ne vous faites pas battre une fois ou deux fois par semaine, ou, ce qui est cent fois pis, faire une quinzaine de lieues par jour !

Je te donnerai de mes nouvelles aussi souvent que je le pourrai. Quant à toi, mon ami, qui peux tous les jours faire ton courrier fort à ton aise, ne manque pas de m'écrire très exactement. Parle-moi surtout bien amplement de l'intérieur de ta maison, etc., etc ».

« Dantzig, 26 mai 1812

Nous occupons depuis trois semaines les faubourgs de Dantzig ; nous y sommes moins mal logés que dans les villages, mais, en revanche, il nous en coûte bien plus cher pour vivre. Tout ici est hors de prix ; nous avons entièrement renoncé au vin, et nous dépensons néanmoins les deux tiers de nos appointements pour nous nourrir seulement. Nous nous attendons toujours d'un moment à l'autre à faire quelque grand mouvement ; nous avons cinquante cartouches par homme dans la giberne et trois paires de souliers dans le sac. Si la guerre a lieu, nous irons certainement bien loin sans nous arrêter. On dit ici que Sa Majesté l'Empereur et Roi est passé à Dresde, où il n'est resté que deux heures.

Le roi de Westphalie est à Posen, et le roi de Naples à Varsovie. Ce dernier doit prendre, dit-on, le commandement de toute la cavalerie.

On porte à plus de mille le nombre des pièces de canon de tout calibre qui se trouvent sur les deux rives de la Vistule.

On vient de former dans notre corps d'armée un bataillon d'une singulière espèce : il se compose de mille bœufs et de cinq cents chariots, le tout conduit par un certain nombre de piqueurs. Les chariots serviront au transport des vivres du corps d'armée, et, en cas de besoin, les bœufs seront mis à la broche. Voilà un plaisant bataillon ; on s'en promet une double utilité. Il est probable que chaque corps aura le sien ».

« Au bivouac, près de Braslaw, 17 juillet 1812

Nous menons depuis six semaines la vie des Tartares. Nous couchons tous les soirs à la belle étoile, faisant assez maigre chère. L'eau fraîche et les bivouacs m'ont singulièrement fait maigrir.

La division Morand, ainsi que celle du général Friant, dont m'on régiment fait partie, sont, depuis le passage du Niémen, sous les ordres du roi de Naples. Nous formons l'avant-garde avec la cavalerie. La cavalerie légère ouvre la marche, et l'infanterie marche avec les cuirassiers et les carabiniers à cheval. Jusqu'à ce moment, nous n'avons eu aucun engagement sérieux ; mais, comme nous arrivons demain sur les bords de la Duna, nous nous attendons à nous servir de nos cartouches et de nos baïonnettes.

Si tu jettes un coup d'oeil sur la carte, tu trouveras facilement notre position. Nous avons passé le Niémen à Kowno ; nous avons ensuite marché sur Wilna, Swenzjany, Widsy, Obra et

enfin Braslaw ; nous sommes encore à huit lieues de la Duna que nous espérons passer entre Dunabourg et Polotsk.

Il me reste à t'annoncer une nouvelle que tu recevras sans doute avec joie. Sur la demande spéciale de M. le général de division Friant, Sa Majesté m'a nommé, le 18 du mois dernier, chevalier de la Légion d'honneur.

Nous apprenons à l'instant que le corps du maréchal Ney a eu avant-hier un engagement avec les Russes. Nous ne marcherons pas demain. Il paraît qu'on nous laissera deux ou trois jours de repos avant la fête ».

« Smolensk, 25 août 1812

Si tu t'amuses à lire les bulletins, tu dois savoir maintenant, bien plus exactement que je ne pourrais te le dire, ce qui s'est passé autour de Smolensk dans les brillantes journées des 16, 17 et 18 du courant. Je me bornerai à t'annoncer que mon régiment a eu l'honneur de prendre une part très vive à l'affaire du 17. Mes grenadiers se sont dignement comportés ; nous avons fait le coup de baïonnette pendant une demi-heure, et nous avons couché sous les murailles de Smolensk, après avoir obligé tout ce qui se trouvait devant nous à aller chercher son salut derrière les remparts. Le lendemain 18, à 4 heures du matin, nous sommes entrés en ville. J'ai été blessé assez grièvement de deux coups de feu au bras gauche ; une des deux balles ne m'a fait qu'une forte contusion à l'épaule, mais la seconde m'a traversé le bras dans toute sa longueur, depuis le poignet jusqu'au coude. Les chirurgiens pensent néanmoins que je ne serai pas estropié. Pour comble de malheur, j'ai encore été raccroché, en montant à l'assaut, d'un éclat de palissade qui m'a frappé à la tête et renversé dans le fossé. Voilà une aventure assez sérieuse. Je me porte d'ailleurs très bien ; la fièvre de suppuration est déjà passée, et comme, au milieu de tout cela, j'ai conservé bon pied, bon oeil et bonne dent, je vais dîner dès ce soir avec M. Foucher, adjudant-major de la Garde, qui demeure à dix pas d'ici, et qui se charge de me couper les morceaux. Nous parlerons de toi, de ta femme et de tes enfants, et je suis sûr que mes blessures n'en iront que mieux demain.

Adieu. Bonne santé. Point d'inquiétude sur mon compte.

P.S. Mon corps d'armée est déjà à 20 lieues d'ici, sur la grande route de Moscou ».

« Paris, 12 juillet 1813

Mon jeune capitaine est venu me chercher ce matin, mon cher cousin, pour me donner lecture d'une lettre parvenue au quartier-maître du 15^e et où il est question de votre frère. Vous avez dû en recevoir une copie, et vous y aurez vu qu'il était en bonne santé. Quoique éloignée, la ville de Saratow est dans un beau climat. M'en référent à ladite lettre, la présente est seulement pour vous féliciter de l'existence d'un frère dont tous les camarades partagent l'amitié que vous lui portez.

Alexis Delisle »

« Saratow, 21 mai 1814

Mon cher frère,

Cette lettre doit être mise à la poste par un capitaine hollandais qui retourne dans sa patrie. Je profite de toutes les occasions favorables pour te donner de mes nouvelles. Comment se fait-il que je n'aie reçu qu'une seule fois des tiennes ? Les communications avec la France ont été sans doute bien difficiles depuis six mois ; cependant, beaucoup de mes camarades ont reçu des lettres et de l'argent par l'entremise de MM. Perregaux, Laffitte et Cie, de Paris. Ma santé est excellente ; mes blessures sont bien cicatrisées et ne me gênent presque pas. Nous sommes traités avec beaucoup d'humanité, et je serais enfin aussi heureux qu'un prisonnier peut espérer de l'être, si j'avais la certitude que tu n'as éprouvé aucun malheur, au milieu de la crise terrible que notre pauvre patrie vient d'essuyer !

J'espère que tu auras reçu, dans le courant de décembre dernier, des nouvelles par M. Dauchy, et nous comptons beaucoup, Bedouet fils et moi, que vous nous aurez fait passer quelques centaines de roubles pour notre retour.

Adieu. J'espère que notre captivité finira bientôt ».

« Saratow, 14 juin 1814

Enfin, cette liberté si désirée va nous être rendue ! On vient de nous apprendre l'heureuse nouvelle de la paix ! Les premiers convois de prisonniers sont déjà en route ; j'espère moi-même partir dans le courant de la semaine prochaine. Nous sommes tous d'une joie inexprimable ! Les officiers qui ont assez d'argent pour voyager à leurs frais partent en poste, et pourront arriver en France dans six semaines. L'état de mes finances ne me permet pas d'aller si lestement, et je ne crois pas arriver sur les bords du Rhin avant quatre mois. Avec quel plaisir je vous embrasserai après une si longue absence et tant de malheurs ! Il paraît que les lettres que je t'ai écrites de Saratow ne te sont point parvenues, puisque, depuis la tienne du 6 juillet de l'année dernière, par laquelle tu m'annonçais 1000 francs que j'ai effectivement reçus, je n'ai plus entendu parler de toi ».

« Trachenberg, 8 septembre 1814

J'arrive à l'instant à Trachenberg, jolie ville de Silésie. La poste pour la France part dans la minute ; je n'ai que le temps de t'écrire deux lignes.

J'espère arriver à Mayence le 29 ou le 30 de ce mois. Ecris-moi poste restante à Mayence, à Saarbrück et à Metz. Donne-moi des nouvelles de ma chère mère et de toute ta famille, et dis-moi sur quels amis de Paris je pourrai faire quelques dispositions. Je trouverai facilement une trentaine de louis dans la bourse de mes camarades, mais il faut régler quand on se quitte, et tu sais, mon ami, que je n'ai jamais mendié des secours à personne. Je suis gueux comme un rat d'église, mais je me porte à merveille et je me trouverai l'homme le plus heureux du monde si j'apprends en arrivant en France que vous êtes tous contents et tranquilles.

Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P.S. Ma lettre du 14 juin te sera sans doute parvenue ».

« Strasbourg, 1er octobre 1814

Enfin, mon ami, après cent douze jours de marches et de fatigues, j'arrive en France ayant pour toute fortune deux écus de 5 francs et un porte-manteau bien léger, bien mince, et se ressentant furieusement du terrible voyage que nous venons de faire. Si tu as quelquefois jeté les yeux sur la carte, tu as dû voir que, de Saratow à Paris, il y a 1000 lieues et plus. En arrivant à Landau, j'ai reçu une feuille de route et 23 francs pour me rendre à Rueil, où je dois trouver mon ancien régiment § Heureusement, M. Gleizer, major du 76^e régiment de ligne, a eu la bonté de me prêter 600 francs, au moyen de quoi j'ai maintenant des bottes aux jambes et un habit décent à me mettre sur le corps. J'ai donné à M. Gleizer un mandat de pareille somme sur ton ami M. Padelinetti, de Paris, payable à son ordre à huit jours de vue. J'en donne avis par le courrier à M. Padelinetti, et je le prévient que je te prie de lui remettre les fonds nécessaires à l'acquit de ma lettre de change. J'espère, mon ami, que tu auras également fait tes petites dispositions pour que mon mandat de 368 francs que j'ai fourni à Saratow à M. Sergent, payeur du 3^e corps d'armée, ait été également bien payé.

Adieu, mon ami. Je me porte à merveille, mais je suis extrêmement fatigué. Aussitôt mon arrivée à Paris, je t'écrirai plus amplement. J'irai descendre chez Morin, hôtel de l'Empereur, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Donnes-y-moi de tes nouvelles. Embrasse bien tendrement de ma part ma chère mère et toute ta petite famille et attends-toi à me voir à Tours bientôt.

Ton meilleur ami.

Je t'envoie ci-incluse une reconnaissance de Bedouet fils de 168 francs, que je te prie de faire présenter à monsieur son père. Bedouet est encore en arrière et n'arrivera pas en France avant quinze jours ».

« Paris, 10 octobre 1814

Je suis arrivé à Paris hier matin. Avec quelle impatience, avec quelle joie, mon cher ami, j'ai lu et relu vingt fois ta lettre du 6 courant ! Depuis vingt-sept mois, je n'avais reçu que deux lignes de toi à Saratow ; ces deux lignes étaient l'expression de la tendre amitié que tu m'as toujours témoignée. Je me trouve heureux, parfaitement heureux puisque le ciel vous a conservés tous. Embrasse bien tendrement pour moi ma chère mère, ta femme et tes enfants. J'ai fait une campagne bien malheureuse en Russie : blessé grièvement à Smolensk le 18 août, mais rempli d'une ambition assez naturelle à un jeune militaire, j'en partis le 1er septembre, avec mon bras en écharpe, pour rejoindre l'armée. J'arrivai à mon régiment le 6 au soir, après avoir fait 72 lieues en six jours, et je me trouvai avec lui aux affaires du 7 et du 8, où nous fûmes réduits à 540 hommes. Je traversai Moscou le 14 avec l'avant-garde ; le lendemain nous poursuivîmes l'ennemi et nous échangeâmes avec lui tous les jours quelques centaines de boulets, jusqu'aux environs de Kalouga, où nous eûmes encore le 4 octobre une affaire fort chaude qui me valut le grade de chef de bataillon.

La fatale retraite commença enfin le 18 ; je me trouvai à l'arrière-garde. Nous nous battîmes souvent, et, le 3 novembre, j'eus un cheval tué sous moi d'un coup de canon. Mon bras souffrit beaucoup de ma chute, et je fus de nouveau blessé légèrement au pied et au genou droit. Il m'eût été facile alors de me retirer et de gagner la Prusse, mais j'étais le seul chef de bataillon présent au régiment : le major venait de passer colonel ; l'occasion était belle ; je voulus la saisir, et je vins me faire prendre à Krasnoë le 18 novembre, après avoir reçu à l'attaque d'une batterie un coup de baïonnette dans la poitrine et un coup de sabre sur la tête.

Comment te peindre tout ce que j'ai eu à souffrir pendant une marche de quatre mois, à travers toute la Russie ? Blessé, sans un sol, couvert de haillons, dévoré par la vermine, exposé à être massacré à chaque instant par une population exaspérée et furieuse, j'ai vu mourir autour de moi, de misère et de faim, la plus grande partie de mes infortunés camarades ! Le courage cependant ne m'a jamais abandonné, et je suis enfin arrivé à Saratow, où nous avons eu le bonheur de trouver pour gouverneur un homme généreux et humain, dont la conduite noble et pleine de délicatesse nous a complètement vengés de la manière infâme avec laquelle nous avons été traités tout le long de la route.

En arrivant à Paris, j'éprouve des malheurs d'une autre espèce. Les deux chevaux qui me restaient à Krasnoë sont morts dans la retraite ; tous les magasins de Dantzig ont été pillés ; quelques officiers de mon régiment qui me devaient une vingtaine de louis, ont disparu en Russie ; enfin, il ne me reste plus rien, absolument rien de plus de 4.000 francs d'effets et de chevaux ! On me doit heureusement plus de 5.000 francs de soldes et d'indemnités, mais il ne faut pas espérer d'être payé si tôt ».

« Paris, 27 novembre 1814

Je m'empresse de t'annoncer l'heureux succès de ma démarche de ce matin auprès du ministre de la guerre. Mon affaire va bien. Son Excellence, après quelques questions d'usage, a dit à M. Brice, mon colonel, qui me présentait : "Gardez cet officier dans votre régiment ; je vous enverrai des ordres pour qu'il y soit placé à la suite."

Voilà le plus difficile terminé. Plus tard je viserai aux moyens d'avoir un bataillon. En attendant, je vais aller m'établir à Rueil où est mon régiment. Les officiers à la suite font le service comme les autres, et jouissent du traitement d'activité ».

« Courbevoie, 5 décembre 1814

Nous venons de quitter Rueil pour venir nous établir dans la superbe caserne de Courbevoie. Le régiment sera beaucoup mieux ici que dans notre ancienne garnison ».

« Courbevoie, 8 janvier 1815

J'ai à peine, mon ami, la force de t'écrire deux lignes en réponse à la tienne du 3 courant. Dis, je te prie, à Mme Coudreux que ses petites commissions eussent été faites sur le champ et avec le plus vif plaisir sans une maudite indisposition qui m'oblige à garder mon lit. Figure-toi, mon cher ami, qu'avant hier au soir, au moment où j'y pensais le moins, je me suis senti tout à coup assailli de douleurs si vives qu'on a été obligé de m'emporter chez moi. La cuisse droite, la hanche et la jambe droites me font horriblement souffrir. Le médecin espère d'ailleurs que ce ne sera rien. On regarde cette douleur comme une forte attaque de goutte. Adieu, mon cher ami. Excuse-moi auprès de ta femme et ne parle point de tout cela à ma chère mère.

Je vous embrasse tous.

P.S. Mon affaire du régiment va bien ».

« Courbevoie, 11 janvier 1815

Mon cher ami,

Mes douleurs prennent une bonne tournure. Toute la faculté du régiment, secondée par un médecin de Paris, vient de décider que j'en serai quitte pour la peur de la goutte et qu'il n'était question que de douleurs rhumatismales ! De vigoureuses frictions et deux vésicatoires ont eu le plus grand succès. Je me suis aujourd'hui promené dans ma chambre à l'aide d'une béquille. J'espère donc que le mal sera beaucoup moins grand qu'on ne l'avait d'abord cru, et que, d'ici à quelques jours, je pourrai t'annoncer que je serai tout à fait mieux. Je vous embrasse tous de tout mon coeur.

Ton affectionné frère et ami.

P.S. J'ai toujours beaucoup d'espoir d'être conservé ».

« Courbevoie, 16 janvier 1815

Ta lettre du 31 décembre s'est croisée avec la mienne du 30, mon cher ami. Je t'annonçais que j'avais eu le plaisir de voir M. Valin et que je m'attendais à aller bientôt te rejoindre avec ma demi-solde.

Depuis deux jours, j'ai eu quelques audiences favorables et j'espère que je serai encore conservé jusqu'à nouvel ordre. C'est un avantage d'autant plus grand qu'il est question maintenant d'un grand travail d'organisation par suite duquel je serai peut-être assez heureux pour me faire placer en pied. Mon colonel me protège de tout son pouvoir, et il ne dépendra pas de lui que je ne reste sous ses ordres. Mes courses dans Paris me coûtent horriblement d'argent ; depuis plus de quinze jours, je suis continuellement ou invitant ou invité par une foule de mes anciens camarades d'Ecole, dont quelques-uns m'ont été très utiles. Ma lettre du 30 te prévenait, mon ami, que ton ami Gavoty m'avait remis 600 francs. Il paraît que vous menez grand train les plaisirs et les bons dîners ! Je voudrais bien être des vôtres ; mais j'aime mieux différer mon voyage de quelques semaines, par suite du grand principe que les absents ont tort !

M. Lemaignan est un homme très poli et fort aimable ; malheureusement, il est employé, au ministère de la guerre, dans la partie administrative, c'est-à-dire seulement pour ce qui concerne le matériel. Je cultiverai néanmoins sa connaissance. Je me dispose à lui rendre visite, ainsi qu'à Mme Valin.

Nous avons eu le bonheur d'être présentés à Sa Majesté, le 3 de ce mois, à l'occasion du renouvellement de l'année. Le Roi nous a reçu avec cette bonté et cette bienveillance qui n'appartiennent réellement qu'à lui seul. Il nous a dit :

"Messieurs les officiers du 15^e régiment, Je vous vois avec le plus grand plaisir. J'espère que vous soutiendrez l'honneur du drapeau que je vous ai confié, comme vous avez toujours soutenu celui de tous les drapeaux que vous avez eus !"

Nous avons saisi avec transport l'allusion flatteuse que Sa Majesté a sans doute voulu faire à la belle défense que notre régiment a faite dans Hambourg, et nous avons répondu par des cris de : "Vive le Roi !" qui partaient du fond du coeur et auxquels Sa Majesté a paru sensible. Adieu, mon ami. Je me porte à merveille et je te souhaite une bonne santé. Embrasse de ma part Mme Coudreux et mes neveux. J'ai effectivement fait quelques démarches pour être placé dans la Garde royale, mais j'y ai tout à fait renoncé.

Tout à toi de bonne amitié ».

« Courbevoie, 18 janvier 1815

Je te remercie, mon ami, du vif intérêt que tu as bien voulu prendre à mon indisposition. Si j'avais pu prévoir que ma guérison fût aussi prompte, je me serais bien gardé de vous causer des inquiétudes inutiles.

Depuis avant-hier, je me trouve à merveille ; les remèdes ont fait sur moi un effet prodigieux, et ont renvoyé mes douleurs aussi vite qu'elles étaient venues. Mon traitement a été tout simple : deux soldats de mon régiment me frottaient deux fois par jour devant un bon feu avec une liqueur composée de laudanum, d'alcali volatil, d'un peu d'huile de térébenthine et de rose. Je prenais par heure quatre tasses de tisane faite avec la fleur de sureau ; enfin, on m'a appliqué sur les cuisses et sur les épaules successivement quatre énormes vésicatoires qu'on a laissés sécher tout naturellement, et qui m'ont fait un bien inimaginable ! Je me suis d'ailleurs couvert de flanelle, et j'espère aller rendre dès demain des visites de convalescence. Tu vois, mon bon ami, qu'en fait de douleurs rhumatismales, on ne peut pas en être quitte à meilleur marché.

Tu sais peut-être déjà que toute la garnison de Paris quitte la capitale ? Nous savons depuis huit jours que nous devons partir, mais nous ne sommes effectivement certains de notre changement que depuis hier au soir. Nous allons à Besançon avec le régiment des cuirassiers du Roi. Mon affaire est encore une fois arrangée jusqu'à nouvel ordre ; vingt-cinq officiers du réiment, dont un major, nommé M. Rublin, (M. de Saleix reste, à ce qu'il paraît), plusieurs capitaines, et le reste, lieutenants et souslieutenants, ont reçu leur lettre de demi-solde. J'ai l'ordre de suivre le régiment à Besançon ; j'espère donc qu'à la première occasion je pourrai obtenir un bataillon.

Nous partons de Courbevoie le 22 du courant pour aller coucher à Corbeil ; nous passons par Troyes, Sens et Chaumont. Nous avons treize jours de marche. Je reste jusqu'au 28 avec les équipages, le quartier-maître et quelques officiers convalescents, avec lesquels nous voyagerons isolément.

Il me reste, mon ami, à te prier de me rendre encore un grand service ; toutes mes avances se bornent à une centaine d'écus, et je m'en vais à cent lieues de Paris, où je serai peut-être obligé d'un moment à l'autre à faire quelques dépenses extraordinaires, soit pour me monter en chevaux, soit pour m'affubler peut-être d'un nouvel uniforme ! Il m'en coûterait infiniment d'être obligé de rien emprunter au régiment ; je désire donc emporter avec moi une somme assez considérable pour me mettre en état de parer à tous les événements. Je désire en conséquence que tu autorises ton ami Gavoty à me compter sur mon bon 1200 à 1500 francs. J'aurais pu facilement vendre mes certificats de solde arriérée, mais la perte est trop considérable et une pareille démarche ne pourrait faire que le plus mauvais effet, d'autant plus que, dans ce moment, on travaille plus que jamais à la liquidation. Tu peux être persuadé, mon ami, que la somme que je te demande restera religieusement conservée au fond de ma malle, et qu'elle te sera remboursée sur mes premiers paiements.

Adresse-moi ta réponse chez Morin, où j'irai m'établir jusqu'à mon départ pour Besançon, afin d'être plus à même de terminer toutes les petites affaires dont je resterai chargé par le régiment. Tu mettras ainsi mon adresse :

"A Monsieur Morin, hôtel des Empereurs, rue, etc., etc., pour remettre à M. le commandant Coudreux (sans indication de régiment), à Paris"

Je préviens Morin par un petit mot de conserver chez lui toutes les lettres qui arriveraient à mon adresse.

Adieu, mon ami. Je vous embrasse tous du meilleur coeur du monde. Vous ne me reverrez maintenant à Tours qu'avec ma demi-solde, ou tout à fait en pied. Je suis décidé à ne point quitter la partie sans être tout à fait sûr de mon affaire.

Ton affectionné frère et ami.

P.S. Embrasse en particulier et bien tendrement pour moi Mme Coudreux ; dis-lui que je lui écrirai une ligne de remerciement avant que de quitter Paris ! Je suis honteux que de viles douleurs rhumatismales m'aient empêché de faire ses commissions, et je m'estimerais heureux qu'elle me fît la grâce de m'en donner quelques-unes avant mon départ.

C. »

« Paris, 21 janvier 1815

Je t'annonçais dernièrement qu'en vertu d'un ordre du roi, en date du 16 décembre, tous les officiers à la suite des corps seraient mis à la demi-solde à partir du 1er janvier 1815 : comme j'étais placé dans le 15^e en vertu d'un ordre particulier du ministre, et que d'ailleurs mon colonel m'appuyait fortement, je fis des réclamations qui parurent justes. Vingt-cinq de mes camarades furent renvoyés, et je restai au régiment avec solde entière, ainsi que huit officiers sublaternes et un chef de bataillon qui se trouvait dans le même cas que moi. Lorsque le régiment dut partir pour Besançon, l'inspecteur aux revues refusa de nous comprendre sur ses feuilles, en vertu d'ordres particuliers qu'il avait reçus à notre égard ; le ministre fut consulté et ordonna qu'à partir du 20 janvier nous devions rentrer dans nos foyers et être mis à la demi-solde comme tous ceux partis le 1er. Nouvelles courses, nouvelles démarches, nouvelles réclamations, comme tu peux le penser ! L'inspecteur général aux revues, le comte Dupont-Chaumont, et M. le général Maison, gouverneur de Paris, se chargèrent de notre affaire : on écrivit au maréchal duc de Dalmatie, à notre occasion, une lettre pressante, dans laquelle on fit valoir nos droits et nos services avec tant de chaleur que le ministre revint sur son ordre de la veille, et nous mit tous à la disposition de M. le gouverneur de Paris avec solde entière, et la promesse de nous employer aussitôt qu'il y aurait des emplois vacants.

Le général Maison nous a dispersés dans les divers régiments de la garnison de Paris, et je me suis trouvé placé avec mes camarades du 15^e à la suite du régiment de Monsieur, 4^e léger. Comme tu le dis fort bien, mon ami, une pareille incertitude est bien pénible et bien désagréable ; mais j'espère pourtant qu'elle finira bientôt. Nous ne sommes en tout que quatorze chefs de bataillon à la suite, conservés avec solde entière. Nous sommes ici près du soleil, et on nous a formellement promis que nous serions mis en activité aussitôt que l'occasion s'en présenterait ! Malheureusement, nos déplacements continuels nous ruinent : 50 louis dans Paris sont bien vite dépensés ! J'espère, mon cher ami, que tu ne m'abandonneras pas, et que tu auras la bonté de venir à mon secours jusqu'à la fin. Je fais le sacrifice de tout mon arriéré pour rattraper mon emploi. La liquidation marche maintenant assez bien. Je ne veux rien vendre, parce que les gredins d'agents d'affaires abusent de la position où nous nous trouvons pour nous rançonner comme des corsaires de Barbarie.

Mes pièces sont en règle, et tu peux compter, mon ami, que les sommes que je dois toucher seront employées à te rembourser celles que tu as bien voulu m'avancer depuis mon retour. Adieu, mon ami. Je n'entre dans ces derniers détails que pour te prouver que je ne perds point

de vue que j'ai déjà dépensé 2.100 francs de mon argent depuis mon arrivée à Paris. Mais il s'agit ici d'une lutte d'intrigues et d'amour-propre. Je veux soutenir et faire valoir mes droits jusqu'au bout ! Bonaparte disait que c'étaient les opiniâtres qui gagnaient les batailles. J'espère, moi, gagner la partie à force de ténacité ! »

« Paris, 24 janvier 1815

Je t'annonçais, mon ami, par ma lettre du 18, que mon régiment partait le 23 pour Besançon et que j'avais obtenu l'ordre de le suivre : rien au monde ne paraissait plus sûr que mon affaire, et cependant, depuis le 18, j'ai changé trois fois de destination. Le 19, j'étais à la demi-solde ; le 22, j'étais conservé avec la solde entière et à la disposition de M. le gouverneur de Paris ; aujourd'hui, je suis à la suite du 4^e régiment d'infanterie légère, jouissant de ma solde d'activité, et espérant un bataillon d'ici à peu de temps. Mais puis-je bien compter sur de pareilles promesses ? Depuis mon retour de Russie, voilà la deuxième fois que je suis mis à la demi-solde et que j'ai le bonheur de me raccrocher aux branches ! L'ordre que j'ai porté ce matin à M. le colonel du 4^e est cependant aussi formel que je puisse le désirer. Mais comme on défait souvent le soir ce qu'on a fait le matin ; mais comme, avec tous les droits du monde, on n'est pas toujours sûr d'avoir raison ; mais comme, enfin, je pourrais ajouter encore cinquante *mais* les uns au bout des autres sans manquer d'étoffe pour les appuyer, je prends ce qu'on me donne, et j'attends le plus patiemment possible que le temps décide de mon sort. Adieu, mon ami. Ton crédit sur Besançon devient inutile ; je t'en remercie donc infiniment. Je t'écrirai d'ici deux à trois jours comment j'aurai été reçu au 4^e. Le colonel Brice et tous mes anciens camarades du 15^e m'ont comblé en partant de compliments et de protestations d'amitié ».

« Paris, 8 février 1815

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 1^{er} février. Mes affaires prennent une assez bonne tournure. Nos officiers subalternes sont déjà placés en partie pour les divers régiments qu'on leur a assignés. M. le général comte Maison, que j'ai eu l'honneur de voir avant-hier, m'a assuré que, sous peu de temps, les officiers supérieurs auraient leur tour. Dieu me préserve, mon ami, de jamais me replacer dans les état-majors ! C'est le service le plus désagréable que l'on puisse imaginer ! Un bataillon dans un bon régiment vaut mieux que tous les états-majors du monde. Si je puis parvenir à en attraper un, je m'y tiendrai ferme, et il ne sera pas facile de m'en faire sortir. En attendant notre placement, nous sommes employés ici au service de la place. Nous faisons les rondes de jour et de nuit. J'ai, pour cette nuit, par exemple, vingt-six postes à visiter. Je ne rentrerai pas chez moi avant quatre heures du matin. Nos tours de service reviennent tous les trois ou quatre jours. C'est très fatiguant et en même temps très dispendieux. Il faut absolument louer des chevaux et messieurs les maquignons nous serrent la botte quand nous avons besoin d'eux la nuit. Je prendrai le parti de me monter si je trouve une bonne occasion.

Mon changement de régiment m'a occasionné beaucoup de nouvelles dépenses : épée, épauettes, chapeau, schakos, il a tout fallu changer. Pour comble de malheur, j'ai tellement grossi et engraisé depuis mon retour de Russie que tous mes habits me sont devenus trop étroits. Je viens de remplacer l'habit vert que je ne pouvais plus mettre ; ma capote d'uniforme ne croisait plus ; enfin, mon ami, je deviens monstrueux réellement. J'ai été prendre chez ton ami Gavoty 1000 fr. dont je te prie de lui tenir compte. J'ai payé ce matin pour plus de 900 francs de mémoires. Nous sommes assujettis dans notre nouveau corps à une tenue dispendieuse, particulièrement pour nous qui sommes obligés d'aller toutes les semaines faire notre cour au château. J'étais invité hier, mardi gras : 1^o chez Mme Roland ; 2^o chez la soeur du major Bacot ; 3^o

chez M. d'Annery, mon ancien compagnon d'infortune en Russie ; 4° enfin, chez mon colonel que j'ai préféré. Nous y avons passé une soirée très agréable. M. le colonel Peyris est marié à une comtesse espagnole assez jolie et infiniment aimable.

Ton affectionné frère.

P.S. Je quitte ce matin l'hôtel Morin pour aller loger auprès du Luxembourg. Mon régiment est caserné dans la rue des Postes. Adresse-moi dorénavant tes lettres au 4^e léger ».

« Paris, 8 février 1815

Ma très chère et très bonne maman,

Je vous assure que je partage très sincèrement le désir que vous avez de me voir. J'aurai certainement le plus vif plaisir à vous embrasser et à vous répéter mille fois combien je suis reconnaissant de toute l'amitié que vous me témoignez ; mais, cependant, il faut quelquefois savoir sacrifier ses plus chers plaisirs à son intérêt personnel, surtout lorsqu'il s'agit de son état et de son existence pour l'avenir. Je suis donc, ma très chère mère, forcé de vous répéter encore une fois que je ne penserai point à vous aller voir avant que mon sort ne soit décidé. Mme Lemaire, que je vois souvent, sent bien toute la force de mes raisons ; dans le moment où nous sommes, chacun travaille pour soi, même aux dépens de ses meilleurs amis. Si j'avais été à Tours comme vous m'y engagiez et comme j'en avais tant d'envie, j'aurais infailliblement perdu ma place et je serais à la demi-solde comme tant d'autres de mes camarades. Tranquillisez-vous donc, ma très chère maman ; vous recevez souvent de mes nouvelles et vous me donnez également des vôtres ; et cela doit nous aider tous les deux à supporter quelques mois de séparation de plus. Je vous promets que j'irai passer quelques semaines avec vous lorsque je pourrai le faire sans compromettre mes intérêts militaires. Je n'ose pas, ma chère maman, vous engager à venir à Paris. La nature de mes occupations et mes devoirs me laisseraient à peine quelques heures à vous donner par semaine ; peut-être même qu'au moment où vous arriveriez, je recevrais, moi, l'ordre d'en partir. Il vaut donc mieux, ma petite maman, que vous preniez encore un peu de patience et que je vous épargne les fatigues d'un pareil voyage. On me fait espérer que nous serons bientôt placés ; aussitôt que je connaîtrai ma destination, je demanderai une permission et j'irai vous embrasser. Adieu, ma très chère mère. Aimez-moi toujours bien tendrement.

Je n'ai point reçu votre lettre du 18 et votre dernière ne m'est parvenue qu'hier, parce que vous aviez mis mon adresse d'une manière très irrégulière. Dorénavant, écrivez ainsi : A monsieur Alexandre Coudreux, chef de bataillon, 4^e régiment d'infanterie légère, en garnison à Paris ».

« Paris, 24 février 1815

J'ai reçu, mon cher ami, ta lettre du 10 courant, par laquelle tu me préviens que tu as porté au compte de M. Gavoty les 1000 francs qu'il m'a comptés. Je te remercie de ce nouveau service. Les dépenses que je viens de faire étaient indispensables. Songe donc qu'il y a déjà cinq mois que je suis à Paris. Dans notre métier, nous sommes obligés de nous accommoder de tous les temps, et, pour peu qu'un grand uniforme ait été bien mouillé trois ou quatre fois, il n'est plus guère possible de s'en servir pour les jours de gala. La tenue de Paris, en général, est ruineuse ».

« Paris, 15 mars 1815

Nos deux dernières lettres se sont croisées, mon cher ami. La mienne renfermait un mandat de 135 francs dont je te priais de remettre le montant au maréchal des logis Souveras, du régiment des Dragons du Roy.

Il ne m'est pas permis de penser à aller vous voir dans le moment actuel. C'est bien le cas ou jamais de rester ferme à mon poste. Nous n'avons ici d'autres nouvelles que celles des

journaux que tu lis sans doute avec le même empressement que moi. Je cherche partout des chevaux depuis trois jours. Je ne trouve que des rosses dont on demande de 8 à 900 francs. Je suis bien fâché maintenant de ne pas avoir suivi mon idée, et de ne pas m'être monté il y a six semaines. J'aurais trouvé alors, pour 4 à 500 francs, ce qui m'aurait parfaitement convenu.

Les régiments du Roi, de la Reine et de Monsieur, qui forment la garnison de Paris, ont défilé jeudi devant Sa Majesté dans la plus belle tenue. Aujourd'hui, nous attendons le comte d'Artois dans nos casernes. Mgr le duc de Berry commande les gardes nationales et les troupes de ligne de Paris. Nous faisons un service fort actif. Je suis de ronde aujourd'hui ».

« Paris, 22 mars 1815

Nous sommes partis de Paris le 18 de ce mois ; nous y sommes rentrés le 20, deux heures avant l'empereur Napoléon. La capitale était aussi tranquille que si l'événement qui se passait eût été la chose du monde la plus simple et la plus ordinaire ! Les Bourbons avaient fait afficher depuis deux jours des proclamations infâmes. Il n'était question que d'assignats, que de guerre civile, que de carnage ! Tous les bons citoyens ont repoussé avec horreur ces indignes insinuations : pas un homme n'a pris les armes, et Sa Majesté l'Empereur est rentré aux Tuileries avec autant de sécurité que s'il n'en était jamais sorti. Hier, à une heure, plus de 1500 hommes étaient en bataille sur le Carrousel et dans la cour du château. L'Empereur, à cheval, a passé en revue tous les régiments et a été accueilli avec l'enthousiasme qu'inspire la présence d'un homme tel que lui à des braves que le dernier gouvernement traitait depuis quelques jours d'assassins, de mamelouks, de brigands. Pendant quatre heures que les troupes sont restées sous les armes, les cris de joie n'ont été interrompus que pendant quelques minutes que Napoléon a employées à adresser aux officiers et sous-officiers réunis en cercle autour de lui quelques-unes de ces phrases si belles, si énergiques, qui n'appartiennent qu'à lui seul et qui nous toujours fait oublier tous nos maux et braver tous les dangers ! Il nous a présenté les officiers de sa Garde à l'île d'Elbe ; ces braves militaires portaient des aigles que nous avons saluées avec transport ! En nous promettant de nous en donner de nouvelles, il nous a demandé si nous jurions de leur être fidèles ... Tous les sabres, tous les casques de nos soldats étaient en l'air. Les cris de : 'Vive l'Empereur ! Vive Napoléon !' mille fois répétés, ont dû se faire entendre de tout Paris ! Dans notre ivresse, nous nous embrassions tous sans distinction de rang ni de grade, et plus de 50.000 Parisiens, témoins d'une si belle scène, applaudissaient de tout leur cœur à ces nobles et généreuses démonstrations !

Nous avons l'ordre de nous tenir prêts à marcher pour reprendre à l'ennemi nos belles provinces du Nord. Les habitants nous attendent et nous appellent à grands cris. Nous marcherons au pas de charge, et, si 100.000 Anglais se présentent pour nous arrêter, ils s'apercevront que les Français sont invincibles, quand les traîtres sont démasqués et que Napoléon commande. Adieu. Je vous embrasse tous avec le plus vif plaisir et je vous aime de tout mon cœur.

Tout à toi.

Alexandre Coudreau.

Chef de bataillon, chevalier de la Légion d'honneur ».

« Paris, 29 mars 1815

Mon cher frère,

Ta lettre du 25 mars, que le facteur m'a remise hier, m'a fait le plus vif plaisir. J'attendais de tes nouvelles avec la plus grande impatience ! Pendant trois jours, les courriers et les diligences de Nantes et de Bordeaux avaient manqué, et je craignais que les habitants des belles provinces de l'Ouest n'eussent fait quelque mauvaise plaisanterie ! Les royalistes

prétendaient que 40.000 gardes nationaux s'étaient armés pour la défense du trône ! J'étais bien sûr que ces monseigneurs se trompaient au moins de deux zéros ; cependant, je n'ai pas été fâché d'apprendre que tout était resté paisible sur les bords de la Loire, comme sur les bords du Var, comme sur ceux du Rhône, comme sur ceux de la Saône, comme sur les bords de la Seine, etc.

Mon régiment est parti pour la Flandre le 22 au matin. Les officiers à la suite ont reçu l'ordre de rentrer au dépôt pour y attendre de nouveaux ordres ; me voilà donc pour la seconde fois de retour à Paris, dans l'espace de huit jours. Je n'ai pas encore de bataillon, mais je suis certain d'en avoir un bientôt ; en attendant, je suis membre provisoire du conseil d'administration. Je touche toujours ma solde entière. Je vais voir souvent quelques généraux qui ont "le malheur d'être buonapatistes", qui me veulent beaucoup de bien, et sur lesquels je compte beaucoup pour l'avenir.

Paris est plus tranquille et plus brillant qu'il ne l'a jamais été. L'Empereur a passé en revue plus de 90.000 hommes depuis son retour. On s'est à peine aperçu du départ des Bourbons ! On parle, on écrit, on chante avec une liberté parfaite. Chacun est libre d'exprimer sa pensée à sa fantaisie, et il semble, à entendre raisonner publiquement les gens de tous les partis, que tous les espions de la police aient disparu avec l'ancien gouvernement. Du reste, mon ami, au milieu de la joie universelle de l'armée et des honnêtes gens qui aiment la patrie, la liberté et la gloire, je n'en ai pas encore vu un seul qui se soit permis de mal parler du roi Louis XVIII ! On ne voit ni caricatures, ni pamphlets, ni proclamations indécentes. Il me semble que nous conduisons bien et que notre modération fait honneur à nos principes ! Tu sens bien, mon ami, que je ne puis pas penser à aller à Tours dans ce moment. J'écris par ce courrier à ma chère mère, pour l'engager à venir à Paris. Donne-lui de ma part de l'argent pour son voyage. La saison est belle maintenant et je l'attends avec impatience. J'ai donné hier à dîner à Mercier et à M. Tierce qui me chargent de mille compliments pour toi et pour Mme Coudreux. Demain, ces messieurs donnent un grand déjeuner auquel je suis invité. Je m'informerai de M. Hurelle.

Adieu, mon ami. Bonne santé. Les affaires ne tarderont sûrement pas à reprendre. J'embrasse ta famille de tout mon cœur ».

« Paris, 8 avril 1815

Mon cher ami,

Ma chère mère m'a remis ta lettre du 1er avril ; elle se porte à merveille. Nous nous voyons régulièrement tous les jours ; je passe trois ou quatre heures de la journée avec elle. Elle est enchantée de son voyage. Elle me charge de vous faire mille compliments et de vous dire qu'elle vous embrasse tous de tout son cœur.

Les nouvelles de Bordeaux ont fait ici le plus vif plaisir ; celles du Midi sont également très bonnes : on attend d'un moment à l'autre des députés de la ville de Marseille. Les fonds publics montent à chaque Bourse.

Sur les frontières du Nord, on est jusqu'à ce moment très tranquille. L'armée est belle et peut se monter à 200.000 hommes. On assure qu'on négocie sur tous les points, et je vois souvent des personnages qui prétendent qu'on ne se battra qu'à coups de plume. Je pense cependant que tu dois mener les affaires commerciales plus sagement que jamais ; d'ici à trois semaines, les événements se développeront : il est prudent de ne rien hasarder en ce moment. On voit toujours beaucoup d'Anglais à Paris. Deux puissants personnages de cette nation ont dîné il y a trois jours chez le roi Joseph.

Adieu, mon ami. Donne-moi des nouvelles de nos contrées et crois-moi Ton meilleur ami ».

« Paris, 12 avril 1815

Ta lettre du 6 courant, mon cher ami, ne m'est parvenue que ce matin. C'est la faute de notre vaguemestre qui, depuis le départ du régiment, ne se pique pas beaucoup d'exactitude. Je suis toujours fort tranquille au dépôt du 4^e léger. J'attends qu'on me donne un bataillon. Je ne puis pas tarder à recevoir une destination, d'après les grandes opérations qui ont lieu pour l'organisation de l'armée.

J'ai vu hier un jeune capitaine nommé Hurault, mon ancien camarade d'Ecole militaire. Sa femme est dame d'annonce de l'Impératrice Marie-Louise ; il l'a quittée à Vienne le 27 mars. Il a été fort bien accueilli tout le long du chemin par les braves officiers allemands, qui trouvent tout simple que Napoléon ait été reçu à bras ouverts par l'armée française. Il m'a dit qu'il espérait voir sa femme à Paris dans quinze jours. Je présume qu'il était porteur de quelques dépêches importantes ».

« Paris, 16 avril 1815

Mon ami,

J'ai sous les yeux tes lettres des 11 et 13 avril. Ma chère mère se porte toujours à merveille. Je suis logé fort près de chez elle ; je la vois tous les jours ; je lui ai donné à déjeuner chez moi avant-hier. Je l'ai menée promener ; nous avons été voir ensemble Mlle Danlion, fille du colonel du 44^e de ligne.

Au moment où je t'écris, le canon des Invalides annonce que toutes les villes de France ont arboré le drapeau tricolore et que nous ne faisons plus qu'un seul peuple de frères ! Jusqu'à ce moment, rien n'annonce encore que la paix de l'Europe soit troublée ; les immenses préparatifs que nous faisons en France et que toutes les puissances font autour de nous finiront peut-être par une paix générale que tout le monde désire vivement et que Napoléon paraît vouloir maintenir. L'armée est d'ailleurs animée du meilleur esprit ; les provinces frontières sont parfaitement bien disposées. Les lettres que mes amis m'écrivent tous les jours de Lille, de Landrecies, de Cambrai, de Dunkerque sont fort rassurantes. On est armé de part et d'autre, mais chacun se tient sur la défensive. Les fonds publics baissent dans toutes les capitales ; c'est l'effet naturel des événements extraordinaires qui viennent de se passer. L'arrivée d'un seul courrier peut d'un moment à l'autre faire renaître la confiance. Je conçois facilement que le commerce suspende un instant ses opérations. Si la guerre avait lieu, la lutte serait terrible ; c'est l'instant où jamais d'être extrêmement réservé. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai. J'étais hier chez M. Favier, chef de division aux bureaux de la guerre. J'ai beaucoup d'amis au ministère, mais je ne travaille pour le moment qu'à m'esquiver des gardes nationales, dont je me soucie fort peu. Je laisse aller devant les plus pressés. Je serai toujours à temps de me faire employer activement lorsque je jugerai l'occasion favorable ; en attendant, je reste à mon dépôt où je ne manquerai pas d'occupations lorsque les recrues vont nous arriver. Je vois souvent le général Friant qui me veut beaucoup de bien. Je n'ai point cherché à entrer dans la Garde où je ne pourrais être que capitaine. Je préfère un bataillon à une compagnie, et je suis résolu à attendre qu'on m'en donne un. M. Hurelle ne se comporte pas d'une manière fort délicate. Mercier m'a promis de lui parler. J'irai moi-même demain lui faire une petite visite à l'hôtel de Beaune. Je crois, d'après ce que m'a dit Mercier, qu'il n'a pas encore réussi à se faire employer. J'ai pris chez Gavoty les 500 francs dont tu lui avais fait la remise pour moi. Merci, mille fois merci, mon cher frère, de tous les services que tu me rends ! Reconnaissance éternelle de tous tes nobles et généreux procédés à mon égard ! ...

Le travail de la liquidation est suspendu jusqu'à nouvel ordre ; mes pièces, d'ailleurs, sont fort en règle, et j'espère que, lorsque l'horizon politique s'éclaircira, on fera droit à nos justes réclamations.

M. Lemaignan est un brave, mais qui peut moins que rien. Je n'ai vu qu'une seule fois Mme Valin depuis deux mois. Les spéculations du mari doivent se ressentir un peu du changement de gouvernement !

Adieu. Bonne amitié, bonne santé, du courage ! Les royalistes crient à tue-tête, mais les grenadiers ne s'en battent pas moins comme des lions pour défendre la patrie, si nos voisins nous cherchent querelle.

Je vous embrasse de tout cœur ».

« Paris, 26 avril 1815

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 19 courant. L'histoire de nos vignes gelées est à peu près celle de toute la France. Celles de la Bourgogne et de la Champagne ont eu le même sort. Si tu as encore en magasin les vins de Bordeaux, tu n'auras pas fait une mauvaise opération. La nomination des commissaires extraordinaires va rendre à l'administration de notre département toute sa force. Ici, les royalistes crient comme des aveugles qui ont perdu leur bâton ! On me disait hier, dans une de leurs sociétés, que le duc de Bourbon était entré à Tours à la tête de 50.000 Vendéens, que le comte d'Artois avait pris dans la même journée Strasbourg, Landau et Bayonne, que Mme la duchesse d'Angoulême, avec 10.000 Bordelais, marchait sur Lyon, où les Autrichiens étaient déjà arrivés depuis le 19 avril ! Que veux-tu qu'on réponde à de pareilles sornettes ?

En attendant les soldats congédiés arrivent de toutes parts. Notre 4^e bataillon est presque complet ; nos trois bataillons de guerre sont toujours fort tranquilles dans les environs du Quesnoy. J'ai reçu encore hier une lettre d'un certain M. de Hainauls, mon camarade d'Ecole, qui m'écrit de la frontière de Flandre pour me demander si on parle de guerre à Paris ! Il est cependant possible que la campagne ne tarde pas à s'ouvrir ; les opérations militaires sont très actives. L'Empereur et ses ministres travaillent jour et nuit. Je n'ai rien de nouveau pour moi. J'attends dans mon dépôt qu'on m'envoie des ordres ».

« Paris, 28 avril 1815

Ta lettre du 24 courant s'est croisée avec la mienne du 25. La stagnation des affaires, la baisse des fonds publics, la rareté de l'argent, sont, mon ami, une suite toute naturelle des événements politiques qui viennent de se passer, et des préparatifs immenses qui se font de part et d'autre sur les frontières. Il paraît maintenant certain que les hostilités sont sur le point de commencer. On parle du départ très prochain de l'Empereur pour l'armée. La première affaire sera terrible et décidera de tout le reste de la campagne, ou plutôt du sort de l'empire. Je suis désolé de ne point encore avoir de commandement ; mais enfin, patience. Je connais aujourd'hui bien des gens qui n'ont rien perdu pour être restés dans leurs dépôts pendant dix ans !

Le travail pour la Garde impériale n'a pas encore paru ; je sais qu'il est dans ce moment à la signature. Aussitôt que M. Hurelle sera placé, il trouvera bien sans doute les moyens de payer son billet. Je te promets de ne pas perdre ton affaire de vue. Sa conduite, sans doute, est fort répréhensible ; mais il est dans le cas de ces certains diables qu'on ne peut pas peigner parce qu'ils n'ont de cheveux ».

« Paris, 4 mai 1815

J'ai reçu tes deux dernières lettres. Hurelle est venu chez moi hier matin. Il m'a prié d'attendre encore quelques jours. Il m'a assuré qu'il espérait recevoir des fonds très incessamment. Son affaire de la Garde impériale est manquée : il travaille à se faire placer comme chirurgien-major dans un régiment de ligne. Il m'a de nouveau chargé de te faire mille excuses de sa part. Il me paraît rempli d'honneur et de bonne volonté, et je crois, mon ami, que je serai bientôt payé.

On travaille sans relâche à l'organisation de l'armée et à l'armement des places de guerre. Je vois souvent des officiers qui viennent des frontières et qui assurent que tout est encore parfaitement tranquille. J'ai déjeuné ce matin chez un certain M. de La Baume qui est parti de

Lille lundi dernier, à 9 heures du soir. Il n'était pas encore question d'hostilités au moment de son départ. L'acte additionnel a fait crier ici tous les patriotes ! Qu'en pensent nos Tourangeaux ? Il contient quelques articles qui sont diamétralement opposés aux idées libérales, et qui ne sont approuvés de personne. Je causais cependant hier avec quelques hommes pleins de moyens qui croyaient apercevoir dans ces mêmes articles, que tout le monde fronde, des vues politiques qui peuvent avoir sur l'esprit des alliés plus d'influence qu'on ne se l'imagine. Patience, la crise ne peut pas durer longtemps. On ne sait pas encore quand l'Empereur partira ».

« Paris, 11 mai 1815

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 7 mai. Je suis charmé que nos concitoyens t'aient désigné pour être membre du conseil municipal. En te nommant premier adjoint de la mairie, on t'a rendu seulement toute la justice que tu mérites. Un brave homme comme toi ne peut être qu'un excellent magistrat, et j'ai dans le coeur la certitude que tu justifieras cet honorable choix. Nos braves soldats viennent de toutes parts se ranger sous leurs drapeaux. Dimanche dernier, l'Empereur a passé en revue, aux Tuileries, une vingtaine de mille hommes. Mon régiment qui, du temps du roi, n'avait que 1100 hommes sous les armes, en compte maintenant plus de 2000, formant actuellement cinq bataillons de guerre et un bataillon de dépôt. Tous les autres régiments sont sur le même pied. Avant quinze jours, nous aurons plus de 400.000 hommes de troupes de ligne sur les frontières.

Il paraît que Napoléon est irrévocablement décidé à ne point commencer la guerre le premier. Les soldats sont animés du meilleur esprit. Si on se bat, le premier choc sera terrible ! Je suis désolé de n'avoir point encore de bataillon : la seule chose qui me console, c'est que e suis noté chez le ministre pour être employé dans un régiment. Je n'aurais pas pris volontiers le commandement d'un bataillon de gardes nationales ! M. Favier, chef du bureau de l'Infanterie, m'a montré ce matin une petite liste sur laquelle je suis inscrit le quatrième. J'espère donc que mon affaire s'arrangera bientôt.

Les travaux relatifs à la liquidation de l'arriéré ont été repris de nouveau. J'ai été obligé de fournir de nouveaux états, en raison de mon changement de corps ; toutes mes pièces seront envoyées d'ici à quinze jours des bureaux de la vérification à ceux de la liquidation. Je présume d'ailleurs que cette affaire sera longue ; ainsi, mon cher ami, je t'engage à terminer promptement avec M. Callaud pour le remboursement des sommes que tu m'as si généreusement avancées.

M Hurelle (que je ne perds pas de vue) m'a montré hier une lettre de sa famille. On lui annonce qu'on lui enverra le 12 de ce mois, par la poste, les 300 francs qu'il te doit. Je pense donc, mon ami, que je serai payé incessamment. Ce jeune homme, je te le répète, n'est pas riche, mais me paraît un brave garçon. Son affaire va d'ailleurs très bien. Il attend sa commission de chirurgien-major ».

« Paris, 17 mai 1815

Depuis ta lettre du 7 courant, mon cher frère, je n'ai pas reçu de tes nouvelles. Le renouvellement des autorités civiles a-t-il produit à Tours quelque changement avantageux ? Ici, le peuple se prononce de plus en plus pour la cause de la patrie et de l'Empereur. J'étais de ronde la nuit passée ; j'ai été étonné de l'exactitude avec laquelle la garde nationale fait son service.

La revue du dimanche a fait une grande impression dans Paris : les fédérés des faubourgs Saint-Marceau et Saint-Antoine ont été harangués par Napoléon. Les patriotes se réjouissent en voyant l'enthousiasme que manifestent dans tous les départements du Nord et des bords du Rhin la classe des paysans et celle du peuple dans les grandes villes. L'armée se recrute de jour en jour ! En vingt-quatre heures les vieux soldats qui rentrent dans nos cadres sont

habillés, armés et partis pour les frontières. Nous sommes actuellement en mesure pour bien recevoir les étrangers. Beaucoup de gens croient encore que la guerre n'aura pas lieu. Je me suis promené aux Tuileries avant-hier avec Gavoty. Le commerce de Paris commence à reprendre de la confiance ! On dit que Louis XVIII a quitté Lille. Rien de nouveau pour moi jusqu'à ce moment. Je m'attends toujours à recevoir sous peu une destination. Mon arriéré de solde s'élève à 4.150 francs ; mes pièces bien en règle sont dans les bureaux. Nous en serons bien payés, pas le moindre doute ; mais, dans ce moment, on n'y pense point ».

« Paris, 19 mai 1815

Je me suis occupé hier de ta commission, mon cher ami. Je t'ai acheté chez mon voisin, M. Marchand, le plus illustre fabricant de chandelles du faubourg Saint-Germain, les 150 livres que tu me demandes de t'envoyer. Le tout partira demain pour être rendu en sept jours. Mon vendeur prétend que, pour se faire rembourser par le roulage, il aurait été forcé de payer une commission de 2 pour 100. En conséquence, il préfère un petit mandat sur Paris de 110 francs, somme à laquelle s'élève la facture, y compris les frais d'emballage, etc., etc., Envoie-le moi par retour du courrier. Je cours comme un chat maigre depuis deux jours ; on forme à Paris douze régiments de tirailleurs de la garde nationale. Le prince d'Eckmühl, par ordre de l'Empereur, emploie dans les bataillons tous les officiers de la ligne qui se trouvent dans Paris ; ma prochaine te donnera quelques détails à cet égard. Les électeurs arrivent en foule ; le Champ de Mai sera brillant. Il paraît que l'Empereur ne pense point à partir, puisque tous les colonels de la Grande Armée ont reçu l'ordre de se rendre à Paris. On ne dit absolument rien de nouveau. Aura-t-on la paix ? Aura-t-on la guerre ? Personne ne peut résoudre une telle question. On a parié pour la paix des sommes considérables. Tout à toi et à toute ta famille ».

« Paris, 20 mai 1815

J'ai reçu, mon bon ami, ta lettre du 11 courant. M. Hurelle est venu me rendre visite ; ce jeune homme me paraît rempli d'honneur. Malheureusement, il ne se trouve pas dans une situation forte heureuse ; il paraît que ses parents ne sont pas riches et ne peuvent pas venir à son secours. Il m'a prié bien instamment de te remercier du service que tu lui as rendu, et je te supplie de l'excuser du retard qu'il apporte au remboursement de son billet. Il m'a promis de se mettre en mesure de me rembourser d'ici à un mois. L'organisation de la Garde impériale n'est pas encore achevée. Il espère rentrer dans son régiment. Rien de nouveau pour moi jusqu'à ce moment. Je suis toujours fort tranquille à mon dépôt. Je fais dans Paris mes rondes et mes visites de postes. J'aime mieux rester au dépôt du 4^e que de commander des gardes nationales, ou de m'en aller à la suite d'un autre régiment. Comme nous n'avons plus maintenant de demi-solde à redouter, j'ai fait ma demande et j'attends tranquillement chez moi qu'on me donne des ordres. Ma chère mère se porte à merveille toujours. Je la vois tous les jours. Elle te fait mille compliments. L'horizon politique paraît s'éclaircir depuis quelques jours ! Nos avant-postes fraternisent avec ceux des étrangers. L'armée française va prendre une attitude plus importante que jamais. On aura peur de nous et on s'arrangera !

On parle, mais, je crois, sans beaucoup de fondement, d'un nouveau changement dans le ministère. On assure que Carnot, le célèbre Carnot, va prendre le portefeuille de la guerre ! Le prince d'Eckmühl irait commander une armée. Le prince de Canino (Lucien Bonaparte) serait ministre de l'intérieur ! Merlin de Douai est définitivement ministre de la justice ! Le maréchal Brune est rentré en grâce ! Le brave Lecourbe va commander 25.000 hommes sur les frontières !... Les royalistes ne peuvent expliquer de pareils retours sur nous-mêmes et commencent à ne plus désirer que la paix.

Je pense, moi, qu'un vaste champ à l'honneur national est ouvert pour le mois prochain ! L'Empereur veut seulement l'indépendance de la France. Les patriotes de 1789 et de 1790

l'entourent ; l'armée applaudit aux nobles projets que l'on médite. Le commerce se tait, mais le peuple crie partout : "Vive la patrie ! Vive la liberté !" et : "Vive l'Empereur !"

Si je suis assez heureux, mon ami, pour te voir au mois de mai prochain, je t'embrasserai avec plus de plaisir encore que j'en ai éprouvé au mois de novembre.

Adieu. Je vous embrasse tous.

Votre nouveau préfet, M. de Miramon, est-il installé ? »

« Paris, 24 mai 1815

J'ai reçu hier seulement, mon cher ami, ta lettre du 19 courant. Les retards que nous éprouvons à cet égard viennent de notre vagemestre qui es peut-être l'homme le plus paresseux de la capitale.

Ma chère mère doit partir la semaine prochaine, et elle sera à Tours Jeudi si elle ne change pas d'avis.

Tes chandelles sont parties le 20 par les voitures de la Croix-de-Lorraine. Le grand tonneau contient 110 livres dont 75 livres de 6 et 35 livres de 8 ; le petit tonneau contient 40 livres de 8. Le tout doit être rendu bien conditionné en huit jours et à raison de 3 francs du 100. Nos bataillons de tirailleurs de la garde nationale se forment. J'ai terminé hier mon opération. J'aurai sous mes ordres 720 hommes des rues Saint-Antoine, de Jouy, des Barres et de la place Saint-Jean. Ce sont des lurons qui ne seront pas faciles à manier ! Les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin se fédèrent aussi ; on pourra former en cas de besoin 24 régiments de fédérés. Les travaux autour de Paris avancent à vue d'oeil : les canons arrivent de toutes parts ; on fait des coupures destinées à produire des inondations considérables autour de Paris. Si la France éprouvait de nouveaux malheurs, et si nous étions forcés de nous battre encore une fois à Montmartre, l'affaire ne serait plus une plaisanterie !

D'ailleurs, mon ami, jusqu'à ce moment, tout est toujours fort tranquille sur la frontière ; on s'observe, mais on ne sait pas encore quand les hostilités commenceront. L'armée augmente tous les jours. Les départements qui avoisinent le Rhin montrent un patriotisme et un dévouement sans bornes. Les corps francs prennent également de la consistance ; enfin, si les citoyens de l'intérieur montrent seulement de la bonne volonté, nos affaires iront bien, très bien, et les alliés n'oseront certainement pas nous attaquer.

Tous les détails que je te donne sur l'armée sont positifs ; je mange tous les jours avec des officiers députés par leurs corps pour le Champ de Mai. Ils sont tous du même avis : c'est que l'armée est magnifique et que les soldats brûlent d'en venir aux mains ! »

« Paris, 26 mai 1815

J'ai remis à mon marchand de chandelles un petit mandat sur toi de 110 francs, daté du 23 courant et payable à présentation : ainsi, mon ami, voilà une petite affaire terminée. Il m'eût sans doute été infiniment plus agréable d'être placé dans la ligne que dans les gardes nationales ; mais, puisque le sort en ordonne ainsi, il faut bien prendre son parti en brave. On travaille à force à l'habillement de nos tirailleurs, et j'espère que nous figurerons au Champ de Mai qui n'aura lieu que dans le mois prochain. On cause beaucoup sur les motifs de ce retard. Quelques personnes prétendent que l'Empereur n'a pas encore perdu l'espoir de voir arriver l'Impératrice ! Ce qu'il y a de très certain, c'est que les armées sont prêtes à entrer en campagne, et qu'il est très difficile de deviner si on se battra ou si la paix sera maintenue. Les plus fins s'y perdent, et nous ne savons absolument rien à cet égard. Donne-moi des nouvelles de la Vendée ? Je connais beaucoup M. Auguste de la Rochejaquelein qui s'est mis à la tête du mouvement. Nous étions à Saratow ensemble. Mme de la Roche-Perner, sa cousine, était dernièrement chez Mme Roland. Mme de la Roche-Perner est la soeur d'un M. Beauchesne de Montigny pour lequel, dans le temps, tu t'intéressais, et que nous avons laissé à l'hôpital de Smolensk en revenant de Moscou. Le mari

vint dans le courant de février dernier me faire une visite, pour s'informer si son frère était bien mort. Il était maréchal de logis chef dans les grenadiers à cheval du roi, c'est-à-dire capitaine.

Ma chère mère a arrêté sa place à la diligence ; elle part lundi prochain, pour arriver mardi au soir à Tours. Tu dois bien penser que le moment de la séparation sera terrible. Elle se porte d'ailleurs à merveille. Le séjour de Paris lui plaît beaucoup ».

« Paris, 30 mai 1815

Ma chère mère est partie hier matin, en fort bonne santé. Fais-moi la grâce, mon cher ami, de m'annoncer son arrivée. M. Hurelle est venu aujourd'hui même m'apporter 150 francs à valoir sur son billet. Il me promet de remettre l'excédent dans quelques semaines.

Rien de nouveau à Paris. Les députés des collèges électoraux se sont assemblés hier et aujourd'hui. Les deux Chambres seront convoquées pour après-demain. Le passage des troupes est continu. L'Empereur les passe en revue et elles partent le lendemain.

Comment vont les affaires de la Vendée ? Les journaux parlent de quelques mouvements qui auraient eu lieu à Tours ».

« Paris, 1er juin 1815

J'ai reçu, mon ami, ta lettre du 27 mai ; les détails que tu me donnes sur les affaires qui se sont passées dans la Vendée m'ont fait grand plaisir. Il faut espérer que cette malheureuse insurrection n'aura pas de suites. Les opérations des députés des collèges électoraux ont marché avec une incroyable rapidité. Au moment où je t'écris, le canon annonce que l'Empereur part des Tuileries pour se rendre au Champ de Mars. Demain, dit-on, les deux Chambres seront convoquées, et, après-demain, Sa Majesté partira pour l'armée. Enfin, mon ami, à force de démarches, j'ai réussi à obtenir un bataillon de la ligne. Le ministre de la guerre vient de m'expédier l'ordre de me rendre à Sézanne (22 lieues de Paris) pour y prendre le commandement d'un bataillon du 30^e de ligne. Le 30^e est un magnifique et superbe régiment. Mon changement d'armes va achever de me ruiner. Mes habits, avec de légères réparations, pourront me servir ; mais il faut changer d'épaulettes, de chapeau, d'épée et de bottes. Il me faut maintenant des pantalons blancs.

Je vais être forcé d'acheter deux chevaux. Je suis, mon cher ami, dans le plus grand embarras, si tu n'as pas encore une fois la bonté de venir à mon secours. C'est certainement la dernière fois que je t'importunerai, mais ne m'abandonne pas dans ce dernier effort que je suis obligé de faire. Envoie-moi par le retour du courrier 7 ou 800 francs sur quelques-uns de tes amis de Paris. J'en ai à peu près autant devant moi, et, avec cette somme, je pourrai faire face à tout. Je t'envoie ci-jointe la lettre que M. Callaud m'a écrite. Je vais lui en accuser réception et l'inviter encore une fois à terminer avec toi. Ce qu'il me doit et ma solde arriérée te couvriront de tes avances ! Encore ce service, mon cher frère, je te le demande en grâce. J'espère recevoir ta réponse lundi ou mardi au plus tard ; mercredi, je partirai pour me rendre à mon poste. Je suis enchanté d'être débarrassé de mes guerriers du faubourg Saint-Antoine ; ce sont de fiers lurons, mais je leur ai dit adieu de bon coeur. Je t'ai prévenu de la remise que M. Hurelle m'a faite. Je tâcherai de recevoir le reste du montant de son billet. Dans tous les cas, je réglerai avec lui.

Adieu, mon bon ami. Je sens que je te deviens à charge, mais je compte sur toi, comme tu peux compter sur ma sincère amitié et sur ma reconnaissance sans bornes. Que ne puis-je, à mon tour, t'être aussi utile à quelque chose !

Tout à toi. Je vous embrasse tous de tout mon coeur.

Adresse-moi dorénavant tes lettres de cette manière :

Monsieur Alex. Coudreux, lieutenant-colonel d'infanterie, chez M. Diguët, restaurateur, rue de Tournon, 33, faubourg Saint-Germain, Paris ».

« Paris, 4 juin 1815

La fête du 1er juin était magnifique. Napoléon a été proclamé encore une fois Empereur des Français par les députés du peuple et de l'armée. La cérémonie de la distribution des aigles a été imposante ; l'Empereur a prononcé tous les discours que tu verras dans les gazettes, avec une force et une chaleur que nous ne lui avons jamais vues. On a pu entendre les acclamations unanimes de plus de 200.000 âmes qui couvraient le Champ de Mars. Jamais peut-être, depuis quinze ans, l'Empereur n'avait inspiré plus de dévouement et plus de confiance, en même temps qu'il ne s'était jamais montré plus accessible. J'ai vu au Champ de Mai M. Ramond, mon nouveau colonel ; je lui ai fait avant-hier ma visite de cérémonie. Nous nous sommes quittés fort contents l'un de l'autre, et j'augure très bien pour l'avenir de la politesse avec laquelle il m'a reçu. C'est un homme de quarante ans environ ; il sort de la Garde impériale. Il m'a paru avoir tout à fait le ton et les manières de la bonne compagnie. Je suis destiné à commander le quatrième bataillon qui n'est pas encore complet, de manière que j'aurai le temps de m'organiser comme il faut avant de partir pour l'armée. J'espère me mettre après-demain en uniforme de la ligne. J'ai aussi rencontré au Champ de Mai un officier de dragons nommé de Lamarre, qui m'a pris pour toi, et qui ne pouvait pas revenir de te voir en uniforme de lieutenant-colonel d'infanterie légère. Il m'a chargé de te faire des compliments. Il espère te voir incessamment ».

« Paris, 8 juin 1815

Tes lettres des 2, 4, 5 et 6 du courant me sont parvenues. Ton ami Gavoty m'a compté hier 800 francs. Je devais partir ce matin à 5 heures avec mon colonel qui a l'ordre de passer au dépôt avant de rejoindre l'armée, mais quelques affaires importantes l'obligent à différer son départ jusqu'à lundi. Il me donne une place dans sa voiture ; nous serons à Sézanne mardi à midi. Le 4^e bataillon, dont je dois prendre le commandement, sera formé avant la fin du mois. Le major Hervieux écrit au colonel que, depuis huit jours, il est arrivé 400 vieux soldats congédiés, qui ont été dirigés sur le régiment. Les tirailleurs de la garde nationale n'étaient point du tout mon affaire. J'y serais sans doute resté s'il ne m'eût pas été possible de faire mieux ; mais, mon ami, quelle figure aurais-je donc pu faire au milieu d'une troupe indisciplinable, composée de gens de toutes les couleurs, et dont sans doute on ne pensera jamais à tirer parti ! Cette formation est, suivant moi, une de ces grandes mesures qui font beaucoup d'effet dans l'intérieur, mais dont on apprécie le mérite tout autrement en haut lieu. Nous n'aurons certainement pas la peine de recourir à de pareils moyens !

Les baïonnettes de notre brave armée sont le plus sûr rempart de la France, et c'est sur elles seules que nous pouvons compter. Je suis donc enchanté, mon ami, d'être rentré dans la ligne ; et si les hostilités commencent bientôt, ainsi que tout le fait présumer aujourd'hui, je n'aurai qu'un seul regret : ce sera celui de ne pas voir tirer les premiers coups de canon.

Toute la Garde impériale est partie pour l'armée, à l'exception des deux premiers régiments d'infanterie, qui ne se mettront sûrement en route qu'avec l'Empereur. On ne sait pas encore précisément le jour fixé pour son départ. Nous croyons tous qu'il ne restera maintenant que très peu de jours à Paris, d'autant mieux que nous apprenons à l'instant que le grand quartier général vient de quitter Laon pour se porter en avant. Tes réflexions sur le pacte fédératif de votre province sont parfaitement justes. De quel droit, effectivement, quelques individus tarés dans l'opinion publique se permettent-ils d'émettre leur vœu les premiers, au nom de tous leurs concitoyens ? Mais, d'un autre côté, pourquoi les premiers citoyens se laissent-ils prévenir pour une pareille démarche ? Entre nous, on ne regarde pas ici M. de Chasser ni M. de Miramon comme de bien grands sires. Dans le moment actuel, c'est un Pommereuil qu'il

faudrait à Tours. Hurelle m'a promis encore un acompte sur son billet pour demain au soir. Je l'ai vu ce matin ; il est définitivement placé dans le 4^e chasseurs à cheval. Tu ne peux rien perdre avec lui, mais tu seras peut-être obligé d'attendre encore quelque temps.

Adieu, mon ami. Je voudrais pouvoir trouver quelque expression nouvelle pour te dire combien je suis sensible à tes procédés à mon égard. J'espère bien que Callaud t'aura bientôt remis toutes les sommes qu'il a encore à moi ; mais, quand j'aurais la certitude que tu devrais être remboursé demain de toutes les avances que tu m'as faites avec tant de bonté et surtout tant de complaisance, je n'en penserais pas moins que tu es le meilleur comme le plus chéri des frères et des amis.

Tout à toi.

P.S. L'histoire du Saxon et de son paquet de poudre fulminante n'a pas fait la moindre sensation à Paris. Je ne sais pas pourquoi les barbouilleurs de papier en parlent avec tant de fracas ».

« Paris, 10 juin 1815

Toutes mes petites affaires sont terminées, mon cher ami. J'ai été hier dans les bureaux de la guerre pour ma solde arriérée. Mes pièces sont en règle ; il n'y a plus maintenant qu'à attendre que les circonstances politiques permettent de s'occuper de la liquidation. Mon dépôt, qui était à Metz, n'est pas encore arrivé à Sézanne. J'ai su au bureau des mouvements qu'il n'y serait rendu que mercredi prochain. Je ne partirai en conséquence que mardi. Je te donnerai exactement de mes nouvelles, mon cher ami, soit que je reste au dépôt, soit que je parte pour l'armée.

On croit généralement que les hostilités ne tarderont pas à commencer. Nos forces se concentrent ; les soldats sont animés du meilleur esprit ; le premier choc sera terrible, et pas de doute que nous n'ayons de grands avantages. Il est vraiment désolant que cette malheureuse Vendée vienne se mettre dans ce moment au travers des opérations qui vont avoir lieu sur les frontières. On espère cependant que les troupes qui viennent de s'y rendre auront bientôt mis fin à cette insurrection, à la tête de laquelle on ne voit pas un seul homme recommandable par ses talents. L'Empereur a installé les Chambres. Son discours aux représentants a été accueilli avec de vifs transports. Il ne tardera sûrement pas à partir.

Je t'envoie ci-joint un billet de 150 francs que j'ai fait souscrire au sieur Hurelle. Ce pauvre diable est réellement désolé de ne pas pouvoir te satisfaire maintenant. Il est convenu entre nous qu'il t'enverra par la poste le montant de son billet. Tu ne peux rien perdre avec lui, parce qu'au pis aller, en écrivant deux mots au colonel de son régiment, on te ferait payer. Entre nous soit dit, je ne suis pas trop content de M. Ramond, colonel du régiment. Il demande en ce moment la permission d'aller prendre les eaux pour cause de douleurs. Je doute très fort que le prince lui accorde sa demande qui dans ce moment est pour le moins ridicule.

Le major qui commande le dépôt est en revanche un homme solide. On m'en a dit ici le plus grand bien. Je m'arrangerai de manière à me concilier son affection. J'emporte une lettre de recommandation pour lui.

Adieu, mon cher frère. Mille et mille amitiés. Je vous embrasse tous de tout mon coeur.

Tu ne m'as rien dit de tes chandelles ; le marchand a envoyé mon mandat à ses marchands de pruneaux ».

« Sézanne, 21 juin 1815

Mon bien bon ami,

J'ai reçu tes deux lettres des 15 et 15 du courant. Depuis huit jours, je n'ai fait que courir d'ici à Châlons, et de Châlons à Paris. Je suis établi définitivement à Sézanne depuis trois jours seulement. J'ai eu l'avantage de voir ce matin chez moi M. Alexis Jeuffrain. Je recevais au

même instant la visite d'un de nos officiers qui arrive de l'armée. M. Jeuffrain, qui me fera l'amitié de t'aller voir, te rendra compte de notre conversation. Nous avons à peine 150 hommes au dépôt. Je ne suis donc pas prêt à entrer en ligne avec mon bataillon. Adieu. Je vous embrasse tous.

Tout à toi ».

« Sézanne, 25 juin 1815

J'ai reçu, mon cher ami, ta lettre du 22. Je ne mérite pas les reproches que tu m'adresses. Je t'ai écrit de Paris le 8 du courant et de Sézanne le 21 ; je ne suis donc pas resté plus de quinze jours sans te donner de mes nouvelles, et, dans cet intervalle, j'ai fait plus de cent lieues pour le service de mon régiment, puisque j'ai été successivement de Paris à mon dépôt, de là à Troyes, de Troyes à Paris, où je ne suis resté que 12 heures, et encore une fois de Paris à Sézanne.

Les premières nouvelles que nous avons reçues de l'armée étaient désolantes. Hier, plusieurs de nos officiers blessés le 19 et le 20 du courant sont arrivés et nous ont consolés. Le corps du général Grouchy, après avoir battu complètement les Prussiens, s'est retiré en bon ordre derrière la Sambre, et nous espérons que les quatre corps qui ont pris l'épouvante à Waterloo offrent encore des masses assez imposantes pour arrêter l'ennemi. Les événements extraordinaires qui se sont passés à Paris auront sans doute des suites avantageuses pour notre malheureuse patrie ! Dans tous les cas, nous sommes décidés à nous faire tuer jusqu'au dernier pour la noble cause de notre indépendance. Les habitants de ces contrées sont animés du meilleur esprit. Je suis enchanté d'avoir quitté Paris.

Le 30^e a perdu plus de la moitié de son nombre : il faisait l'avant-garde du général Gérard. Tous les officiers supérieurs ont été tués. Je m'attends à recevoir l'ordre d'aller commander environ 500 hommes qui nous restent encore et qui se trouvent maintenant commandés par un capitaine. Je me suis ruiné pour me monter comme il faut, et je suis prêt à tout événement. Dans mes courses de Troyes à Paris, je me suis trouvé à court d'agent. Gavoty m'a prêté 200 francs que je me proposais de lui renvoyer moi-même d'ici à quelques semaines. Comme je ne sais plus si nous serons payés exactement à la fin du mois, et que je serais désolé que ton ami pût concevoir quelques inquiétudes dans le moment actuel, fais-moi la grâce de te charger de cette dette, et dis-lui que je t'en ai prévenu. Pour peu que nos affaires prennent une tournure un peu favorable, je suis dans une fort belle passe. Il ne reste plus que moi de lieutenant-colonel au régiment. Je suis à merveille avec le colonel et avec M. Verdier, notre major en second. Quelque chose qui arrive, je me trouve infiniment heureux d'avoir quitté mes tirailleurs.

M. Verdier a étudié avec toi chez Ducrocq ; son père est maintenant à Tours, employé comme chirurgien-major dans la garde nationale. C'est un jeune homme de trente-quatre ans, charmant, parfaitement bien élevé et parlant toutes les langues de l'Europe. Il était de l'ambassade en Perse sous le général Gardanne ; il est décoré de l'ordre du Soleil. Nous sommes de grands amis.

J'ai annoncé à ma chère mère, avant mon départ de Paris, que je passais au 30^e de ligne ; ma lettre ne lui est donc pas parvenue ? Fais-moi la grâce, mon ami, de lui faire entendre qu'il vaut bien mieux pour moi tenir à un brave régiment que d'être resté à battre le pavé de la capitale ! La chose est si simple que je ne conçois pas comment vous pouvez me savoir en quelque sorte mauvais gré de mon changement.

Adieu, mon ami. Donne-moi des nouvelles de nos provinces de l'Ouest. Je t'écrirai souvent, tu peux y compter ; mais, rappelle-toi, je t'en supplie, que les courriers ne partent d'ici que deux fois par semaine, et qu'il peut quelquefois m'arriver de manquer malgré moi le moment de la poste.

Je vous embrasse tous, et j'attends avec impatience de vos nouvelles. Un fourrier de la Vieille Garde m'annonce à l'instant que M. Faré, adjudant-major dans son bataillon, avait été fait prisonnier. Cette nouvelle mérite confirmation ; n'en parle point ».

« Château d'Oyron , 3 août 1815

Nous sommes établis depuis quelques jours au château d'Oyron, situé à deux lieues de Thouars ; notre dépôt occupe Oyron et quelques villages aux alentours. Notre hôte, le vicomte d'Oyron, est un homme extrêmement aimable ; nous sommes bien, très bien chez lui, et, quoiqu'il tienne à l'ancienne noblesse et soit chevalier de Saint-Louis, en sa qualité d'ex-capitaine aux carabiniers à cheval, nous n'en recevons pas moins de sa part tous les jours mille preuves d'estime et de considération.

Si l'on s'en rapporte aux journaux, il paraît que le ministre de la guerre s'occupe en ce moment de la dislocation de l'armée. Alors, nous devons nous attendre à rejoindre incessamment notre bataillon de guerre qui se trouve maintenant à Argentan. Comment vous trouvez-vous du voisinage des troupes étrangères ?

Ma chère mère n'est sûrement pas restée à Saint-Cyr. Fais-lui mes compliments et donne-moi de ses nouvelles. Les Prussiens qui sont cantonnés devant Saumur se conduisent, dit-on, fort bien. Je désire que vous n'ayez point à vous plaindre de ceux qui habitent votre voisinage. Nous avons arboré, le 24 du mois passé, et la cocarde et le drapeau blancs. On m'a assuré que le 35^e de ligne vous avait encore fait peur à Tours. Je pense qu'actuellement tous les troubles sont apaisés, et que vos dames peuvent se livrer sans inquiétude et sans crainte à l'élan de leur patriotisme. Les costumes à l'écossaise sont-ils déjà en vogue en Touraine ? C'est un plaisant costume que le costume écossais ».

« Oyron , 14 août 1815

J'ai reçu, mon cher ami, ta lettre du 7 du courant. Nous nous attendons à partir incessamment d'ici pour nous rendre à Niort, la division du général Alméras venant d'arriver sur la rive gauche de la Loire, par suite du mouvement des troupes étrangères sur Angers et Nantes. L'affaire de Poitiers n'a plus de fondement que celle du 35^e à Tours. Nous nous tenons en général sur nos gardes contre mille bruits que les malveillants répandent, et qui n'ont assurément pour objet que d'exciter l'esprit de parti, des inquiétudes et par conséquent des troubles ! Par exemple, on nous disait avant-hier que les Prussiens étaient entrés à Amboise, avaient démoli ce château et s'étaient emparés de toute l'artillerie !

Je ne crois point au licenciement de l'armée. Il paraît, au contraire, que le général Macdonald, qui commande l'armée de la Loire depuis le 1^{er} courant, a des instructions à cet égard. On parle, au contraire, d'une nouvelle organisation. J'ai écrit à Paris et j'espère que mes amis m'y serviront bien. Je suis extrêmement content du major Verdier ; nous nous convenons beaucoup et nous sommes parfaitement bien ensemble. Dans un moment aussi pénible que celui où nous nous trouvons, il est fort heureux pour moi d'avoir été envoyé au 30^e. Nous avons les mêmes principes., la même manière de voir, et, quoique nous broyions souvent du noir, nous trouvons cependant encore le moyen de passer agréablement notre temps à Oyron. Notre hôte, M. de Boisairault, est un intime de ton parrain le généreux S... Il avait épousé une demoiselle de ... , de Tours, qui est morte depuis quinze mois. Il connaît beaucoup notre ville. Nous sommes toujours très bien chez lui. Nos soldats se comportent à merveille dans son village ; il nous en sait fort bon gré, et il nous témoigne tous les jours de la manière la plus aimable, qu'il est charmé de nous avoir, et qu'il sera très fâché de nous perdre. Adieu, mon ami. Je te prie de donner de mes nouvelles à ma chère mère et d'embrasser de ma part toute la famille. Je conviens que je suis resté un peu longtemps sans t'écrire, mais tu me rendrais bien peu de justice si tu regardais mon silence comme une preuve d'indifférence ou d'ingratitude. Je t'aime certainement de tout mon coeur, et, si quelque chose peut me faire

oublier quelquefois et les malheurs de notre pauvre patrie et mes chagrins particuliers, c'est le souvenir de toutes les preuves de bonne amitié et de tendresse que tu n'as cessé un seul instant de me donner depuis dix ans. Je me porte bien ».

« Chef-Boutonne, 28 août 1815

Nous occupons depuis hier, mon cher ami, notre nouveau cantonnement. Chef-Boutonne est un gros bourg du département des Deux-Sèvres, situé à 7 lieues de Niort : nous n'y sommes pas trop mal, surtout nos soldats que les habitants traitent très bien. Nous avons enfin reçu ces jours derniers, du maréchal Macdonald, des ordres relatifs au prochain licenciement de l'armée. Nous avons déjà commencé notre opération par le renvoi des officiers qui avaient été rappelés depuis le 1er mars. Le travail pour les cadres du régiment ne tardera pas sans doute à se faire ; mais malheureusement je suis membre du conseil d'administration, et je crains que la reddition de nos comptes ne m'empêche d'aller faire les vendanges avec vous.

Jusqu'à ce moment, nous avons touché assez exactement la solde de la troupe ; mais, quant à celle des officiers, c'est une autre affaire. Nous espérons cependant que les appointements seront payés avant le licenciement.

Les pays que nous occupons depuis deux mois m'ont un peu réconcilié avec messieurs les Français. Les opinions des habitants de ces contrées sont certainement aussi divergentes que partout ailleurs ; cependant, je n'y ai point entendu de ces affreuses vociférations et de ces indignes propos qui ont excité dans plusieurs de nos villes des rixes sanglantes entre les bourgeois et les soldats ! Nous avons été bien accueilli à Tours, à Airvault, à Parthenay, à Saint-Maixent, à Melle. Nous avons été également fort bien reçus ici. Aussi la meilleure intelligence a régné partout entre les militaires et les habitants, et nous n'avons eu que quelques déserteurs depuis le passage de la Vienne.

Comment vous arrangez-vous donc à Tours ? On parle d'arrestations et de vexations de toute espèce exercées dans vos environs. Il me semble que la position de la France n'est plus assez brillante pour qu'on puisse s'occuper maintenant d'autre chose que de cicatriser nos plaies et d'éviter de plus grands malheurs.

Fais-moi le plaisir, mon cher ami, de donner de mes nouvelles à ma chère mère ; dis-lui que je ne lui écris point parce que je n'ai absolument rien de nouveau à lui apprendre. Je me porte à merveille, et, à quelques idées noires près, je supporte assez patiemment mon affaire. Adieu. Je vous embrasse de tout mon coeur.

Ton sincère ami ».